This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

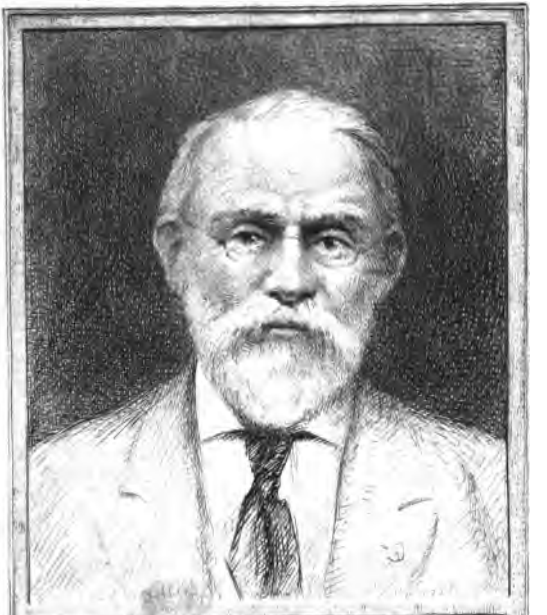
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL ETRANGER.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,
Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

DÉCEMBRE, 1755.

PREMIER VOLUME.

—— Exefso robore crescit. *Claud.*

A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

AP
20
J87
17[illegible]
Dec.
v.1

Digitized by Google

Gottingische Anzeigen von gelehrten Sachen unter der Aufsicht der Konigl. Gesellschaft der Wissenschaften.

Journal de Gottingue sur les matieres sçavantes, sous l'inspection de la Societe' Royale des Sciences.

UN des meilleurs Journaux de l'Europe eſt ſans contredit la Gazette Littéraire de Gottingue, écrite en Allemand, & qui, depuis l'érection de l'Univerſité en 1734, paroît régulièrement dans cette ville, d'où elle ſe répand dans tout l'Empire. Il ſuffit, pour en prendre l'idée la plus avantageuſe, de ſçavoir que la direction en a été pendant quelque-tems confiée à l'illuſtre M. *Haller*, qui regne véritablement ſur la double colline, puiſqu'il réunit les deux attributs d'*Apollon*, & qu'il eſt à la fois un très-

Digitized by Google

grand poëte & un très-grand médecin. Cette Gazette eſt aujourd'hui compoſée par les membres mêmes & ſous les yeux de la Société Royale des Sciences de Gottingue, établie en 1751 (*a*). On y fait une analyſe exacte, on y porte un jugement ſain des ouvrages les plus intéreſſans de tous les païs & de toutes les langues. C'eſt une ſource excellente & féconde, dans laquelle nous puiſerons quelquefois. Des morceaux tirés de cet écrit périodique en feront toujours mieux l'éloge que tout ce que nous pourrions dire. Nous choiſiſſons aujourd'hui, non par affectation, mais par amour pour la vérité, la critique que les ſçavans Journaliſtes ont faite des *Annales de l'Empire depuis Charlemagne, par l'Auteur du Siècle de Louis XIV* : ce ſont eux-mêmes qui vont parler.

M. *de Voltaire* ayant déclaré que l'*Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle depuis Charlemagne juſqu'à Charles-Quint*, a été publié à ſon inſçu; que la copie la moins parfaite de cet ouvrage eſt

(*a*) Voyez le JOURNAL ETRANGER, mois de Mai 1755, page 6, où l'on a donné l'hiſtoire & le plan de cette Société.

Digitized by Google

celle que des Huſſards ont priſe en Bohême dans la caſſette d'un Prince, & qu'apparemment les mêmes Huſſards en ont conduit l'impreſſion (*b*), il impoſe en quelque manière ſilence à la critique à l'égard de ce livre. Mais puiſque de ſon propre aveu il a compoſé les *Annales*, & qu'il les a deſtinées à voir le jour, on eſt fondé à mettre ſur ſon compte les erreurs ſans nombre qui défigurent cet ouvrage. L'empreſſement avec lequel on lit ici tout ce qui ſort de la plume de cet illuſtre écrivain, en a déja fait publier une ſeconde édition; & comme l'avidité des Libraires fait appréhender qu'ils ne ſongent à nous donner encore une traduction Allemande (*c*) de cette prétendue hiſtoire de l'Empire, nous ne pouvons trop nous hâter de faire voir que l'auteur a entrepris un travail qui étoit au deſſus de ſes connoiſſances hiſtoriques. Sous la race des *Carlovingiens*, où l'hiſtoire d'Allemagne eſt liée avec celle de France,

(*b*) Voyez la lettre de M. *de Voltaire* à M. de * * * Profeſſeur en Hiſtoire, qui eſt à la tête des *Annales*.

(*c*) Il n'en a point paru.

Digitized by Google

les mépriſes ſont moins fréquentes ; mais à peine M. *de Voltaire* a-t-il franchi cette époque, qu'elles ſe préſentent en foule.

A l'an 901, il eſt dit qu'*un Marquis de Toſcane Adelbert, célèbre par ſa femme Théodora, eſt deſpotique dans Rome.* Le fait eſt, que *Marozie*, fille de la fameuſe *Théodora*, épouſa *Gui*, fils de ce Marquis, marié lui-même avec *Berthe*, fille de *Lothaire* roi de Lorraine & de la concubine *Waldrade ; Berthe* avoit épouſé en premières noces *Thiebault*, ſeigneur illuſtre de Bourgogne, & de ce mariage étoit né *Hugues*, qui fut roi d'Italie.

A la page ſuivante, M. *de Voltaire* dit & répète même dans plus d'un endroit, que *Louis IV*, roi de Germanie, étoit bâtard d'*Arnoul*. Cependant *Hermannus Contractus* (*d*), dont la foi n'eſt point ſuſpecte, écrit ſous l'année 863 : *Regi* (*Arnulpho*) *ex Uta regina*

(*d*) *Herman*, Comte de Weringen, célèbre Bénédictin à l'Abbaye de Reichenau en Souabe, ſurnommé *le Contract*, parce que dès ſon enfance il avoit eu les membres en contraction, c'eſt-à-dire, rétrécis. Il ſcavoit le Grec, le Latin & l'Arabe. On a de lui une Chronique & divers autres ouvrages très-eſtimés. Il étoit contemporain d'*Arnoul* & de *Louis IV*.

Digitized by Google

Ludovicus filius nascitur : la Reine Uta donne au Roi Arnoul un fils qui fut appellé Louis. Cette Reine *Uta*, que d'autres appellent *Oda*, étoit fille d'un Comte de Bavière.

A la même page, l'*Annaliste* dit : *Deux factions d'un Duc de Saxe & d'un Duc de Franconie s'élèvent & font plus de mal que les Huns.* Il paroît que M. *de Voltaire* a voulu parler des querelles entre *Albert* comte de Bamberg & l'Evêque de Wurtzbourg, qui désolèrent alors l'Allemagne ; mais ni l'un ni l'autre n'étoit ni Duc de Saxe ni Duc de Franconie.

Nous ne sçavons où placer l'ancienne Saxe ; si l'on veut avec l'*Annaliste* qualifier Duc de la nouvelle *Otton*, père de *Henri l'Oiseleur*.

Lorsqu'on lit aux années 938 - 940, que les Ducs de Franconie, de Lorraine, le Prince *de Brunswick*, s'adressent à *Louis d'Outremer*, on devine assez qu'il est question des troubles excités par les Ducs *Eberhard* de Franconie & *Giselbert* de Lorraine, auxquels se joignit *Henri*, frère de l'Empereur *Otton* : mais le Duché *de Brunswick* n'existant pas encore, ce *Henri* ne pouvoit en porter le titre.

Digitized by Google

Quand M. *de Voltaire* rapporte sous l'année 974, que *Henri* de Bavière se fit couronner Empereur par l'Evêque de Frisingue, il n'a pour lui que les historiens Bavarois modernes.

Selon l'*Annaliste*, *Otton III fut sacré dans Rome avec sa femme Marie, fille de Don Garcie, Roi d'Arragon & de Navarre.* Le mariage supposé ici est une fable si manifeste qu'elle ne mérite pas d'être réfutée.

Otton étant mort à l'âge de 22 ans, (les *Annales* disent 30) M. *de Voltaire* fait prétendre à l'Empire vingt Seigneurs, que nous voudrions bien connoître.

Ekard, le plus opiniâtre de ceux qui y aspirèrent, étoit Marquis de Misnie & & non de Thuringe, comme il est dit dans les *Annales.*

Ce ne fut pas non plus pour faciliter l'élection du Bavarois (*Henri II*) mais par une haine particulière que le Comte *Sigefroi de Nordheim* tua cet *Ekard* à Polde.

On a écrit, dit M. *de Voltaire* en finissant l'histoire de *Henri II*, qu'avant sa mort, il dit aux parens de sa femme: *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*: discours étrange, ajoûte

Digitized by Google

l'*Annaliſte*, dans un mari, *encore plus dans un mari couronné.* Et pourquoi plus étrange dans la bouche d'un mari couronné que dans celle d'un autre! *Henri II* ſeroit-il le ſeul qui n'eût pas touché ſa femme? Ou le *mari couronné* doit-il rappeller au lecteur que la femme de cet Empereur canoniſé enſuite, fut accuſée d'adultère?

Après avoir rapporté que *Conrad II* mit *Erneſt*, Duc de Suabe, au ban de l'Empire, l'auteur des *Annales* ajoûte que la formule de cette proſcription étoit: *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.* Nous oſons le défier d'indiquer le garant de cette anecdote ignorée de tous les bons hiſtoriens.

M. *de Voltaire* prétend que l'Empereur *Henri III* faiſant une guerre malheureuſe à *André*, roi de Hongrie, ne put la finir qu'en donnant ſa fille à ce nouveau Roi. Mais ce ne fut que ſous *Henri IV*, de qui les Hongrois eurent ſouvent beſoin, que la princeſſe *Sophie* ou *Judith*, comme d'autres l'appellent, fut mariée, non à *André*, mais à *Salomon* ſon fils, & cela, comme le rapporte

Digitized by Google

Hermannus Contractus à l'occasion du renouvellement de la paix faite avec l'Empereur *Henri III.*

En parlant à l'année 1075. de *Demetrius*, Prince Russe, chassé par son frère, M. *de Voltaire* fait observer comme une chose singulière que les noms Grecs étoient parvenus jusques dans cette partie du monde. Mais est-il étonnant que les Russes, en recevant la religion des Grecs en ayent adopté les noms ?

C'est une erreur palpable lorsqu'en brodant l'histoire de la Comtesse *Mathilde*, l'*Annaliste* dit que *Béatrice* sa mère étoit sœur de *Henri III.* Elle étoit fille de *Fréderic* II, Duc de la haute Lorraine.

Notre auteur débute ainsi dans l'histoire du regne de l'Empereur *Henri V.* » Les Seigneurs des grands Fiefs commencèrent alors à s'affermir dans » le droit de souveraineté. Ils s'appeloient *Coimperantes* ..... Plusieurs » Vassaux de l'Empire s'intituloient » déja Ducs & Comtes par la grace de » Dieu. « M. *de Voltaire* auroit pû apprendre dans les exemples cités par *Baluze* (*e*), qu'il y avoit déja du tems

(*e*) *Cap. RR. Francorum* T. II. p. 1259.

Digitized by Google

des *Carlovingiens*, des Comtes qui ſe ſervoient de la formule de *Dei gratia*, conſervée enſuite par humilité plutôt que par oſtentation.

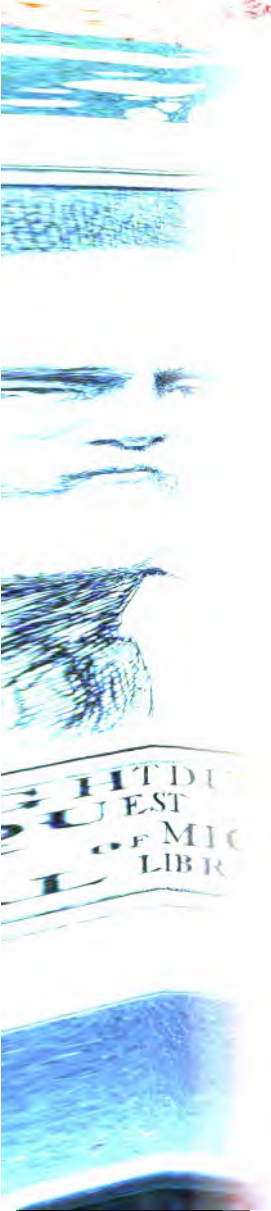
On ignore qui étoit l'Evêque de Wurtzbourg *Erlang*, dont il eſt fait mention trois fois de ſuite à l'année 1116.

Il n'eſt guères probable que le Conſeil Impérial de Rotweil (non de Rotwell) ait été établi par *Conrad III*, & il eſt très-faux que cet Empereur en ait donné la préſidence comme un fief à la Maiſon *de Sulz* (non *de Schultz*). Cette famille n'obtint cette prérogative que plus de deux cens ans après, par l'Empereur *Robert*.

Ce ne fut point en 1164; mais dans l'interregne qui précéda l'élection de *Rodolphe de Habsbourg* en 1273, que commença à ſe former la ligue des villes connues ſous le nom de *Hanſéatiques*.

On lit, à l'année 1168, que *Guelf* couſin-germain (il falloit dire oncle) du fameux *Henri le Lion*, Duc de Saxe & de Bavière, légua en mourant à l'Empereur le Duché de Spolette, le Marquiſat de Toſcane, avec ſes droits

Digitized by Google



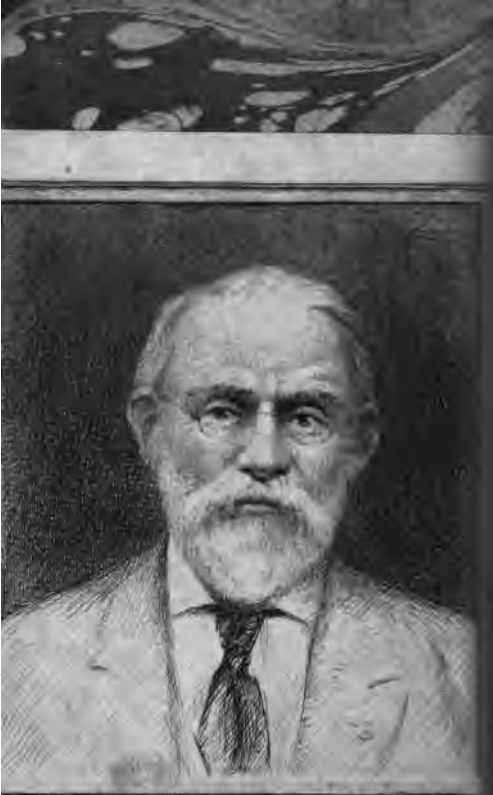
Digitized by Google

e ſans fondement que
du Pape qui le nom-
à Cologne, & qui le
an de Pecka (*h*) dit que
fait Chevalier par le
, & *Mathieu Paris* nous
Archevêque de Cologne
qu'il eût été élu (*i*) *Pre-*
, *Comitibus & terræ no-*
Le Légat du Pape n'étoit
de tout cela.

re prétend que tous les
lemagne diſent que *Ri-*
le Cornouailles, ne repa-
l'Empire, après ſon cou-
ix-la-Chapelle le 17 Mai
art des hiſtoriens aſſurent
& *Richard* reparut deux
en Allemagne. L'*Anna-*
moins pû apprendre dans
ur Allemand, qui a écrit
e ne fut pas en 1269 mais
ard épouſa près de Wor-
beaucoup de pompe la
Philippe de Falckenſtein &
n de *Falkemorit*, comme
ales. Notre *Annaliſte* n'eſt
ix exact dans les noms.

(*h*) *Ulraj.* p. 77.
(*i*) *Chiep. Treu.*

Digitized by Google

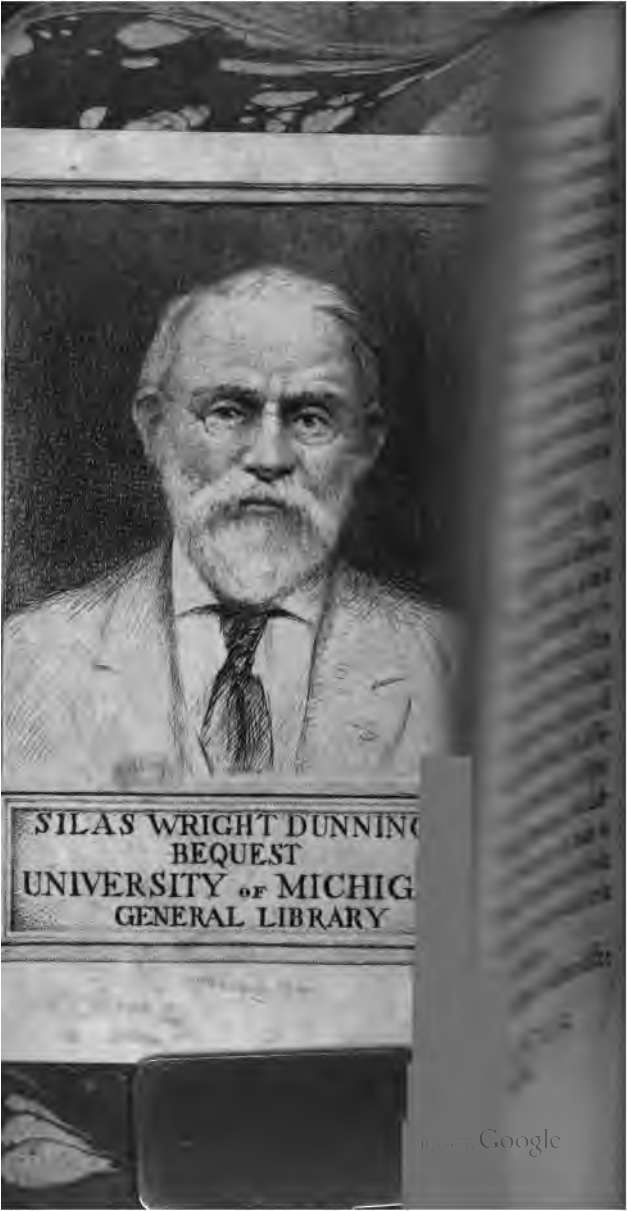


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ment que
le nom-
& qui le
) dit que
t par le
Paris nous
Cologne
(*i*) *Pre-*
terræ no-
ape n'étoit

e tous les
t que *Ri-*
, ne repa-
ſon cou-
le 17 Mai
ns aſſurent
arut deux
. L'*Annæ-*
ndre dans
qui a écrit
1269 mais
de Wor-
pompe la
ckenſtein &
, comme
naliſte n'eſt
es noms.

Digitized by Google



Digitized by Google

ement que
le nom-
& qui le
(h) dit que
ier par le
Paris nous
de Cologne
lu (*i*) *Pre-*
& terræ no-
Pape n'étoit

que tous les
nt que *Ri-*
es, ne repa-
ès son cou-
lle le 17 Mai
ens assurent
parut deux
ne. L'*Anna-*
prendre dans
, qui a écrit
n 1269 mais
rès de Wor-
pompe la
Falckenſtein &
rit, comme
Annaliſte n'eſt
s les noms.

Digitized by Google

sur la Sardaigne. Cependant, il est démontré (*f*) que ce *Guelf* ne mourut qu'en 1191, & que la cession des terres dont il s'agit fut une donation entre vivans.

L'*Annaliste* rapporte à l'année 1193 que *Henri le Lion*, âgé de soixante & dix ans, maria son fils, qui porta le titre de Comte *de Brunswick*. Mais il est certain qu'étant mort en 1195, *Henri* n'avoit que 65 ans, & que le titre de Comte *de Brunswick* n'a été porté par aucun de ses descendans (*g*).

Il est dit à l'année 1198 : *l'Assemblée de Cologne élut le Duc de Brunswick Otton, fils de Henri le Lion, qui étoit en Angleterre.* Le Duché *de Brunswick* n'existoit pas encore dans ce tems, & *Otton* étoit alors en Guienne, païs que *Richard* roi d'Angleterre son oncle lui avoit cédé avec la Comté de Poitou. Si M. *de Voltaire* avoit voulu consulter les *Origines Guelficæ*, commencées par M. *de Leibnitz*, & publiées avant les *Annales de l'Empire*, il auroit pû éviter cette foule de fautes où il tombe en parlant de la Maison *de Brunswick*.

Dans l'histoire de *Guillaume de Ho-*

(*f*) *Orig. Guelf.* T. II p. 388.
(*g*) *Orig. Guelf.*

Digitized by Google

lande, il avance sans fondement que ce fut le Légat du Pape qui le nomma Empereur à Cologne, & qui le fit Chevalier. *Jean de Pecka* (*h*) dit que *Guillaume* fut fait Chevalier par le roi de Bohême, & *Mathieu Paris* nous apprend que l'Archevêque de Cologne le sacra après qu'il eût été élu (*i*) *Presentibus Ducibus, Comitibus & terræ nobilibus pluribus.* Le Légat du Pape n'étoit que spectateur de tout cela.

M. *de Voltaire* prétend que tous les historiens d'Allemagne disent que *Richard*, comte de Cornouailles, ne reparut plus dans l'Empire, après son couronnement à Aix-la-Chapelle le 17 Mai 1257; la plûpart des historiens assurent le contraire, & *Richard* reparut deux ou trois fois en Allemagne. L'*Annaliste* auroit au moins pû apprendre dans *Trithème*, auteur Allemand, qui a écrit en Latin, que ce ne fut pas en 1269 mais 1258 que *Richard* épousa près de Worms & avec beaucoup de pompe la fille du Comte *Philippe de Falckenstein* & non du Baron de *Falkemorit*, comme disent les *Annales*. Notre *Annaliste* n'est presque jamais exact dans les noms.

(*h*) *Chron. Ultraj.* p. 77.
(*i*) *Gesta Archiep. Treu.*

Digitized by Google

Trois pages après il met l'ancienne branche d'*Autriche-Bavière* pour d'*Autriche-Babenberg*. La mère de *Rodolphe I* ne s'appelloit pas, comme il dit, *Ulrixe*, mais *Hedewige*, & la première épouse de cet Empereur n'étoit pas une Comtesse de *Honeberg*, mais de *Hohenberg* : ce sont les noms de deux Maisons tout-à-fait différentes.

Le malheureux *Conradin*, exécuté dans le marché de Naples, par ordre de *Charles d'Anjou*, n'épousa point, comme il est dit dans les *Annales*, la fille du Comte de Tirol : il mourut garçon.

Selon M. *de Voltaire*, la première confraternité entre les Maisons de Saxe & de Hesse a été faite dans les dernières années de *Fréderic II* (mort en 1250) Il falloit au moins dire la Maison de Misnie ; car la Saxe resta encore longtemps après sous la domination de la Maison d'*Anhalt* : mais la plus ancienne confraternité ou donation réciproque des terres de ces deux Maisons au dernier survivant des mâles, dont on ait connoissance, est de l'année 1268.

La vie de *Rodolphe* fourmille de fautes. On n'ignore point quel Archevêque couronna cet Empereur. Ce

Digitized by Google

fut *Sigefroi*, Archevêque de Cologne. A l'année 1275, l'*Annaliſte* dit : *Veniſe, Genes & Piſe, avoient plus de vaiſſeaux que l'Empereur ne pouvoit entretenir d'Enſeignes.* S'il n'y a pas ici de l'exagération, comment accorder cet endroit avec celui qui ſuit immédiatement : *Rodolphe va venger les droits de l'Empire Allemand contre Ottocare III roi de Bohême, Duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, ligué avec la Bavière.*

Le Comte *de Tirol*, dont il eſt parlé à l'année 1282, n'étoit point gendre de *Rodolphe*. M. *de Voltaire* ne ſe ſouvenoit plus qu'à l'année 1273, il avoit dit lui-même que l'Empereur avoit marié ſon fils *Albert* avec la fille de ce Comte.

Il n'eſt pas bien important de ſçavoir par qui a commencé l'uſage du ſupplice de la roue ; mais comme l'*Annaliſte* a crû faire une découverte en rapportant qu'un des aſſaſſins d'*Albert I* d'*Autriche*, nommé *Rodolphe de Warth*, a été le premier qui l'ait ſubi en 1309, il ne ſera pas inutile de remarquer que le même châtiment fut décerné en 1226 contre le Comte d'*Iſenbourg*, qui avoit tué *Engelbert*, Archevêque de Cologne.

Digitized by Google

Il faudroit faire un livre pour indiquer seulement les fautes en tout genre qui deshonorent cet ouvrage informe. Mais cette tâche n'est pas d'un Journaliste ; il ne peut qu'effleurer ; & c'est ce que nous avons fait par rapport au premier volume des *Annales*. Nous allons de même parcourir légérement le second.

Après avoir raconté à la page 2, qu'*Edouard*, roi d'Angleterre, élu Empereur par quelques Electeurs, après la mort de *Louis de Bavière*, avoit refusé la couronne impériale, notre auteur ajoûte : l'Empire n'étoit donc alors qu'*un titre onéreux*, puisque l'ambitieux *Edouard* n'en voulut point. Cet endroit ne peut subsister, lorsqu'on trouve dans la chronique d'*Albertus Argentinensis* (*k*), que le roi de France venoit de faire déclarer à *Edouard* que s'il acceptoit la couronne impériale, il regarderoit cette démarche comme une infraction aux Traités.

A la page 5, l'*Annaliste* rapporte que *Charles IV* incorpora, en 1351, la Lusace à la couronne de Bohême ; en

(*k*) P. 145.

Digitized by Google

quoi il y a faute d'omiſſion & de commiſſion. Ce fut en 1370 que cet Empereur annéxa à la Bohême non-ſeulement la Luſace, mais encore la Siléſie, qui eſt bien plus importante, & que l'auteur paſſe ſous ſilence.

A la page 11, M. *de Voltaire* nous dit que *Charles IV* ayant été lui-même roi de Bohême, il donna par la Bulle d'Or à ce royaume ſeul le privilège diſtinctif, que de ſes tribunaux on ne pourroit pas appeller à la Chambre de l'Empire. Il ne faut connoître que les élémens du Droit public d'Allemagne, pour ſçavoir que la plûpart des Electeurs avoient le même privilège avant qu'on eût penſé à la Bulle d'Or.

Ce n'eſt peut-être qu'une erreur de plume ou d'impreſſion lorſqu'il eſt dit que l'Empereur *Sigiſmond* eut pour père le Roi *Jean l'Aveugle*, & que le frère de l'Empereur *Fréderic III* s'appelloit *Fréderic* auſſi; il ſe nommoit *Albert*, & fut ſurnommé le *Prodigue*. Mais on eſt aſſurément autoriſé à imputer à l'*Annaliſte* les erreurs qui ſe trouvent dans la vie de l'Empereur *Fréderic III*. *Le voyage de cet Empereur*, dit M. *de Voltaire*,

Digitized by Google

fut un des plus inutiles & des plus humiliants qu'aucun Empereur eût fait encore. Lorsqu'on voit les Vénitiens envoyer quatre Sénateurs au-devant de lui & défrayer sa Cour sur leur territoire, lui faire les plus grands honneurs dans la route de Ferrare à Bologne, où il avoit eu auparavant les plus grands ennemis; faire à la princesse de Portugal que *Fréderic* III avoit demandée en mariage une entrée pompeuse à Sienne; l'Empereur ordonner des monumens pour en conserver la mémoire; le Pape commander qu'on lui fit une réception magnifique à Viterbe; *Fréderic* III entrer avec le Roi *Ladislas* & la Princesse *Eléonore* dans Rome; y être couronnés avec les acclamations du Peuple Romain; y créer 300 Chevaliers, faire ensuite une visite au Roi de Naples, & rencontrer à son arrivée à Venise le Doge avec 300 Sénateurs & la principale noblesse à une certaine distance de la Ville: (*l*) est-ce là un *voyage inutile & humiliant*?

(*l*) Toutes ces circonstances sont rapportées dans *Æneas Sylvius*, *Gerhardus de Roo*, *Gobelinus*, *Freherus*, &c.

Digitized by Google

Mais M. *de Voltaire* semble avoir pris à cœur de noircir la mémoire de *Frédéric* III. « Il se fit à Rome, dit-il au » même endroit, une innovation unique jusqu'à ce jour. *Frédéric* III n'osoit aller à Milan proposer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. » *Nicolas V* la lui donne lui-même à » Rome : & cela seul pouvoit servir de » titre aux Papes pour créer des Rois » Lombards, comme ils créoient des » Rois de Naples. « Il n'y eut dans tout cela ni foiblesse de la part de l'Empereur ni usurpation de la part du Pape. La peste qui désoloit alors la ville de Milan, fut la seule cause qui détermina *Frédéric* III à recevoir la couronne de Lombardie à Rome, & les Milanois obtinrent de lui un acte par lequel il déclara que ce couronnement ne préjudicieroit point à leurs droits.

A l'année 1441, M. *de Voltaire* prétend avoir trouvé un grand exemple de la liberté des peuples du Nord, en ce que les Danois & les Suédois s'opposèrent au Roi *Eric*, & qu'ils appellèrent *Christophe de Bavière* à la couronne, lorsque leur Roi voulut la faire passer à son neveu *Bogislas*, Duc de

Digitized by Google

Poméranie. Mais cet exemple ne prouve nullement ce que l'*Annaliſte* veut en conclure. Il falloit ſçavoir que la couronne avoit été promiſe à la princeſſe *Catherine*, mère de *Chriſtophe*, au cas que le Roi *Eric* ſon frère mourût ſans héritiers (*m*). C'étoit pour remplir leurs engagemens & non pour empêcher que la couronne ne devint héréditaire, comme l'aſſûrent les *Annales*, que les Etats ne voulurent point du Duc *Bogiſlas*. De plus, M. *de Voltaire* devoit rapporter le fait deux ans plûtôt.

En parlant ſous l'année 1481 de l'accord (*bizarre*) de *Jean*, roi de Dannemarck & de Suède, avec ſon frère *Fréderic*, Duc de Holſtein, l'*Annaliſte* ajoute : *Tous les accords ont été des ſources de guerres, mais celui-ci ſurtout.* Mais celui-ci qu'il falloit rapporter à l'année 1490, comment auroit-il pû l'être, puiſque *Fréderic* en montant ſur le trône réunit en ſa perſonne le royaume de Dannemarck & les duchés de Schleſ-

(*m*) On trouve ce fait à la page 626 de la Chronique de *Huitfeld*. à la page 536 des *Res Danicæ* de *Pontanus*, & à la page 356 du II Tome des *Mémoires de la Société de Copenhague*.

Digitized by Google

wig & de Holstein. Le partage malheureux qui a été la source de tant de troubles, & dont M. *de Voltaire* paroit avoir quelqu'idée obscure, eut pour auteur le roi *Christian* III. Ce fut en 1544 qu'il céda, comme tout le monde sçait, une partie de ses Provinces à ses frères.

A l'année 1560, l'*Annaliste* prend la régence de l'Empire, dont *Frederic* III, Electeur de Saxe, fut nommé Président, pour le Conseil Aulique; de sorte que tout ce qu'il dit à ce sujet porte à faux.

Comment *Charles-Quint* pouvoit-il en 1529 recevoir du Pape à Bologne la couronne d'Allemagne avec celles de Lombardie & de l'Empire, puisqu'il y avoit dix ans qu'il avoit reçu la première à Aix-la-Chapelle?

Jean de Leide, roi des Anabaptistes, & ses principaux complices, ne furent point brûlés. Lorsqu'on les eût déchirés par lambeaux avec des tenailles ardentes ou fait mourir par d'autres supplices; on suspendit leurs cadavres dans des cages de fer à la tour la plus élevée de la ville de Munster.

Nous ignorons absolument d'où M.

Digitized by Google

de Voltaire a tiré l'anecdote du testament que le roi *Christian* II doit avoir fait dans sa prison, & dans lequel il doit avoir nommé *Charles-Quint* héritier des royaumes de Dannemarc, de Suède & de Norwège. Nul historien n'en parle, & M. *de Voltaire* le dit sans citer aucune autorité.

Lorsqu'on ne possède pas bien une matière, on croit faire des découvertes par tout. C'est ce qui est arrivé à l'*Annaliste*. » Tous les actes dans l'Empire, » dit-il, furent promulgués au nom de » *Charles-Quint* jusqu'à l'année de sa » mort : fait aussi important que véri- » table qu'aucun historien n'a rappor- » té. « Nous ne sçavons pas quels historiens Allemands M. *de Voltaire* peut avoir lûs, mais nous sçavons que ce fait a été rapporté par plusieurs qui en ajoûtent même la raison, ignorée peut-être de l'*Annaliste*. L'Empereur *Charles*, disent-ils, avoit en effet notifié aux Etats de l'Empire le 2 Septembre de l'année 1556, qu'il étoit résolu d'abdiquer l'Empire; mais l'Ambassade solemnelle qui devoit notifier cette abdication au Collège des Electeurs, ne le fit que le 24 Février 1558 à Francfort.

Digitized by Google

Il n'eſt donc pas étonnant que juſqu'à ce tems *Charles-Quint* qui mourut dans la même année, ait été conſidéré comme Empereur. Auſſi ne fut-ce qu'alors qu'on ſongea à preſcrire à *Ferdinand* une Capitulation qui le liât plus que ſon prédéceſſeur.

Lorſqu'on voit dans les *Annales* l'hiſtoire du malheur où *Grumpach* enveloppa *Jean Fréderic II*, Duc de Saxe-Gotha, défigurée d'un bout à l'autre, & qu'on y trouve que, par une erreur répétée à l'année 1570, M. *de Voltaire* envoye ce Duc priſonnier à Naples, tandis que l'Empereur le retint à *Neuſtadt* (*n*) en Autriche, on ne conçoit pas comment l'*Annaliſte* a pû traiter avec ſi peu de ſoin un fait qui devoit particuliérement intereſſer la Princeſſe pour l'inſtruction de laquelle il prétend avoir fait ſon livre (*o*).

(*n*) L'*Annaliſte* ne ſavoit pas que *Neuſtadt*, veut dire *Ville-Neuve*, & que quelques Auteurs Allemands qui ont écrit en Latin ont coutume de l'appeller *Neapolis*, qui dit préciſément la même choſe que *Neuſtadt*; mais comme *Naples* s'appelle auſſi en Latin *Neapolis*, c'eſt ce qui a induit en erreur M. *de Voltaire*.

(*o*) Les *Annales* ſont dédiées à Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha, qui lui a donné, dit-il, l'ordre de les compoſer.

Digitized by Google

Lorſque M. *de Voltaire* aſſûre que l'on ne preſcrivit à l'Empereur *Rodolphe II* d'autre Capitulation que celle de *Charles-Quint*, & que ce ne fut que l'ambition marquée de *Mathias* qui donna occaſion d'y ajoûter quelques articles, cette aſſertion fait voir évidemment qu'il n'a lû ni l'une ni l'autre de ces Capitulations.

En rapportant que *Gebhard Truchſes* Archevêque de Cologne s'étoit marié avec une Religieuſe de la Maiſon de *Mansfeld*, & que le Chanoine, qui commandoit l'armée du Chapitre contre cet Electeur, étoit de l'ancienne Maiſon de Saxe, l'*Annaliſte* ajoûte que cette Maiſon eſt la même que celle de *Brunſwick*. Quoiqu'on puiſſe dire en effet que les Princes de *Brunſwick* ſortent de l'ancienne Maiſon de Saxe, il eſt conſtant que le Chanoine en queſtion étoit *Fréderic*, Prince de Saxe-Lawenbourg, & par conſequent d'une autre famille.

Fréderic V, Electeur Palatin, à qui la Bohême déferoit la couronne, ne donna point ſa voix à *Ferdinand*, mais à *Maximilien de Bavière*. Ce trait ne paroît avoir été défiguré que pour augmenter le merveilleux de l'Election de *Ferdinand*.

Nous

Digitized by Google

Nous convenons qu'il a pû échapper certains faits à M. *de Voltaire* ; que ces faits ignorés ont pû l'engager à chercher & à trouver des rapports où il n'y en eut jamais : mais peut-on l'excuſer lorſqu'il altère juſqu'au contenu de la Paix de Weſtphalie, ſur laquelle on a tant écrit dans toutes les langues. Les Luthériens ont toujours conſervé l'Evêché de Lubek, & il ne fut point, par la Paix en queſtion, alternativement deſtiné à un Evêque Luthérien & à un Evêque Catholique.

Les noms des villes & des perſonnes ne ſont pas plus exacts dans le ſecond Tome que dans le premier. On y lit *Alberſtad*, pour *Halberſtad*, *Ocſted* pour *Hochſted*, *Weiſmar* pour *Wiſmar*. On y trouve un Electeur de Saxe nommé *Chriſtiern* au lieu de *Chriſtian*. Ce même changement de nom eſt réïteré lorſque M. *de Voltaire* parle de *Chriſtian*, prince de Brunſwick, qui s'intituloit, *ami de Dieu & ennemi des Prêtres*. Il change encore en *Goeuts* le nom de *Gotze*, Général impérial, tué dans la bataille qu'il perdit avec *Jean de Werth* contre *Torſtenſon*.

L'*Annaliſte* n'interprète pas mieux les

noms Allemands qu'il ne les écrit. Les fantassins, dit-il à l'année 1520, étoient mépriſés, c'eſt pourquoi les Allemands les appelloient *Landsknechte*, *valets de terre*. Le mot de *knecht* étoit ſi peu mépriſé anciennement que les Anglois en ont dérivé *Knight*, *Chevalier*; *Landsknecht* ne veut dire autre choſe que *miles provincialis*, le ſoldat que les provinces fourniſſent.

L'énumération des fautes dont ce livre eſt rempli ſeroit trop longue & trop fatiguante. En voilà aſſez pour mettre tout lecteur en état de prononcer ſur le mérite de ce travail. M. *de Voltaire* ne connoît que très-ſuperficiellement les ſources & les parties eſſentielles de l'hiſtoire de l'Empire; il n'entend rien aux matières qui concernent le Droit public. La princeſſe, à qui cette production eſt dédiée, ſeroit bien à plaindre, ſi en jouant un rôle conſidérable en Allemagne, elle ne connoiſſoit pas mieux que l'*Annaliſte* l'hiſtoire de ſon pays. D'un côté, il rapporte tant de choſes étrangères à ſon ſujet qu'on pourroit retrancher au moins la moitié de ſon ouvrage, ſans que ſes *Annales* en ſouffriſſent; d'une

Digitized by Google

autre part, il omet des faits si intéressans que pour rendre son livre complet, il faudroit y ajoûter une autre moitié à la place de celle qu'on auroit supprimée. Il semble aussi que M. *de Voltaire* aime à sacrifier la vérité à l'envie de dire un bon mot, de placer une maxime politique, d'éblouir par une pensée brillante, & de darder une antithèse pointue. Ces traits font voir que les *Annales* sont un ouvrage de M. *de Voltaire*, & que l'inconstance du sort & son âge avancé n'ont pas encore diminué la vivacité d'esprit & de style qu'on lui connoît. Mais nous souhaiterions pour sa gloire, si bien fondée à d'autres égards, qu'il n'eût jamais entrepris de courir la carrière historique. C'est avec la plus grande impartialité que nous portons ce jugement; car la passion n'y entre pour rien, quoique peut-être elle pût nous être pardonnée après le ton insultant dont M. *de Voltaire* parle de notre nation. A la page 22 de la suite du nouveau volume du *Siècle de Louis XIV*, pour servir de supplément à cet ouvrage (*à Colmar* 1754) il dit : *Un bavard Germanique qui met en trente vo-*

Digitized by Google

lumes les absurdités des autres : absurdités que les Allemands étudient, parce qu'ils sont Allemands. Nous nous trompons peut-être ; mais nous trouvons bien de l'indécence & de la grossièreté à traiter une nation entière avec ce mépris, que nous croyons qu'elle ne mérite pas, & qu'un homme judicieux & poli devroit s'interdire, quand même elle le mériteroit. Sans vouloir plaider ici la cause des historiens Allemands, nous demandons seulement à M. *de Voltaire* la permission de lui faire observer que dans l'histoire d'un pays, dont les souverains multipliés forment une espèce de république, des faits regardés comme très-indifférens dans tout autre Etat, & comme des *bavardages* dans l'esprit d'un écrivain brillant & léger, peuvent influer dans le Droit public, & devenir par-là un objet essentiel à l'histoire qui en est la base. Au reste, il nous semble que *Sleidan*, *Leibnitz*, *Puffendorff*, le Comte *de Bunau*, M. *Maseou*, & l'auguste auteur des *Mémoires de Brandebourg*, auroient pû être exceptés de la sentence générale.

Digitized by Google

SHAKESPEAR ILLUSTRATED, or the Novels and Histories on which the Plays of SHAKESPEAR are founded, collected and translated from the original Authors : with critical remarks, in two volumes : by the author of the FEMALE QUIXOTE.

SHAKESPEAR ECLAIRCI, ou Recueil des Nouvelles & des Histoires qui servent de fondement aux piéces de SHAKESPEAR, traduites des originaux, avec des remarques critiques, en deux volumes, par l'auteur du DON QUICHOTE FEMELLE.

CEt ouvrage a pour auteur une nommée Madame *Lénox*, connue déja par un Livre d'une assez mince valeur, le *Don Quichotte Femelle*, qu'elle cite pourtant comme sa qualité distinctive, & qu'elle semble avoir choisi pour son nom de guerre dans la Littérature. Ce n'est pas que je regarde celui-ci comme plus propre à lui faire une réputation, & que je prétende le

Digitized by Google

donner pour un de ces morceaux précieux, qui de temps en temps illustrent l'Angleterre ; mais tel qu'il est on y parle de *Shakespear*, ce Poëte admirable, qui, par les beautés sublimes qu'il ne dut qu'à son génie, fait encore après 150 ans les délices d'une nation éclairée.

Il seroit à souhaiter pour l'honneur de Madame *Lénox* qu'elle s'en fût tenue à ce que son titre promet. Réunir sous un même point de vûe des morceaux épars çà & là, & mettre ainsi le lecteur en état de comparer d'un coup d'œil les plans de *Shakespear* avec les originaux qui les lui ont fournis, c'eût été du moins faire une compilation assez commode ; mais ce n'est là que le but apparent de notre femme auteur ; on voit clairement que son dessein réel est d'ôter à *Shakespear* jusqu'au titre de poëte. Ce n'est pas à coup sûr une petite entreprise que celle de détruire un préjugé de près de deux siècles, de détromper toute une nation, & de donner un démenti formel à cette foule illustre de grands hommes qui tous ont regardé *Shakespear* comme le premier de leurs poëtes, le créa-

Digitized by Google

teur de leur théâtre, &c, & qui l'appellent tant de fois l'*Enfant de la nature*, *le Fils de l'imagination* (*a*). Quoiqu'il en soit, examinons les moyens de Madame *Lénox*, & jugeons sans partialité.

Elle établit d'abord un principe certain, que l'*invention* est ce qui constitue le vrai poëte. Il est vrai que *Shakespear* a puisé le fond de ses ouvrages ailleurs que dans son génie. On trouve même à la tête de ses pièces tragiques ou comiques une indication exacte des morceaux traduits par Madame *Lénox*. Mais n'y a-t-il donc que cette voye pour être *inventeur*, & ne doit-on compter pour rien cette hardiesse d'idées, cette force & cette vérité de portraits, cette connoissance du monde qui va quelquefois jusqu'à rendre naturels des (*b*) objets dont on n'avoit pas la moindre idée, cette chaleur d'action, ce je ne sçais quel charme qui séduit le critique le plus sevère, enfin cet art merveilleux de maitriser les

(*a*) *Fancy's sweeteſt child.* Milton dans son *Allegro*.

(*b*) Voyez le caractère de *Caliban* dans la Tempête.

cœurs, & d'y exciter, quand il lui plaît, les deux sentimens les plus opposés, *le rire* & *la terreur* ? Il seroit singulier qu'on refusât parmi nous à *la Fontaine*, à *Racine*, à *Corneille* lui-même le titre d'*inventeurs*, parce que le premier doit ses Fables & ses Contes à *Esope*, à *Bocace*, à la reine de Navarre, &c, & que les deux autres ont tiré les sujets de leurs drames de l'histoire & de la mythologie.

Les autres moyens qu'employe notre *Don Quichotte Femelle*, quelque frivoles qu'ils soient, me paroissent mériter un peu plus d'attention. Sous prétexte de nous indiquer ce que *Shakespear* a pris ou laissé des morceaux qu'elle traduit, elle s'efforce partout de démontrer qu'il est resté sans cesse au-dessous de ses originaux. Il faut convenir que si la vérité étoit la base de ses *remarques critiques*, tous les préjugés du monde en faveur de celui qu'elles attaquent ne les empêcheroient pas de lui porter coup. Je vais mettre le lecteur à portée d'en juger, en lui présentant une des pièces de *Shakespear*, qui servent de matière aux observations de Madame *Lénox*. Ce ne sera ni *Hamlet*, ni *Mac-*

Digitized by Google

beth, ni *Othello*, quoique ces chefs-d'œuvres ne soient pas plus épargnés que les autres. Ils sont bien traduits dans notre langue, & je ne veux point fatiguer d'une répétition inutile. Je choisirai une tragédie que M. *de la Place* regrette avec raison de ne nous avoir point donnée dans son *Théâtre Anglois*, & qu'il est d'autant plus important de faire connoître que c'est la seule où *Shakespear* ait traité l'amour comme passion dominante. Dans *Othello* il est subordonné à la jalousie; la vengeance & l'ambition sont les ressorts de *Hamlet* & de *Macbeth*; mais il ne s'agit dans *Romeo & Juliette* que d'un amour infortuné entre un jeune homme & une jeune personne, fils & fille de parens ennemis. Je saisis d'autant plus volontiers l'occasion de parler de cette tragédie, que mon prédécesseur M. l'Abbé *Prévost* a dit quelque part qu'il voudroit que les lecteurs François pussent comparer la manière de *Shakespear* dans cette pièce avec celle de notre grand *Racine*. Ils seront, je crois, en état de faire ce parallèle, après avoir lû l'analyse suivante.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ESCALUS, Prince de Vérone.
Le Comte PARIS, parent du Prince, amoureux de JULIETTE.
MERCUTIO, parent du Prince, & ami de ROMEO.
MONTAGUE } chefs de deux familles
CAPULET } ennemies.
ROMEO, fils de MONTAGUE, amant aimé de JULIETTE.
BENVOLIO, parent & ami de ROMEO.
TYBALT, de la maison des CAPULETS.
Le Frère LAURENT, Confesseur de JULIETTE.
Le Frère JEAN.
BALTAZAR, valet de ROMEO.
SAMPSON } Domestiques de CA-
GREGOIRE } PULET.
ABRAHAM, domestique de MONTAGUE.
Un Apoticaire, un Page, Bourgeois, Gardes, Masques, &c.

FEMMES.

Lady CAPULET, femme de CAPULET.
JULIETTE sa fille, amante aimée de ROMEO.
La Nourrice de JULIETTE.

La Scène est à *Mantoue*, *Vérone*, & autres lieux.

Digitized by Google

ACTE I.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Sampſon & *Grégoire* s'animent l'un l'autre par des plaiſanteries dignes de gens de leur ſorte contre ceux de *Montague*, ennemi de leur maître. *Abraham* & *Baltaſar* paſſent à côté d'eux. La querelle commence; *Benvolio* met l'épée à la main pour les ſéparer; *Tybalt* arrive, l'attaque lui-même, & le force à ſe défendre. » Ne me parles » point d'accord, lui dit-il, je hais » ce mot comme l'Enfer, les *Montagues* & toi. « Ils ſe battent. Des Bourgeois accourent avec des armes de toute eſpèce. *Capulet* & *Montague* paroiſſent auſſi ſur la ſcène, & veulent ſe battre malgré leur grand âge. Le Prince de Vérone, averti de ce tumulte, vient avec ſa ſuite. Il reproche aux deux familles le ſang que leurs diviſions ont déja fait répandre, & menace de mort le premier d'entr'eux qui oſera deſormais porter atteinte au re-

Digitized by Google

pos des citoyens. Il emmène *Capulet*.

SCENE II.

Montague resté seul avec *Benvolio* lui demande le sujet de la querelle. Il témoigne sa joye de ce que son fils ne s'y est pas trouvé. *Benvolio* lui apprend qu'une heure avant le jour il a rencontré *Romeo* se promenant d'un air triste & pensif hors de la ville, & que le jeune homme, loin de venir à sa rencontre, s'est enfoncé dans un bois, comme pour l'éviter. *Montague* lui dit qu'il ne peut, quelques efforts qu'il fasse, découvrir les causes d'une mélancolie si extraordinaire. *Benvolio* lui propose de se joindre à *Mercutio* pour deviner les secrets de son fils. *Montague* l'en remercie, & l'y exhorte. Ils se retirent.

SCENE III.

Dans la maison de Capulet.

Le Comte *Paris* félicite *Capulet* sur la paix qui semble rétablie entre lui & *Montague*. Il le prie ensuite de se dé-

Digitized by Google

cider sur la demande qu'il lui fait de *Juliette*. *Capulet* lui représente qu'elle n'a pas encore dix-huit ans, que c'est sa fille unique, & qu'il l'aime trop pour s'en séparer de si bonne heure. Il le renvoye à *Juliette* elle même, & s'en rapporte au choix de sa fille. Il avertit *Paris* que le soir il donne une fête solemnelle où tous ses amis sont invités. Il le prie d'y venir, & dépêche un de ses gens pour hâter ceux qui doivent en être.

SCENE IV.

Dans un Bois proche de Vérone.

Mercutio & *Benvolio* qui cherchent leur ami, le découvrent enfin. *Romeo* les aborde avec sa tristesse accoutumée. Il avoue que l'amour en est la cause unique, & que son malheur est d'aimer un objet qu'il devroit haïr. *Mercutio*, plaisant de sang froid, qui soutient jusqu'à la mort son caractère bouffon, fait envain mille efforts pour sçavoir le nom de l'objet aimé. Il exhorte *Romeo* d'un ton badin à oublier une femme qui sans doute le traite

Digitized by Google

mal, & il lui conseille de voir le plus de beautés qu'il lui sera possible. Il lui apprend que le soir même son ennemi *Capulet* doit donner un grand bal. Il veut l'engager à s'y rendre pour y puiser dans les yeux de quelque autre belle un feu nouveau qui le guérisse du premier. Le tendre *Romeo* se maudit d'avance, s'il est jamais capable d'oublier celle qu'il adore. Il s'excuse de la partie sous prétexte d'un rêve. C'est ici qu'est placée dans la bouche de *Mercutio* cette description célébre des fonges & des châteaux en Espagne, qui passe pour un chef-d'œuvre dans l'esprit de bien des Anglois. » Ah! ah! répond-il à *Ro-*
» *meo*, vous avez eu un rêve! A ce que
» je vois, la bonne Reine des Fées vous
» est venu rendre visite. C'est la sage-
» femme de l'imagination. Aussi petite
» qu'une agathe sur le doigt d'un (*c*)
» Alderman, elle passe souvent, tirée
» par deux atomes, au travers du nés
» des gens qui dorment. Les rayons de
» ses roues sont faits avec des pattes
» de puces; l'impérial de sa voiture
» est une aîle de sauterelle; les traits

(*c*) Echevin de la cité de Londres.

Digitized by Google

» de ſon attelage ſont de la plus fine
» toile d'araignée ; les harnois des raïons
» humides d'un clair de lune ; ſon fouet
» eſt un os de grillon ; la mêche de
» ce fouet une pellicule imperceptible ;
» ſon cocher eſt un petit couſin vêtu de
» gris, pas plus gros qu'un ciron ; ſon
» char enfin, une noiſette vuide, faite
» par le menuiſier (*d*) *Ecureuil* ou par le
» vieux *Vercoquin*, qui de temps immé-
» morial ſont les charrons de Meſdames
» les Fées. C'eſt dans cet équipage
» qu'elle galope chaque nuit dans les
» cervelles des amans, & ſur le champ
» ils rêvent d'amour ; ſur les genoux
» des Courtiſans, & tout de ſuite ils
» ſongent à des révérences ; ſur les
» doigts des Avocats, ils croyent tou-
» cher des épices ; ſur les lèvres d'une
» femme, elle rêve à des baiſers ; tan-
» tôt elle caracole ſur le nés d'un Pro-
» cureur, il rêve qu'il ſent un procès ;
» tantôt elle prend une queue de co-
» chon de dîme pour en chatouiller
» un Eccléſiaſtique, il rêve à un nou-
» veau bénéfice ; quelquefois auſſi elle

(*d*) Ceci a ſans doute rapport à de vieux
» contes de Fées célèbres en Angleterre.

Digitized by Google

» galope sur le cou d'un homme de
» guerre, & le voilà qui coupe des
» centaines de gorges, qui ne rêve
» que de brèches, d'embuscades, de
» sabres de la meilleure trempe. Le
» tambour se fait entendre à son oreille;
» il se réveille en sursaut, & grace à
» son effroi, il marmote en jurant deux
» ou trois prières, qu'il finit par se
» rendormir. « Voilà ce que c'est que
» la bonne Fée, &c. « *Romeo* l'interrompt, & consent à venir au bal des *Capulets* dans l'intention d'y voir *Juliette* & d'augmenter, s'il se peut, la flamme dont il brûle pour elle. Il sort avec ses deux amis.

SCENE V.

Dans la maison de Capulet.

Cette Scène se passe entre *Juliette*, *Lady Capulet* & *la Nourrice*, commère éternelle, bavarde impitoyable, & d'un naturel singulier. Je renvoye les connoisseurs à l'original, pour leur faire convenir que si ce caractère est déplacé, au moins est-il en lui-même d'une beauté inimitable. *Lady Capulet* fait jaser

la Nourrice sur l'âge de sa chère *Juliette*. Elle exhorte sa fille à songer au mariage, & lui apprend que le jeune Comte *Paris* la demande pour épouse. Elle lui fait promettre de se décider à ce sujet. *Grégoire* vient les informer que de nouveaux masques arrivent à chaque instant, & que le Bal tire à sa fin. Elles sortent pour s'y rendre.

SCENE VI.

Dans une Salle de Bal dans la maison de Capulet.

Les *Capulets* & leurs amis paroissent démasqués. *Capulet* fait les honneurs du Bal aux nouveaux venus. Les violons jouent, & l'on danse. *Romeo* caché sous le masque observe *Juliette*, & la fait voir à *Benvolio* sans se déclarer davantage. *Tybalt* qui l'entend parler, le reconnoît à la voix, & veut l'insulter publiquement. *Capulet* le retient à grand' peine. Il a entendu dire mille biens de *Romeo*, & ne peut souffrir qu'on fasse un affront si déplacé à un jeune homme aimable. *Tybalt* se retire malgré lui, & menace, s'il le retrouve, de lui faire payer cher

Digitized by Google

son insolence. On danse encore. *Romeo* s'approche de *Juliette*, & lui baise la main, en accompagnant cette action de quelques propos de Bal conformes à son habit de Pelerin. *La Nourrice* vient avertir *Juliette* que sa mere la demande. *Benvolio* qui apprend d'elle que c'est la fille de *Capulet*, croit dire à *Romeo* une chose qu'il ignore, & l'exhorte à se retirer. *Juliette* épriſe en un moment d'une ardeur égale à celle de *Romeo*, (il faut croire qu'il a ôté son masque) s'informe à la *Nourrice* de l'état de ce jeune homme. Celle-ci l'ignore, court le demander, & vient annoncer à sa maîtresse que c'est *Romeo* fils de *Montague*, l'ennemi mortel de son père. Cette nouvelle désole *Juliette*. On l'appelle. Elles se retirent.

ACTE II.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Romeo traverse la scène volant vers la maison de *Capulet*. Ses deux amis *Mercutio* & *Benvolio* l'apperçoivent qui

Digitized by Google

escalade un mur de verger. Ils courent d'abord après lui, & l'appellent à haute voix; mais l'impatient amoureux se dérobe à leur vûe, & s'enfonce dans des arbres. Ils renoncent à le suivre, & sortent.

SCENE II.

Dans le jardin de Capulet.

Cette scène passe pour être d'une grande beauté, quoiqu'assez dans le style des amours orientaux. *Romeo* seul dans le jardin s'occupe à regarder la fenêtre de *Juliette*: elle y paroît bientôt, & ne se croyant entendue de personne, elle s'entretient de son nouvel amour. » O *Romeo*, s'écrie-t-elle, chez » *Romeo*! Pourquoi es-tu *Romeo*? Pour» quoi le fils de *Montague*? Ah, renonce » à ton père & au nom que tu portes, » ou jure moi seulement que tu m'ai» mes, & je quitterai pour toi le nom » des *Capulets*. « *Romeo* ne peut contenir sa joye, il se découvre. Effrayée d'abord de sa présence, & honteuse d'avoir été surprise, elle le prie de se retirer: elle craint qu'on ne l'apper-

çoive, & que ſes parens ne l'aſſaſſinent ; mais bientôt ſon amour lui fait oublier tout autre ſentiment. Les déclarations, les proteſtations mutuelles du feu le plus tendre ſe font entr'eux. » Cher *Romeo*, lui dit *Juliette*, tu me » verrois rougir des propos que j'ai » tenus, lorſque je me croyois ſeule, » ſi le voile de la nuit ne couvroit mon » viſage. Je pourrois recourir aux voyes » uſitées, & ſuppoſer à mes paroles » un ſens qu'elles n'ont point eu : mais » à quoi bon ces vains détours ? M'ai- » mes tu, *Romeo* ? Je ſçais que tu vas » dire oui, & que je ſerai ravie de » t'en croire. Cependant, tu auras beau » me le jurer. Qui t'empêchera de rom- » pre ton ſerment ? Les parjures des » amans ſont regardés comme de purs » badinages..... O mon cher *Romeo*, » ſi tu m'aimes, je conſens à t'épouſer ; » je ſuis à toi par les nœuds d'un ſaint » mariage : autrement, tu ne pourois » m'obtenir pour l'empire du monde. » J'avoue, beau *Montague*, que je ſuis » trop amoureuſe ; & qu'un aveu auſſi » indiſcret que le mien peut te faire » mal juger de ma conduite ; mais, » crois-moi, *Romeo*, je te ſerai cent

Digitized by Google

» fois plus fidelle que les femmes qui » connoiſſent mieux que moi l'art des » déguiſemens. La nuit a découvert » mes ſentimens : elle a trahi la paſ- » ſion que j'ai pour toi : ne m'en fa- » che donc pas mauvais gré, & garde » toi d'attribuer à une flamme indiſ- » crette ce que l'obſcurité ſeule a tiré » de ma bouche. " *Romeo* répond à ſa tendreſſe par les plus fortes aſſurances de la ſienne. Il la conjure de faire ſon bonheur en lui donnant la main. Dans le moment la *Nourrice* appelle *Juliette* : elle ſe retire, & reparoît bien vîte. Elle propoſe à *Romeo* de lui faire ſçavoir dès le lendemain, par une perſonne qu'elle aura ſoin de lui dépêcher, où & quand cet heureux hymen pourra s'accomplir. Elle brûle, dit-elle, de mettre à ſes pieds tout ce qu'elle poſſède, & de le ſuivre au bout de l'univers. *La Nourrice* appelle de nouveau : *Juliette* quitte ſa fenêtre ; & s'y remet encore. Elle rappelle ſon cher *Romeo* pour lui demander à quelle heure il pourra recevoir ſon meſſage. *Romeo* indique neuf heures du matin. Le jour commence à paroître ; les deux amans ſe ſéparent.

Digitized by Google

SCENE III.

Dans un Couvent de Vérone.

Le Frère *Laurent*, célèbre dans la ville par ses talens pour la direction des ames & pour la connoissance des simples, entre sur la scène de grand matin avec un panier sous le bras. Après un monologue très-singulier sur la botanique & sur la vertu étonnante des herbes dont il compose certaines drogues, *Romeo* arrive & le salue. *Benedicité*, dit le Frère tout étonné de le voir de si bonne heure. Il soupçonne que quelque trouble l'agite. Il s'informe de ce que ce peut être. *Romeo* s'ouvre à lui sur son amour, & sur celui de *Juliette*. Il le conjure de les marier ensemble au plutôt. Le bon Religieux résiste d'abord; il l'exhorte à rappeller sa raison, à s'examiner sérieusement, & à ne point se livrer à une passion qui le conduira par des plaisirs courts & passagers à des maux sans remède, & à un éternel repentir. Le jeune homme lui fait de son cœur une peinture si vraie, si vive & si tou-

Digitized by Google

chante que le Frère se rend enfin, & s'engage à les unir.

SCENE IV.

Dans une rue.

Benvolio & *Mercutio*, inquiets d'une lettre que *Tybalt* vient d'envoyer chez *Montague* au sujet de *Romeo*, & qu'ils imaginent être un cartel, cherchent partout leur ami. *Mercutio* se livre là-dessus à ses plaisanteries ordinaires. *Romeo* se présente, & dans l'instant que la conversation commence à s'entamer, arrive la *Nourrice* de *Juliette*, instruite du secret de sa maîtresse, & chargée du message projetté. Elle est précédée de son valet *Pierre*; car *Shakespear* lui en donne un, & rien n'est plus comique que les airs de grande Dame qu'elle affecte de se donner avec ce valet & son éventail. *Mercutio* qui la prend pour une Maq.... se retire en félicitant *Romeo*. La *Nourrice* après bien des façons lui parle enfin de l'amour que sa maîtresse a pour lui. *Romeo* l'assure de sa probité, dissipe ses scrupules vraiment maternels, & pour la

Digitized by Google

mieux convaincre il lui met de l'argent dans la main. Il la renvoye en lui recommandant de dire à *Juliette* qu'elle invente un prétexte plausible pour aller le soir à confesse, que le Frère *Laurent* la conduira dans sa cellule, & que le mariage s'y célébrera. Elle sort.

SCENE V.

Dans la maison de Capulet.

Il est midi. *Juliette* qui a fait partir la *Nourrice* à neuf heures précises, s'impatiente de ne la pas voir de retour. Elle craint qu'elle n'ait pas trouvé *Romeo* : elle accuse la lenteur de cette femme, & la froideur de ses sentimens. Enfin l'éternelle *Nourrice* paroît. *Juliette* se hâte de l'interroger ; mais il faut d'abord qu'elle essuye une kirielle assommante sur la longueur du chemin, sur la fatigue dont elle est, sur la bonne mine de *Romeo*, &c ; après quoi elle apprend enfin le résultat de la commission. La *Nourrice* se charge de trouver une échelle de corde pour faire monter *Romeo* la nuit suivante, & pour mettre

mettre ainſi ſa chère *Juliette* à portée de recueillir les fruits de ſon mariage. *Juliette* comblée de joye ſe prépare à aller à confeſſe.

SCENE VI.

Dans le Couvent.

Le Frère prie le ciel de benir l'action qu'il va faire, & donne à ce ſujet d'excellens conſeils à *Romeo*, qui ne ſonge qu'à *Juliette*. Elle arrive, & ſalue ſon Confeſſeur. *Romeo*, répond le bon Moine, vous remerciera pour nous deux. Après quelques propos entre les deux amans analogues à la chaleur de leur paſſion, le Frère les emmène dans ſa cellule. „ Venez, leur dit il, & ſuivez-moi; car, avec votre permiſſion, „ vous ne reſterez pas ici davantage, „ juſqu'à ce que la ſainte Egliſe vous „ ait incorporés l'un dans l'autre.“

ACTE III.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Benvolio exhorte *Mercutio* à ſe retirer pour éviter ſagement toute diſpute

Digitized by Google

avec les *Capulets*, qui ſont répandus dans la ville. *Mercutio*, toujours plaiſant, ſe moque de ſon ami, & voit arriver *Tybalt* & ſa ſuite, ſans s'en mettre fort en peine. La querelle s'engage entr'eux. *Romeo* arrive. Ce n'eſt qu'à lui qu'en veut le furieux *Tybalt*. Il l'inſulte de la manière la plus outrageante. L'amour de *Romeo* pour *Juliette* a éteint ſes autres paſſions. Il eſt devenu doux & patient. Il conjure *Tybalt* de ne le point forcer à la vengeance : il lui proteſte que ſon nom lui eſt maintenant plus cher qu'il ne peut l'imaginer. Le brave *Mercutio* s'indigne de cette ſoumiſſion ; il attaque *Tybalt* ; *Romeo* veut ſe mettre entr'eux deux ; *Tybalt* bleſſe *Mercutio*, & ſe retire. „ Je ſuis bleſſé, „ dit froidement *Mercutio* : la peſte „ étouffe vos deux Maiſons ! Je ſuis „ expédié. Comment diable s'eſt-il en „ allé ſans rien avoir ? “

BENVOLIO.

Eh quoi ! ſeriez-vous bleſſé ? Ce ne peut être qu'une égratignure.

MERCUTIO.

Oui da, oui da, une égratignure, une égratignure ! Par ma foi, en voilà bien aſſez : qu'on aille me querir un Chirurgien.

Digitized by Google

ROMEO.

Courage, mon brave ami, la bleſſure ne ſçauroit être conſidérable.

MERCUTIO.

Oh que non : elle n'eſt pas ſi profonde qu'un puits, ni ſi large qu'une porte d'Egliſe ; mais telle qu'elle eſt, cela me ſuffit ; elle fera ſon effet. Me voilà poivré d'importance, je le gagerois bien : comment diantre ! un chien, un rat, une ſouris, un chat (e) comme *Tybalt* égratigner un homme à mort ! ..... Pourquoi Diable vous êtes-vous mis entre nous deux : il m'a bleſſé par deſſous votre bras. *Romeo* s'excuſe ſur ſon intention : *Mercutio* ſe ſentant défaillir, prie *Benvolio* de le conduire dans quelque maiſon ..... La peſte étouffe vos deux Maiſons, répéte-t-il en ſortant.... C'eſt pour l'amour d'elles qu'on m'a rendu une pâte à vers. Je ſens que j'en tiens, & très-copieuſement ..... La peſte étouffe vos deux Maiſons.... Il s'en va pour ne plus reparoître.

(e) *Tybalt* eſt le nom d'un chat dans le vieux livre du *Renard-Renard*. C'eſt la note de Mr. *Warburton*.

Digitized by Google

SCENE II.

Romeo resté seul réfléchit sur ce qui vient de se passer. „ J'ai laissé, se dit-„ il à lui-même, ce brave homme, „ l'allié du Prince, & mon véritable „ ami se battre en ma place, & rece-„ voir une blessure en prenant ma dé-„ fense à mes yeux. O *Juliette*! char-„ mante *Juliette*! Tes appas m'ont rendu „ efféminé. Ils m'ont dépouillé de „ ma première valeur. " *Benvolio* lui apprend que *Mercutio* vient d'expirer. *Romeo* ne se connoît plus; *Tybalt* reparoît. Il fond sur lui, l'attaque, & le tue. *Benvolio* l'exhorte à se sauver pour se soustraire à l'arrêt de mort prononcé par le Prince.

SCENE III.

Le Prince que des Bourgeois ont fait avertir de cette nouvelle dispute, accourt avec *Montague* & *Capulet*. *Benvolio* l'informe de la vérité du combat. *Capulet* demande la mort de *Romeo* pour venger celle de *Tybalt*. *Montague* représente que son fils insulté par *Tybalt* n'a fait que venger celle de *Mercutio*.

Digitized by Google

Le Prince, que la mort de ce dernier (son parent) affecte bien plus que celle du premier, se contente de bannir *Roméo*.

SCENE IV.

Dans la Maison de Capulet.

Juliette brûle de voir arriver la nuit pour embrasser son époux, son chef *Roméo*. Son monologue est très-beau, mais écrit, comme beaucoup d'endroits de *Shakespeare*, dans un style trop métaphorique. En voici la fin : „ Ah ! „ dit *Juliette*, j'ai acheté une demeure „ pour mon amour ; & je ne l'ai point „ encore possédée : je me suis vendue „ à *Roméo* ; & il n'a pas encore joui „ de son achat : ce jour me semble „ plus ennuyeux que la nuit qui pré„ cède une fête de la parôît à un en„ fant à qui l'on a donné une nouvelle „ robe & qui est impatient de la porter. „ Mais voici ma Nourrice. Elle va me „ parler de *Roméo*. Toute langue qui „ prononce ce nom me paroît ornée „ d'une éloquence céleste. “ Quel coup de foudre pour l'infortunée *Juliette* lorsqu'elle voit *la Nourrice* s'agiter, se tordre

les mains, parler de mort, de sang, d'assassinat, la tenir ainsi dans une suspension cruelle, & lui apprendre enfin que *Tybalt* a été tué par *Romeo*, qui vient d'être condamné à l'exil. Rien de plus touchant, rien de plus énergique que ses regrets. Elle se plaint d'abord de *Romeo*, mais bientôt l'idée affreuse de son bannissement l'arrache à toute autre pensée. La mort de *Tybalt*, le chagrin de ses parens, tout cède dans son cœur au malheureux sort de ce cher époux. La bonne *Nourrice* est touchée de ses larmes; elle sçait que *Romeo* s'est retiré chez le Frère *Laurent*. Elle s'engage à l'aller trouver avec une bague que *Juliette* lui remet, & même à lui procurer pour la nuit suivante l'entrevue qu'elle espéroit.

SCENE V.

Dans le Couvent.

Romeo retiré dans la cellule du Frère est plongé comme *Juliette* dans la plus profonde désolation. Le bon Religieux s'efforce de ranimer son courage. Il lui apprend qu'au lieu de le condamner à

Digitized by Google

mort, le Prince s'eſt contenté du banniſſement. » Banniſſement ! s'écrie *Romeo!* » ah mon Père, au nom de la pitié, » dites la mort. L'exil me ſemble cent » fois plus terrible que la mort même. » C'eſt une affreuſe torture, & non » pas un acte d'indulgence. Le ciel eſt » où vit *Juliette*. Un inſecte mépriſa- » ble, une vile mouche ſera plus heu- » reuſe que *Romeo*. Elle pourra baiſer la » main, les lèvres, le viſage charmant » de ma chère *Juliette*. *Romeo* ne le » pourra pas. Il eſt banni ! O mon » Père, mon Père ! N'avez-vous pas » quelque poiſon ſans remède, quel- » que couteau aigu, quelque moyen » ſûr de me procurer la mort ? «

LE FRERE.

» Inſenſé *Romeo*, écoutez-moi : je » vous donnerai une armure qui vous » défendra contre le banniſſement, le » miel de l'adverſité, une douce Philo- » ſophie qui vous ſoutiendra dans votre » infortune. «

ROMEO.

» En ſerai-ie moins banni ? Repre- » nez votre Philoſophie ; à moins que » la Philoſophie ne puiſſe me faire une » *Juliette*, elle n'eſt bonne à rien . . . .

Digitized by Google

„ elle ne ſert de rien .... Ne m'en par-
„ lez plus. “

LE FRERE.

„ Je vois que la frénéſie n'écoute
„ rien : laiſſez-moi, mon fils, adoucir
„ votre état. “

ROMEO.

„ O mon Père, pouvez-vous parler
„ de ce que vous ne ſentez pas ? Si
„ vous étiez auſſi jeune que moi, ſi
„ *Juliette*, une *Juliette* vous aimoit, s'il
„ n'y avoit qu'une heure que vous
„ l'euſſiez épouſée, ſi brûlant pour elle
„ de l'amour le plus tendre vous ve-
„ niez à tuer ſon parent, & à vous voir
„ banni loin d'elle !... O ciel ! c'eſt alors
„ que vous pourriez parler, que vous
„ pourriez comme moi vous arracher
„ les cheveux, & qu'on vous verroit
„ vous jetter contre terre pour y meſu-
„ rer votre foſſe. “ (*il tombe noyé dans les pleurs*). On frappe à la porte de la cellule. Le Frère le conjure en vain de ſe lever, de crainte qu'il ne ſoit apperçu. Forcé d'ouvrir, il reconnoit *la Nourrice*. Elle lui demande où eſt *Romeo*. Il le lui montre couché contre terre, & dans l'excès du deſeſpoir. „ Hélas, dit-
„ elle, voilà préciſément l'état de ma

Digitized by Google

», jeune maîtresse. Oh *Juliette, Juliette!* « A ce nom si cher *Romeo* paroît revivre. Il soulève la tête & s'informe de *Juliette*. L'idée qu'il a d'abord que la mort de *Tybalt* est la seule cause de son chagrin, le fait rentrer en fureur contre lui-même. Le Frère tâche encore de l'appaiser. Il lui apprend que sa tendre épouse l'attend la nuit pour recevoir ses adieux. Il lui recommande de se rendre ensuite à Mantoue, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion d'appaiser les deux familles, de divulguer le mariage, & d'obtenir son rappel. Il renvoye la *Nourrice* qui court annoncer à sa maîtresse l'arrivée prochaine de *Romeo*; mais avant que de sortir, elle lui remet la bague dont *Juliette* l'a chargée.

SCÈNE VI.

Dans la maison de Capulet.

Capulet trompé sur les pleurs de sa fille les prend pour une suite naturelle de la mort de son cousin *Tybalt* auquel elle paroissoit très-attachée. Il prie le Comte *Paris* de lui accorder encore

Digitized by Google

quelques jours, & persuadé de l'obéïssance de *Juliette*, il lui promet de conclure le mariage dès le Jeudi suivant. Il lui recommande de n'amener avec lui qu'un ami ou deux, afin de garder dans cette fête la décence dûe à la mort de leur parent. *Capulet* ordonne à sa femme d'aller trouver leur fille avant que de se mettre au lit, & de la préparer à cet hymen.

SCENE VII.

Dans le Jardin de Capulet.

Romeo & *Juliette* paroissent à une (*f*) fenêtre, & se font les plus tendres adieux. Ils ne peuvent se résoudre à se quitter, quoique le jour luise déja, & qu'un danger pressant menace *Romeo*. *La Nourrice* vient avertir *Juliette* que sa mère monte à sa chambre pour lui parler. Les deux époux se séparent d'une manière d'autant plus touchante que *Juliette* a un pressentiment affreux des malheurs qui doivent arriver.

(*f*) Celle de *Juliette*; l'échelle de corde est au pied du mur.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Dans la chambre de Juliette.

Lady Capulet appelle sa fille, & s'étonne de la voir toujours en pleurs; elle attribue ce chagrin à la mort de *Tybalt*, & croit la consoler en lui apprenant que le Jeudi qui suit elle doit se marier au Comte *Paris*. *Capulet* lui-même vient confirmer cette nouvelle si peu attendue. *Juliette* refuse le parti. Le père, homme absolu & impérieux, entre en fureur contre sa fille. Elle se jette à ses genoux, mais en vain. Il est sourd à ses prières: il la traite de rebelle, il lui reproche les soins qu'il a pris de son enfance, & la menace de tourner en haine toute son affection, de la chasser de chez lui, de l'abandonner à l'indigence, si le Jeudi suivant elle ne remplit la promesse qu'il a faite au jeune Comte. Le père & la mère de *Juliette* la laissent à ses propres réflexions. Elle consulte sa *Nourrice* qui l'exhorte sans façon à oublier le banni & à épouser *Paris*. *Juliette* au desespoir dissimule & prend son parti. Elle

Digitized by Google

charge sa *Nourrice* d'aller dire à sa mère que puisqu'elle a eu le malheur de déplaire à son père, elle demande à aller à confesse pour obtenir du Frère *Laurent* l'absolution de son péché. La *Nourrice* y court avec joye. *Juliette* la maudit pour le conseil infâme qu'elle a osé lui donner : „ Va, dit-elle, cœur méprisable, je serai désormais mon unique confidente. Je vais trouver le Frère „ pour apprendre de lui le remède „ convenable ; sinon, je sçais mourir. “

ACTE IV.

SCENE I.

Dans le Couvent.

Le jeune *Paris* est venu trouver le Frère *Laurent*, qu'il sçait être le Confesseur de *Juliette*, pour le mettre dans ses intérêts, & pour le prier de la disposer à son mariage. *Juliette* entre, & reçoit avec la dernière froideur les complimens du Comte. Le Frère qui sçait déja ce qui amène *Juliette* feint de vouloir la confesser & prie *Paris* de se retirer. *Juliette* restée seule,

Digitized by Google

apprend au Frère la résolution où elle est de se tuer, s'il ne trouve un moyen sûr de la soustraire à ce nœud qu'elle abhorre. Le Frère, qui découvre en elle toute la fermeté d'ame que donne le desespoir, lui remet une fiole pleine d'une drogue de sa composition. Il lui recommande de coucher seule, d'écarter sa *Nourrice*, & de profiter de sa solitude pour avaler hardiment ce que la fiole contient. Il la prévient que la vertu de cette eau sera de l'endormir si profondément que le pouls, la chaleur, l'haleine même seront interceptés, & qu'on sera forcé de la croire morte; que cet état doit durer quarante-deux heures, temps plus que suffisant pour que sa famille la fasse porter dans le tombeau des *Capulets*. Il ajoûte qu'avant son réveil il aura soin de faire avertir *Romeo* de son stratagème, & que la nuit qui suivra son enterrement ils viendront ensemble pour l'enlever de la tombe & la conduire à Mantoue. „ Voilà, „ lui dit-il, l'effet certain que „ produira cette fiole, si quelque „ crainte féminine n'ébranle votre ré- „ solution & ne vous empêche de la „ boire. Que me parlez-vous de crainte,

Digitized by Google

„ s'écrie *Juliette* ? Quelle horreur ne „ souffrirois-je pas pour conserver à „ *Romeo* la foi que je lui ai jurée ? Elle se retire, & le bon Moine lui répète qu'il va dépêcher un des Frères de son couvent pour aller en poste avertir *Romeo*.

SCENE II.

Dans la maison de Capulet.

Juliette, pour mieux tromper ses parens, se jette à leurs genoux, & les assûre que l'honnête Religieux l'a fait repentir de sa desobéïssance. Cette nouvelle met *Capulet* au comble de la joye. Il envoye chez le Comte, & se détermine, malgré sa femme, à faire célébrer le mariage dès le lendemain.

SCENE III.

Dans la chambre de Juliette.

Juliette, pour écarter sa *Nourrice*, commence par raisonner avec elle sur son prochain mariage & sur ses atours de nôces. Elle la prie ensuite de la laisser seule cette nuit pour *vaquer à l'oraison*.

Digitized by Google

La *Nourrice* sort. *Juliette* songe à boire la liqueur fatale. Mille craintes viennent l'agiter. Elle doute si le Frère ne la trompe point, & ne veut pas l'empoisonner réellement pour empêcher qu'on ne sçache qu'il l'avoit mariée avec *Romeo*. Ce doute dissipé, elle tremble de sortir de sa léthargie avant l'arrivée de son époux, & de se trouver seule dans le sépulchre affreux, où reposent les cendres de ses ancêtres, où le furieux *Tybalt* vient d'être porté tout récemment, &c, &c. Ces diverses idées la tourmentent; elle entre dans une espèce de desordre, croit voir *Tybalt* qui poursuit *Romeo*; dans ce moment de transport elle avale la liqueur & se couche sur son lit.

SCENE IV.

Dans une salle de la maison de Capulet.

Le matin arrive: tout s'agite pour le mariage, & pour les apprêts du repas. On entend le Comte *Paris* qui amène des musiciens pour donner une aubade à *Juliette*. *Capulet* ordonne à la *Nourrice* d'aller l'éveiller.

Digitized by Google

SCENE V.

Dans la chambre de Juliette.

On apperçoit *Juliette* couchée sur un lit ; la *Nourrice* l'appelle par tous les noms que lui inspire sa joye ; enfin elle s'approche d'elle, & la trouve froide comme un marbre.... Désolée, elle appelle du monde à grands cris. *Lady Capulet* & son mari accourent. Ils regardent leur fille & la croyent morte. Ils se desespèrent ; ils maudissent leurs jours infortunés. *Paris* entre avec le Frère qu'on a prié de faire le mariage. Celui-ci mêle ses larmes feintes & *Paris* ses pleurs véritables aux gémissement du père & de la mère. Le Religieux les console en bon chrétien ; il les exhorte à se soumettre, à respecter la volonté du ciel, & à faire porter leur fille au plus vîte dans le tombeau de ses ayeux. Les aprêts du mariage se changent en aprêts funébres. Le Frère va s'habiller pour faire l'enterrement. „ Les Cieux, dit-il, en sortant, s'ap- „ pesantissent sur vous pour quelque „ crime secret. Ne les irritez pas davan-

Digitized by Google

„ tage en murmurant contre leurs or-
„ dres. “

ACTE V.

SCENE I.

Dans une Egliſe.

Le convoi de *Juliette* paroît & fait le tour du théâtre. La cloche lugubre ſonne d'inſtant en inſtant. Les enfans de chœur, les cierges, la chaſuble du Prêtre parſemée de têtes de morts, rien n'eſt oublié. On chante une hymne funèbre à la louange de la prétendue défunte.

SCENE II.

A Mantoue.

Baltazar, valet de *Romeo*, & témoin oculaire de l'enterrement de *Juliette*, vient annoncer cette mort à ſon maître. Le deſeſpoir de *Romeo* eſt auſſi prompt, auſſi vif que ſon amour. Il ſe réſout à mourir près de ſa chère *Juliette*. Il diſſimule avec ſon valet dont il con-

Digitized by Google

noit l'attachement, & lui ordonne de faire préparer des chevaux de poſte pour retourner à Vérone. Reſté ſeul, il ſonge aux moyens de ſe délivrer d'une vie qu'il déteſte. La deſcription d'un pauvre Apothicaire que *Shakeſpear* a miſe dans ſa bouche eſt trop célèbre chez les Anglois pour que je la paſſe ſous ſilence. „ O deſeſpoir, s'écrie *Romeo*, „ que tu es prompt à éclairer les malheu- „ reux! Je me ſouviens de la demeure „ d'un Apothicaire que j'ai vû ces jours- „ ci travaillant à des ſimples. Ses habits „ en lambeaux, ſon teint have, & ſes „ regards farouches ont frappé mes „ yeux; ſon viſage étoit la maigreur „ même. L'affreuſe misère l'avoit ron- „ gé juſqu'aux os. On voyoit au plan- „ cher de ſa boutique une tortue „ de mer, un crocodile rempli de „ paille, & d'autres peaux de poiſſons „ informes. On appercevoit derrière „ lui une ſuite de tiroirs vuides, dont „ les étiquettes étoient preſque effacées, „ quelques vieux pots de terre verte, „ des veſſies, des herbes de mauvaiſe „ odeur, de méchans paquets de ficelle, „ & des reſtes de pains de roſes, diſ- „ perſés çà & là pour ſervir de montre.

„ Je remarquai cet excès d'indigence, „ & me dis à moi-même : ſi quelqu'un „ avoit beſoin de poiſon, voilà ſans „ doute un homme, qui, malgré les „ loix, ne refuſeroit pas de lui en ven- „ dre. Ah ! cette penſée étoit l'avant- „ coureur de ma ſituation. Je me rapelle „ la maiſon. La boutique eſt fermée, „ parce que c'eſt un jour de fête. Holà, „ hé, Apothicaire. " Cet homme entre ſur la ſcène dans un habit très-conforme à la deſcription que *Romeo* vient d'en faire. „ Approche, mon ami, lui „ dit *Romeo*, je vois que tu es pauvre. „ Tiens, voici quarante Ducats, ap- „ porte-moi un verre de quelque poi- „ ſon, mais d'un poiſon ſi expéditif „ qu'en le faiſant paſſer dans ſes veines „ l'homme accablé du fardeau de la „ vie puiſſe mourir bien-tôt. " L'Apothicaire s'en défend ſur ce que les loix de Mantoue condamnent à la mort ceux qui vendent de pareilles drogues. „ Eh quoi, répond *Romeo*, tu n'es que „ haillons & que misère, & tu as peur „ de mourir! La famine eſt peinte ſur tes „ joues; le beſoin eſt écrit dans tes yeux, „ l'indigence & le mépris t'environ- „ nent; le monde n'eſt point ton ami;

Digitized by Google

„ ſes loix t'enlèvent le ſeul moyen „ de ſatisfaire tes beſoins : garde toi „ donc de leur obéïr, & prens ce que „ je t'offre. " L'Apothicaire y conſent enfin, & s'excuſe ſur ſa pauvreté. Il ſort & rentre avec une fiole à la main. Il la donne à *Romeo*, & ſe retire. „ Viens, „ dit *Romeo*, remède agréable & „ & non pas poiſon ; viens avec moi „ au tombeau de *Juliette*. C'eſt-là que „ tu dois m'être utile. "

SCENE III.

Dans le Couvent à Vérone.

Frère *Jean*, que le Frère *Laurent* a chargé pour *Romeo* de l'importante lettre d'avis dont il ignore le contenu, vient la rendre à Frère *Laurent*. Il lui apprend que dans l'inſtant même qu'il alloit ſortir de Vérone avec un de ſes compagnons qui viſitoit les malades, des officiers établis pour arrêter la contagion, les ſoupçonnant l'un & l'autre d'être dans une maiſon peſtiférée, en avoient fait ſceller les portes ; de ſorte que bien loin de pouvoir partir pour Mantoue, il n'avoit pas même pû

Digitized by Google

trouver perſonne qui voulut ſe charger de lui rapporter ſa lettre. Le Frère *Laurent* s'afflige du contre-temps. Il prévoit les malheurs qui vont en arriver, & dans l'inſtant il prend le parti d'aller au tombeau des *Capulets* pour en tirer *Juliette*, qui dans trois heures doit ſe réveiller, & qu'il gardera dans ſa cellule juſqu'à ce que *Romeo* puiſſe être informé.

SCENE IV.

Dans un Cimetière, au milieu duquel eſt le tombeau des Capulets.

Le Comte *Paris* entre avec un Page qui lui tient un flambeau. Il lui ordonne de ſe mettre à l'écart, de ſe tenir attentif au moindre bruit, & de ſiffler, s'il entend quelqu'un. Le Page obéit. Le Comte jette des fleurs ſur le tombeau de *Juliette* qu'il regarde comme ſon épouſe. Le Page ſiffle. *Paris* ſe retire dans un coin en appercevant *Romeo*, qu'il ne reconnoît pas d'abord.

SCENE V.

Romeo paroît précédé de *Baltazar* qui porte un flambeau avec une barre

Digitized by Google

de fer. Il fait retirer *Baltazar*, & lui remet une lettre pour son pere, en lui disant de ne la lui porter que le lendemain. Il lui ordonne d'éteindre son flambeau, & de ne pas remuer de la place où il se trouvera quelque chose qu'il puisse entendre. » Garde-toi, lui „ dit-il, de troubler mes actions. Si je „ descends dans cette demeure de la „ mort, c'est pour y voir encore une „ fois le visage de ma chère *Juliette*, „ & surtout pour ôter de son doigt un „ anneau précieux que je veux porter „ au mien pour l'amour d'elle; retire-„ toi donc & laisse moi. Si jamais la „ curiosité te porte à revenir sur tes pas „ & si tu oses t'opposer à ce que j'ai en-„ core envie de faire, je jure le Ciel que „ je déchirerai ton corps en mille mor-„ ceaux, & que cet horrible Cimetière „ sera tout parsemé de tes membres „ sanglants. " *Baltazar* effrayé se retire, mais il n'en est pas moins résolu d'epier son maître; ce qui pourtant ne produit aucun effet. *Romeo*, resté seul, ramasse la barre de fer, & se met en devoir d'enfoncer la porte du tombeau. *Paris* qui le reconnoît pour le fils de *Montague*, croit qu'il n'a d'autre dessein

Digitized by Google

que d'insulter après la mort la malheureuse fille de *Capulet*. „ Renonce à une „ action si détestable, vil *Montague*, „ s'écrie-t-il en se montrant : peux-tu „ poursuivre la vengeance au delà du „ trépas ? Scélérat, je te prends sur le „ fait : il faut que tu meures. " Que ne puis-je représenter ici l'étonnement de *Romeo* (*g*), qui est tout entier à ce qu'il médite ? „ Je sçais qu'il le faut, „ reprend *Romeo* d'un air égaré, & c'est-„ là ce qui m'amène. Jeune homme, „ qui que tu sois, ne tente point un „ desespéré, sauve toi de ma fureur „ & laisse-moi. J'atteste le ciel que je „ t'aime plus que moi-même ; je „ ne viens armé que contre ma propre „ vie. " *Paris* l'attaque, & le force à se défendre ; *Romeo* le tue. Le Page qui voit le combat, court avertir la Patrouille. *Paris* en mourant supplie son adversaire de le mettre auprès de *Juliette*. *Romeo* le reconnoît & s'attendrit sur son sort ; mais bien-tôt toutes ses pensées se tournent vers *Juliette*. „ O „ mon amour, s'écrit-il en lui découvrant le visage, ma chère & tendre

(*g*) M. *Garrick* joue cet endroit d'une manière inimitable au gré de tous les connoisseurs.

Digitized by Google

„ épouse ! La mort qui me prive ici
„ de la douceur de ton haleine, n'a pas
„ encore eu de pouvoir sur ta beauté.
„ C'est dans ces lieux, c'est à tes côtés
„ que je veux placer mon repos éter-
„ nel, & soustraire ce corps ennuyé
„ du monde à l'influence de ma fu-
„ neste étoile. " *Il boit le poison. Juliette* se réveille & prononce quelques mots. Quelle surprise, quel charme pour *Romeo !* Il oublie qu'il va mourir.
„ Elle vit, elle parle ! ah ! notre bon-
„ heur va donc être certain ? Le sort,
„ le sort propice répare enfin les maux
„ que nous avons soufferts. Lève toi,
„ lève toi, ma chère *Juliette*, quitte
„ ce séjour de la mort, sors au plu-
„ tôt de cette maison d'horreur, viens
„ dans les bras de ton *Romeo*. Reprens-
„ y une force nouvelle & reviens à la
„ vie pour revenir à l'amour. " Il veut la tirer du tombeau, & l'en faire sortir.
„ Pourquoi me force-t-on ainsi, dit *Ju-*
„ *liette* (qui n'a pas encore repris ses
„ sens). Ma vigueur peut m'abandonner,
„ mais ma résolution sera toujours la
„ même. Je n'épouserai jamais *Paris*.
„ *Romeo* est mon époux. Ses sens sont
„ encore troublés, dit *Romeo*. Daigne le
„ Ciel

Digitized by Google

„ Ciel les calmer ! Oui, *Romeo* eſt ton „ époux, ma chère *Juliette*. Je ſuis ton „ *Romeo* : il n'y a point ſur la terre de „ pouvoir capable de rompre nos liens „ & de t'arracher de mon cœur. "

JULIETTE *revenant à elle.*

„ Je reconnois cette voix ; ces ſons „ enchanteurs raniment mon ame. Je „ me rappelle toutes les circonſtances. „ O *Romeo !* O mon cher époux ! *(elle „ court pour l'embraſſer ; dans ce moment „ le poiſon gagne* Romeo *qui s'efforce envain „ de lutter contre lui*). Pourquoi me fuis „ tu, *Romeo* ? Laiſſe-moi toucher ta „ main, & te couvrir de mes chaſtes „ baiſers : tu m'effrayes par tes regards ; „ parle ; laiſſe-moi entendre une au- „ tre voix que la mienne ſous ces „ voûtes lugubres..... Je meurs de „ crainte.... Soutiens-moi.

ROMEO.

„ Oh !... je ne puis... Je n'ai plus „ de force..... Ton foible ſecours me „ devient néceſſaire. Ah, cruel poiſon !

JULIETTE.

„ Poiſon ! Juſte Ciel ! Que veux-tu „ dire ? Ta voix tremblante..... Tes „ lèvres ſans couleur.... Tes yeux à

Digitized by Google

„ demi éteints.... La mort se peint sur „ ton visage!

ROMEO.

„ Elle me terrasse, *Juliette*. Je me „ débats contr'elle.... Les transports „ que j'ai ressentis, lorsque j'ai entendu „ ta voix & que j'ai vû tes yeux s'ou- „ vrir, ont arrêté pour un instant sa „ course impétueuse; je n'étois alors „ que bonheur & que *Juliette*.... Mais „ le poison l'emporte... Il glace mon „ sang. A peine ai-je le tems de t'ap- „ prendre... que le destin m'a conduit „ ici... pour te dire un dernier... „ un dernier adieu... & pour mou- „ rir à tes côtés.

JULIETTE.

„ Mourir! Ah Ciel! Le Frère m'au- „ roit-il trompée?

ROMEO.

„ Je l'ignore... Je t'ai crue morte... „ Dans mon desespoir, je me suis hâ- „ té de boire du poison pour venir „ ensuite baiser tes froides lèvres, & „ trouver dans tes bras un tombeau „ précieux... Mais hélas!...

JULIETTE.

„ Quel réveil pour moi! Grand „ Dieu!

Digitized by Google

ROMEO.

„ Je ſens que mes veines ſe glacent... „ L'amour & le trépas combattent dans „ mon cœur. La mort, la mort l'em- „ porte ! O *Juliette* ! Faut-il que je te „ quitte ! O cruel, cruel deſtin ! Nos „ pères ont des cœurs de fer..... „ Les larmes, les ſoupirs, rien ne peut „ les toucher ; la nature parle en vain. „ Le ſort des enfans eſt d'être malheu- „ reux.

JULIETTE. *Elle ſe jette à côté de lui.*

„ O *Romeo* ! *Romeo* ! Repoſe-toi ſur „ mon ſein ; mon tendre cœur eſt prêt „ à ſe briſer.

ROMEO.

„ Elle eſt ma femme ; nos cœurs „ ſont joints l'un à l'autre... Arrête, „ *Capulet*... *Paris*, arrête... Ah, ne „ rompez pas ainſi les liens qui nous „ uniſſent ; O *Juliette, Juliette !*... Oh ! (*Il meurt.*)

JULIETTE.

„ Arrête, arrête un inſtant, mon „ cher *Romeo*, le Deſtin va nous unir „ dans la mort. Nous ne ferons plus „ qu'un, & rien ſur la terre ne pourra „ nous ſéparer.

Digitized by Google

de *Juliette* deux statues d'or, monument éternel d'un amour si tendre & si malheureux. „ Vous voyez enfin, „ leur dit le Prince, mais vous voyez „ trop tard quelles sont les suites funestes de vos haines mutuelles. Voilà „ les fruits amers des dissentions civiles. Quelqu'en puisse être la cause; „ l'effet certain qu'elles produisent, c'est „ le malheur & la désolation. "

L'extrait que l'on vient de lire est d'après la pièce de *Shakespear*, non telle qu'elle se trouve dans les œuvres de cet auteur, mais telle qu'on la joue sur le théâtre de M. *Garrick*, qui, pour rendre la catastrophe plus intéressante, a changé la quatrième scène du dernier Acte; car, dans *Shakespear*, *Roméo* meurt avant le réveil de sa maîtresse.

Examinons maintenant si, dans ce qui regarde cette Tragédie, Madame *Lenox* a rempli son dessein de déprimer l'invention de *Shakespear*, & de la faire paroître au-dessous de son original, qui est une *Nouvelle* de *Bandel* (*i*)?

(*i*) *Bandel* ou *Bandella*, Religieux Dominicain de Lombardie au seizième siècle; il fut Evêque d'Agen pendant quelques mois. C'est

Que l'on pèse un moment la solidité des preuves qu'elle apporte.

1°, dit-elle, dans le *Bandel*, les deux amans passent la nuit d'après leur mariage dans le jardin de *Capulet*. Dans *Shakespear*, ils la passent ensemble dans la chambre de *Juliette*, où *Romeo* est monté moyennant une échelle de corde que la *Nourrice* lui a procurée. Ne voilà-t-il pas une différence bien essentielle?

2°. Le Frère *Jean*, chargé de la lettre d'avis pour *Romeo*, est retenu dans un Monastère, à son arrivée à Mantoue, selon l'original: selon *Shakespear*, c'est dans une maison de *Vérone*. Autre remarque très-importante!

3°. Dans la pièce de *Shakespear*, lorsque la *Nourrice* annonce à *Juliette* la mort de *Tybalt* & l'arrêt porté contre *Romeo*, le premier mouvement de la tendre amante est de se plaindre du cruel *Romeo*; mais bientôt elle finit ses plaintes pour ne songer qu'à ce fatal bannissement & au malheur de son cher époux. Dans la pièce originale, au contraire,

dans cette ville qu'il publia en Italien les Histoires ou *Nouvelles* galantes qui l'ont rendu célèbre.

Digitized by Google

la passion de *Juliette* est trop ardente pour lui permettre de songer à *Tybalt*, & de se plaindre un seul instant de la cruauté de *Romeo*. Il n'y a personne qui ne voye que si *Shakespear* eût suivi l'original, il n'y auroit pas eu une grande différence entre la maniere dont il auroit peint les sentimens de *Juliette*, & celle dont il les a exprimés; & c'est ce qui prouve la minutie de cette remarque. Mais je vais plus loin, & je pense que cette bagatelle même peut servir à prouver combien *Shakespear* entendoit la nature. *Juliette* aime *Romeo*; mais quelque forte que soit sa passion, elle ne la prive point de tout sentiment d'humanité. Elle étoit attachée à *Tybalt* comme à son parent: elle ignore qu'il a été l'aggresseur: elle peut donc penser que *Romeo*, son cher *Romeo*, a manqué à l'amour qu'il lui avoit juré en tuant de sang froid une personne de sa famille. Son premier mouvement peut donc être de se plaindre de *Romeo*, mais tendrement, comme le suppose *Shakespear*, & l'amour doit bientôt l'emporter sur des sentimens qui existent dans son ame, mais qui sont moins vifs que sa passion.

Digitized by Google

4°. L'original ne parle point de l'Apotichaire dont *Shakespear* s'avise si hors de propos de faire une description qui passe pour un chef d'œuvre. J'avoue que cela prouve contre le goût de *Shakespear*; mais de quoi cette remarque, faite par tout le monde, peut-elle servir à Madame *Lénox*, puisqu'il est clair que ce trait, tout déplacé qu'il peut être, ajoûte à l'invention de *Shakespear*?

Je passe quelques autres critiques de la même force pour en venir à la seule qui mérite quelque attention. Dans *Shakespear*, la catastrophe se trouve fort différente de ce qu'elle est dans le *Bandel. Romeo*, dans le Poëte Anglois, meurt avant le réveil de *Juliette*, comme je l'ai déja dit; dans le Romancier Lombard, il voit *Juliette* se réveiller, & meurt entre ses bras. J'avoue que l'original Italien paroît fournir quelque chose de plus frappant, de plus pathétique, de plus intéressant que le texte de *Shakespear*, & c'est le seul endroit où ce grand Poëte le cède au Nouvelliste. Au reste, Madame *Lénox* ne doit pas s'applaudir de cette découverte, faite longtemps avant elle. Sous le regne de *Charles* II, le célèbre *Otway* suivit le

Digitized by Google

Bandel dans ſon *Caius Marius*, pièce tirée du *Romeo* de *Shakespear*. Malheureuſement il ne prit que le réveil de *Juliette* précédant la mort de *Romeo*, & il ne ſçut tirer aucun parti des combats, des déchiremens de cœur, & du pathétique que ce changement de circonſtances devoit jetter dans ſa cataſtrophe. C'eſt ce que M. *Garrick* a ſenti, & ce qu'il a exprimé ſi noblement, avant que Madame *Lénox* lui en eût donné l'idée, dans la ſçène admirable & conforme à l'Italien qu'il a ſçu joindre à la pièce de *Shakespear* : morceau précieux qui ne dépare ni la force ni le coloris de ce grand maître. Il arriva pourtant (& de plus difficiles que moi l'objecteroient à notre Don *Quichotte femelle*) que dans la même ſaiſon le vrai Drame de *Shakespear*, & la pièce telle que M. *Garrick* l'a réformée, furent joués à la fois ſur les deux Théatres (*k*), & qu'on vit bien des connoiſſeurs préférer l'ancienne cataſtrophe à la nouvelle, comme plus ſimple & plus naturelle. Après tout, il n'y a de moins que les regrets de *Romeo* quittant la vie & ſa maitreſſe. La déſolation de *Juliette* reſte toujours la même.

(*k*) *Drury-Lane* & *Covent-Garden*.

Digitized by Google

Si je pense comme Madame *Lénox* au sujet de la catastrophe prise en elle-même, il s'en faut beaucoup que je sois de son avis sur ce qui la précède. Dans le *Bandel*, la scène du cimetière se passe ainsi. *Romeo* arrive accompagné de son valet *Pietro*, ouvre le tombeau avec l'aide de ce Domestique, le prie de veiller pour empêcher qui que ce soit de le troubler. Il descend ensuite sous la voûte, regarde tendrement son épouse, & après avoir donné quelques momens aux pleurs que lui arrache un objet si triste, il boit le poison. Cela fait, il sort du monument, appelle froidement son valet, lui apprend ce qu'il vient de faire, lui remet son testament pour le porter à son père, & l'assûre qu'on aura soin de lui à sa prière ; il finit par prendre congé de lui, redescend sous la voûte, embrasse le corps de *Juliette*, appelle le fidelle *Pietro*, & lui commande de fermer sur lui la porte du monument, afin de l'y laisser mourir. *Pietro* obéit sans replique, & se retire de même. Voilà ce que Madame *Lénox* trouve très-pathétique, très-théatral, & ce qu'elle appelle en propres termes un (*l*) *desespoir*

(*l*) *a gentle despair.*

Digitized by Google

aimable. D'une autre part, voici *Shakespear. Romeo* entre sur la scène avec *Baltazar*; il prend une barre de fer que ce valet porte, & lui ordonne de le laisser seul. Il commence par dissimuler avec lui, parce qu'il connoît son zèle & son attachement. Il l'assûre que son premier dessein est d'ôter du doigt de *Juliette* un anneau précieux qu'il veut porter pour l'amour d'elle. Bientôt il ne songe plus qu'à sa terrible résolution, & le menace du sort le plus affreux s'il ose épier sa conduite, & s'opposer à ses actions. Il enfonce ensuite le monument, tue le Comte *Paris*, mais à son corps défendant, se place auprès de *Juliette*, &c. Je ne vois rien là qui me paroisse au dessous de l'original, & je soutiens même à Madame *Lénox* que le discours que *Shakespear* met dans la bouche de *Romeo*, ce discours qui lui paroît si absurde, parce qu'en passant de la dissimulation à la menace il implique une sorte de contradiction, je soutiens, dis-je, qu'un tel discours fait plus d'honneur à la connoissance que *Shakespear* avoit de la nature, & peint cent fois mieux l'état cruel, le trouble & l'agitation de *Romeo*, que le sang froid, la conduite combi-

Digitized by Google

née, le testament fait avec tant de soin, les ordres réfléchis, en un mot, tout ce qui constate le *desespoir aimable* du malheureux jeune homme dans la *Nouvelle* originale. D'ailleurs, ce monument fermé, ouvert, & puis refermé sur *Romeo*, n'eût-il pas produit un effet bien merveilleux ? C'est à quoi n'a pas seulement songé Madame *Lénox*, qui me paroît bien loin de connoître la nature & le théatre comme le grand homme qu'elle attaque. J'aurois souhaité sans doute que *Shakespear* n'eût pas introduit *Paris* dans cette scène si terrible, & qu'il n'eût pas souillé la main de *Romeo* d'un sang innocent ; mais après tout, il étoit la cause réelle du malheur de *Romeo* ; ce dernier ne le tue, en quelque sorte, que malgré lui, & *Shakespear* a cru qu'il ne pouvoit accumuler trop de malheurs pour faire haïr aux hommes les discordes civiles. Parmi les raisons d'admirer ce grand Poete, je n'en connois pas de plus juste & de plus frappante que la morale de presque toutes ses pièces, au moins de ses Tragédies, depuis celles qu'il a tirées de sujets étrangers, tels que *Hamlet*, *Romeo*, *Macbeth*, *King-Lear*, &c, leçons admirables pour les

Digitized by Google

inceſtueux, les tyrans, les ingrats, les ambitieux, &c, juſqu'à celles qu'il doit à l'hiſtoire de ſon propre pays, portraits terribles des querelles inteſtines & des maſſacres affreux qu'occaſionnèrent ſi long-temps les diviſions d'*York* & de *Lancaſtre*.

Je finis mes remarques ſur celles de Madame *Lénox*, en vous obſervant que jamais auteur ne fut plus amoureux de ſes propres ouvrages que cette Dame paroît l'être des originaux qu'elle oppoſe à *Shakespear*. Cela va de temps en temps juſqu'à paſſer ſous ſilence les fautes que fait le poete lorſqu'il a ſuivi trop ſervilement le petit Roman qu'elle lui compare. Dans celui-ci, par exemple, *Bandel* ſuppoſe que *Romeo* commence par être éperdûment amoureux d'une certaine *Roſalinde* qui cauſe ſeule ſa mélancolie. Le conſeil de *Mercutio* lui devient très-utile, parce qu'il voit *Juliette* au Bal des *Capulets*, & qu'elle éteint bientôt cette première flamme qui le tourmentoit. On ſent combien ce trait eſt peu propre à donner au ſpectateur ſur le compte de *Romeo* cette idée de conſtance, de tendreſſe, & de fidélité que toute la piece confirme.

Digitized by Google

Shakespear avoit pourtant suivi son guide jusques dans cette faute, & c'est encore à M. *Garrick* qu'on est redevable de ne voir plus dans cette Tragédie le Rôle de *Rosalinde*. Mais Madame *Lénox* n'a garde de faire cette remarque. Est-ce oubli ? Est-ce mauvaise foi ? Est-ce haine contre *Shakespear*, ou passion pour ses originaux ? C'est ce qu'il m'importe assez peu de deviner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est si frappée de la force de ses observations, & de la foiblesse de *Shakespear* mis auprès de *Bandel*, qu'elle établit hardiment qu'il ne savoit pas l'Italien, & qu'il a suivi pas-à-pas une méchante traduction, ou plûtôt une imitation Françoise connue de son temps. Il faudroit à coup sûr de meilleures preuves que les siennes pour nous démontrer ce qu'elle avance. A la catastrophe près, je vois si peu d'importance dans les endroits où *Shakespear* diffère du *Bandel*, que je pense qu'il a pû connoître l'original & son imitateur, sans que rien l'engageât à suivre l'un plustôt que l'autre. Il est prouvé que *Shakespear* ignoroit le Grec & savoit très-peu de Latin, quoique

Digitized by Google

versé dans la lecture des (*m*) meilleurs écrivains de ces deux Langues ; mais il y a toute apparence qu'il savoit l'Italien assez pour l'entendre. C'est le sentiment de quelques auteurs célèbres. Au reste, à quoi songe Madame *Lénox* ? Ne s'apperçoit-elle pas qu'une pareille assertion de sa part ne peut que nuire à ses desseins ? Si *Shakespear* n'a pû lire le *Bandel*, c'est la traduction Françoise qu'on doit dès lors regarder comme son original, & non pas la *Nouvelle* Italienne. Il seroit bien injuste, ce me semble, d'attaquer le goût & l'invention d'un écrivain quelconque, en comparant ses écrits avec d'autres qu'il n'a pas connus, & dont par conséquent il n'a pu sentir le prix.

Je serois fâché d'avoir pris la cause de *Shakespear* si fort à cœur, & d'avoir parlé du livre de Madame *Lénox* avec si peu de ménagement, si je n'avois pour moi la raison, & un grand nombre de gens de Lettres d'Angleterre que cet ouvrage a révoltés. Mais, quelque pénétré que je sois du pathétique de *Romeo* & *Juliette*, mes yeux sont ouverts sur les défauts de cette piéce. Je vois avec tout

(*m*) On en avoit dès lors d'assez bonnes traductions.

Digitized by Google

le monde le desordre, la confusion, les divers intérêts qui y regnent, le changement continuel d'un lieu à un autre, & surtout les deux caractéres bassement comiques de *Mercutio* & de *la Nourrice*, qui sont on ne peut pas plus déplacés. Je ne m'étonnerai jamais que les vices dramatiques de *Shakespear* blessent un lecteur judicieux, pourvû qu'ils ne le préviennent pas contre ses beautés réelles, & qu'il attribue avec l'illustre *Pope* au goût du siècle où vivoit ce grand tragique, les extravagances qu'il étoit souvent obligé de mettre en œuvre, & comme poëte & comme acteur qui vouloit plaire à sa nation. D'ailleurs ce qui est choquant pour nous (je ne puis assez le répéter) ne l'est point pour un autre peuple; on ne doit jamais perdre de vûe ce point essentiel, lorsqu'on lit les écrits des Anciens & des Etrangers. Il est téméraire de décider sur des choses souvent très-belles, mais dont la vérité nous échappe, parce qu'elles sont analogues à une langue que nous connoissons peu ou à des mœurs que nous connoissons encore moins. Il faut sçavoir sortir du cercle étroit des coutumes & des usages de son païs, fouler aux pieds

Digitized by Google

les préjugés de l'éducation, déchirer le bandeau de l'amour propre, & ne pas exiger que des Chinois, des Italiens, des Anglois, &c, soient des François. Telle comparaison étoit noble pour les Grecs & pour les Romains; nous la trouvons basse, eu égard à notre façon de penser & de vivre: est-il juste de la condamner? Quelques traits de *Corneille*, dont on ne rioit pas de son temps, nous font rire aujourd'hui, parce que nos mœurs & notre langue ont changé? Ces traits sont-ils pour cela ridicules? Non sans doute. Par rapport à la littérature ancienne & étrangère, examinons le fond des ouvrages; voyons si la raison y domine, si les passions y sont bien maniées, s'il y a de ces coups de force & de génie faits pour plaire dans tous les temps & dans tous les lieux; censurons hardiment tout ce qui blesse la raison universelle & le goût général, & les grandes régles dictées par l'un & par l'autre, & ne nous attachons point à l'accessoire, c'est-à-dire, aux expressions, aux similitudes, &c, dont nous ne pouvons juger que très-imparfaitement.

Digitized by Google

Supplica di Raimondo di Sangro, Principe di S. Severo, umiliata alla Santita di Benedetto XIV. in difesa e rischiaramento della sua Lettera Apologetica sul proposito de' Quipu de' Peruani.

Supplique de Raimond de Sangro, Prince de S. Severo, humblement présentée à Sa Sainteté Benoit XIV. en défense & pour l'éclaircissement de sa Lettre Apologétique touchant les Quipos des Péruviens.

POUR bien entendre cette *Supplique*, il faut se rappeller un volume *in*-4° que M. le Prince de *S. Severo* fit paroître il y a quatre ou cinq ans sous le titre de *Lettera Apologetica, contenente la difesa del libro intitolato* LETTERA D'UNA PERUANA, *per rispetto alla supposizione de' Quipu : Lettre Apologétique contenant la défense du Livre intitulé*, LETTRES D'UNE PERUVIENNE, *pour ce qui concerne la supposition des Quipos.*

Les Quipos, supplément de l'art d'écrire chez les Péruviens, étoient des

Digitized by Google

cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différente couleur étoient attachés. Ces cordons, par des nœuds placés de distance en distance, rappelloient à ces peuples les choses dont ils vouloient garder le souvenir. Ils leur servoient d'annales, de codes, de rituels de cérémonies, &c. Ils avoient des Officiers publics appellés *Quipocamaios*, à la garde desquels les Quipos étoient confiés. Les finances, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisément traités avec les Quipos, qu'ils auroient pû l'être par l'usage de l'écriture. Pour ce qui est de l'art d'écrire aux absens, les Péruviens l'ignoroient. Ils avoient des couriers en relais de distance en distance, qui faisoient passer de vive voix les ordres du Souverain dans les Provinces. *Garcillasso de la Véga*, dans son histoire *des Incas*, convient lui-même de l'insuffisance des Quipos.

Madame *de Grafigny*, dans ses *Lettres d'une Péruvienne*, n'a point été arrêtée, comme de raison, par cet obstacle, & a supposé que son héroïne se servoit de Quipos pour écrire à son amant. Une Dame Napolitaine ne put

Digitized by Google

ſe prêter à l'hypotèſe, ni admettre la poſſibilité d'entretenir, au moyen des ſeules Quipos, un commerce de lettres, & ſur tout de lettres de ſentiment. Cette difficulté de la Dame Napolitaine donna lieu à la *Lettre Apologétique* du Prince *de S. Severo* en faveur des Quipos. La plus vaſte érudition eſt étalée dans cet ouvrage, pour établir que les Quipos Péruviens étoient capables de rendre toutes les idées dans tous les idiomes poſſibles. L'auteur a pouſſé l'attention juſqu'à faire graver un alphabeth Péruvien, où il diſtingue les voyelles, les conſonnes & les ſyllabes. Il n'y a pas juſqu'aux points, aux virgules, aux apoſtrophes, &c, qu'il ne vienne à bout d'expliquer par des nœuds de ſon invention. Comme il y a dans le même écrit quelques digreſſions ſçavantes, qui ont l'air de plaiſanteries ſur quelques points relatifs à la Religion, cet écrit ne fut point vû de bon œil à Rome, & encourut les cenſures eccléſiaſtiques; enſorte que la *Lettre Apologétique* a eu beſoin elle-même d'apologie. Elle eſt renfermée dans cette *Supplique* au Pape regnant. Le Prince de *S. Severo* y fait d'abord une

Digitized by Google

ces ouvrages, suivant le témoignage d'un auteur moderne, ont été trouvés en 1721 le long des bords de la mer Caspienne, par des Géographes que le Czar y avoit envoyés. Ils étoient enfermés dans un bâtiment de pierre d'une architecture semblable à celle des ruines de Persepolis. Les caractères en étoient blancs sur des feuilles de couleur violette. Personne jusqu'ici n'a pû les déchiffrer. Nous le croyons aisément; il n'y a personne qui ne voye que c'est-là une raillerie manifeste, dont le défaut est de trop sauter aux yeux.

Il est assez flatteur pour moi que le jugement que je portai autrefois (a) de la *Lettre Apologétique* se trouve aujourd'hui confirmé par l'auteur lui-même. Je la regardai uniquement comme une plaisanterie, par laquelle on avoit voulu amuser le public, & le faire rire aux dépens des Sçavantasses.

(a) Voyez les LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS, Tome V, page 315.

LETTRES

LETTRES ECRITES PAR M. LE PRINCE DE S. SEVERO, DE NAPLES, A M. L'ABBÉ NOLLET, DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES A PARIS, contenant la relation d'une découverte qu'il a faite par le moyen de quelques expériences chimiques, & l'explication physique de ſes circonſtances.

CET ouvrage, qui forme un petit volume *in*-8°, nous eſt venu d'Italie en même-temps que *la Supplique*; & comme il eſt du même auteur, nous le joignons ici au précédent.

Un ſoir, vers la fin de Novembre, à une heure de nuit, M. le Prince *de S. Severo* déboucha quatre urinaux chimiques de verre, qui étoient ſur une petite table; comme il vouloit examiner l'état de la matière qu'il y avoit renfermée, le hazard fit qu'en approchant de trop près la bougie qu'il tenoit dans ſa main & qui étoit allumée d'une bougie non allumée qui étoit dans l'un de ces urinaux, cette dernière donna ſoudain une flamme vive, dont la couleur étoit un peu

Digitized by Google

jaune. Il fut si surpris de cet accident imprévû, qu'il tira précipitamment son mouchoir de sa poche, pour prendre cet urinal, sans se brûler, & le porter sur une autre table, de peur que, s'il venoit à éclater sur celle où il étoit, la flamme ne se communiquât à la matière renfermée dans les trois autres urinaux. Il crut, en le prenant, qu'il étoit fort chaud, mais il se trouva que son degré de chaleur passoit à peine le tiède; ainsi il le tint aisément dans sa main, sans l'aide du mouchoir. Il laissa brûler cette matière pour en observer la durée & en voir la résolution. Après six heures la flamme étoit aussi vive & aussi pleine qu'au commencement. Il voulut l'éteindre avant que d'aller se coucher; & en l'étouffant avec le chaperon de verre qui servoit de couvercle à l'urinal, il fut très étonné de voir que ce dernier s'étoit maintenu dans le même degré de tiédeur qu'il avoit lorsqu'il l'ôta de dessus la table.

Le lendemain, M. *de S. Severo* se leva de bonne heure, l'esprit rempli d'une foule de réfléxions qu'il avoit faites pendant la nuit. Il courut à son urinal;

Digitized by Google

le découvrit, & tenta d'en rallumer la matière ; ce qui lui fut absolument impossible. Il la remua avec un cure-oreille d'yvoire ; & il en sortit une petite flamme, qui ne dura qu'un instant. Après cette tentative, il remarqua que cette matière avoit la même consistance qu'avant qu'elle eût été allumée, c'est-à-dire, celle du beurre ramolli par la chaleur de l'Eté. Il lui prit envie de la repeser, & il trouva que son poids n'étoit point diminué. Toutes ces observations merveilleuses saisirent tellement M. *de S. Severo*, que de trois ou quatre jours il fut incapable de songer à autre chose. Il se renferma dans sa chambre, réfléchit sur ce qui s'étoit passé, imagina des systêmes, & prit la résolution de faire de nouvelles expériences.

Il voulut former une espéce de chandelle de la matière qui étoit dans un des trois urinaux auxquels il n'avoit pas encore touché. Il en prit une partie, la mit dans un petit tuyau garni de son couvercle, percé dans le milieu ; il y fit passer une meche de certains filamens, que les Physiciens sçavent

n'être pas sujets à se consumer facilement (*a*).

Il oignit de cette matière l'extrémité qui sortoit hors du trou, & il en approcha le feu de sa bougie; mais il lui fut pour lors impossible de l'allumer. Dans l'idée que le défaut d'*accension* pouvoit venir de la trop petite quantité de matière, il remit la meche & le couvercle dans leur première situation, sans pourtant ajuster tout-à-fait le couvercle au tuyau. Il posa le tout sur une petite balance, & y ajouta peu à peu de la nouvelle matière avec son cure-oreille ordinaire. Son attente ne fut point vaine cette fois. Lorsque la matière fut montée au poids d'un quart d'once moins 27 grains, sans y comprendre le poids de la meche, à peine en approcha-t-il le feu de sa bougie qu'elle s'alluma. Il voulut

(*a*) M. le Prince *de S. Severo* ne dit pas de quelle matière étoient ces filamens; il les avoit tirés sans doute de l'*Asbeste*, cette pierre fameuse, dont on fait une espèce de papier ou de toile incombustible. On a beau jetter ce papier ou cette toile au feu, loin d'y brûler, ils s'y purifient.

Digitized by Google

enſuite s'aſſûrer ſi cette quantité étoit abſolument néceſſaire pour que la meche prît ; ce qu'il fit en tirant peu-à-peu la matière dans la même proportion qu'il l'avoit miſe. Dès-qu'il en eut ôté un peu plus d'un grain, la flamme commença à s'agiter de façon qu'elle étoit ſur le point de s'éteindre. Il remit la matière qu'il avoit ôtée, la flamme reprit ſa première vigueur, & ceſſa d'être agitée. Il voulut voir ſi l'augmentation de la matière augmenteroit la vigueur de la flamme ; mais il remarqua qu'elle devenoit inutile, & que la flamme étoit toujours dans le même état.

M. de S. Severo prit le vaſe dans lequel étoit ſa matière allumée, pour le porter dans un cabinet : auſſi-tôt la flamme s'agita, comme ſi elle eût été pouſſée par un grand vent, quoique les fenêtres fuſſent bien fermées, & qu'il ne tranſpirât aucun air. Il ſe vit ſur le point de perdre ſa lumière ; il en fut ſaiſi d'épouvante : il la poſa ſur une table qui ſe trouva ſous ſa main ; l'agitation ne fut plus ſi grande, mais elle ne laiſſa pas de continuer. Enfin, à force de la pencher, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, il com-

Digitized by Google

prit, par les divers changemens qui y arrivoient, que, pour la fixer, il falloit la poſer dans une ſituation tout-à-fait perpendiculaire à l'horiſon : ce qu'il fit en mettant la table parfaitement de niveau, & poſant deſſus ſa lumière. Il fut ſi ſatisfait de cette nouvelle découverte, que, s'étant aſſis, il ſe mit à conſidérer, dit-il, durant quelques heures, ce nouveau phénomène *avec les yeux d'un tendre amant qui contemple le portrait de ſa maîtreſſe*. Il fit enſuite ouvrir les volets de la fenêtre du cabinet, ferma la porte à clef, & ſe retira dans le deſſein d'examiner combien de temps cette lumière pourroit durer. Il ſentoit alors dans ſon cœur un mouvement ſecret qui le portoit à toute heure vers ce nouvel *objet de ſes amours*, auquel il rendoit de fréquentes viſites, non ſans crainte de le trouver éteint ; cependant depuis la fin de Novembre juſqu'au deuxième jour de Mars, il l'a toujours vû allumé, ſans que ſa flamme ait paru avoir le moindre mouvement, ni être diminuée quant à ſa longueur & à ſa vigueur. Ce qui mit le comble à ſon admiration, c'eſt que ce même jour, en ayant peſé

Digitized by Google

la matière, il n'y trouva pas la moindre diminution.

Ces expériences de M. *de S. Severo* au sujet de son phénoméne, furent suivies de quelques autres, qui tantôt le remplirent de joye, tantôt l'allarmèrent, tantôt lui firent entrevoir des espérances de faire de nouvelles découvertes. Enfin, il mit sa lumière dans une lanterne de carton de figure quarrée, & essaya de boucher l'ouverture. Elle s'agita & fut sur le point de s'éteindre. Il fit une ouverture sur le côté; elle quitta sa direction verticale, & détourna sa pointe vers le côté qui étoit ouvert. Il reboucha le trou latéral & en ouvrit un à la base de la flamme. Elle s'agita plus qu'elle n'avoit fait & se porta vers ce nouveau trou de façon qu'elle formoit presque un angle droit avec la meche. Il r'ouvrit l'ouverture supérieure, & la flamme reprit sa direction verticale.

A ces expériences sur la différence des effets à raison de la différence dans l'introduction locale de l'air, M. *de S. Severo* en voulut joindre sur le plus ou le moins de fixité de la flamme, relativement à son plus ou moins

Digitized by Google

d'inclinaiſon vers le plan. A meſure qu'il l'inclinoit, l'agitation augmentoit tellement que lorſque la lumiere vint à former un angle de quarante-cinq degrés avec le plan, elle s'éteignit preſque. La précipitation, avec laquelle il la releva, lui fit éprouver ce malheur. Ce fut vainement qu'il voulut la rallumer; la matière une fois éteinte demeura privée de toute vertu. Il fut ſi ſenſible à cette perte, qu'il ne put s'empêcher de pouſſer un grand ſoupir.

M. *de S Severo* expoſe enſuite le ſyſtême qu'il a imaginé pour expliquer ce phénomène. Il ſe croit dabord diſpenſé de démontrer que cette lumière eſt un véritable feu, ou, pour mieux dire, une véritable flamme de feu, & non un ſimple phoſphore. L'*accenſion* qu'elle reçoit par le moyen d'une flamme naturelle, & qu'elle communique à une autre matière, la cuiſſon qu'elle cauſe, la fumée qu'elle rend, ſon mouvement, ſon agitation, ſon allongement, en ſont des preuves inconteſtables, à moins qu'on ne veuille mettre au nombre des ſimples phoſphores toutes les chandelles du monde.

Mais ce qui ſouffre le plus de difficulté, c'eſt d'abord ſa très-longue

Digitized by Google

durée, sans que le poids de la matière, qui semble seule la nourrir, en diminue d'un atome. Pour expliquer ce phénomène, il faut croire qu'étant une fois allumée, elle reçoit à chaque instant de l'air qui l'environne un aliment qui remplace celui qu'elle consomme. Mais de quelle manière cela se fait-il ? Voici ce qu'en pense M. *de S. Severo.* Comme c'est une chose convenue parmi les Physiciens, qu'il y a dans notre atmosphère une infinité de très-petites molécules de feu élémentaire, notre auteur admet une matière, de quelque nature qu'elle soit, laquelle s'étant allumée par le moyen d'une flamme voisine, & étant mise dans un mouvement très-prompt & très-violent, a aussi-tôt la vertu d'attirer à elle avec force ces molécules ignées, dans lesquelles elle trouve ainsi la réparation dont elle a besoin. C'est pour cette raison que venant à être mise dans une lanterne fermée de toutes parts, elle est sur le point de s'éteindre. Lorsque l'on fait une ouverture à cette même lanterne, la raison pour laquelle elle dirige la pointe de sa flamme vers la partie où on l'aura

Digitized by Google

pratiquée, se présente d'abord ; c'est qu'elle s'efforce de chercher l'aliment qui lui est nécessaire, & qu'elle ne peut recevoir par aucun autre endroit, n'ayant de communication avec l'atmosphère que par cette seule ouverture.

Mais, dira-t-on, comment se peut-il qu'étant une fois éteinte, il soit impossible de la rallumer ? Rien de plus simple. Cette matière ne renferme qu'un très-petit nombre de particules *accensibles*, & ce nombre est de beaucoup moindre que celui qui se trouve dans toute autre matière capable de s'enflammer. Ainsi elle n'est *accensible* que quand elle arrive au poids d'un quart d'once moins vingt-sept grains : d'où il est aisé de conclure que si cette flamme n'avoit pas la vertu de tirer sans cesse à soi un nouvel aliment, elle seroit d'une très-courte durée, puisqu'il ne faudroit que très-peu d'instans pour consumer ce peu de particules *accensibles* qu'elle renferme. C'est pour cette raison, sans doute, que lorsqu'elle est une fois éteinte, elle ne peut plus se rallumer, parce que les parties nécessaires pour cela venant à se perdre bientôt, elle reste absolument inapte à prendre feu de nouveau.

Digitized by Google

Nous ne voyons pas trop comment les parties *accenſibles* peuvent ſe perdre, & leur petit nombre ne nous paroît pas un moyen ſuffiſant pour établir l'inertie de la matière. Une nouvelle matière ajoutée à celle qui reſte doit réparer la perte des parties *accenſibles* par celles que cette nouvelle matière contient. Pour que le contraire eût lieu, il faudroit ſuppoſer que la matière reſtante eſt entièrement dépouillée de particules ignées: ſuppoſition qui entraineroit une ſeconde, celle de la réunion de ces particules en un ſeul point dans le moment de l'action. Ce qui favoriſeroit cette dernière hypothèſe, c'eſt la manière d'exiſter de cette action qui ne ſubſiſte point par la nutrition ſucceſſive qu'elle tire de la matière, puiſque celle-ci ne diminue point, mais par l'abſorption des particules ignées environnantes. Cette même raiſon pourroit ſervir de preuve pour la perpétuité de cette lumière, ſans ceſſe alimentée par les parties ignées qui ſont dans l'atmoſphère. Tant qu'il n'arrivera point de changement extraordinaire dans l'at-

Digitized by Google

mosphère, la flamme doit se conserver sans interruption.

M. *de S. Severo* continue de prévenir les difficultés qu'on pourroit lui faire, & d'y répondre. Une des particularités les plus surprenantes de cette lumière, c'est l'agitation qu'elle souffre & qui devient toujours plus grande, à mesure qu'on l'incline plus vers l'horison, jusqu'à s'éteindre entièrement, lorsqu'elle s'éloigne de sa situation verticale de la valeur d'un angle de 45. degrés. Voici ce que pense M. *de S. Severo* de ce qui embarrasse les physiciens les plus renommés de Naples. En supposant que la situation verticale est la situation naturelle de cette lumière, il est certain que, dès qu'on commencera à la pencher d'un côté, tandis que sa meche, qui est, pour ainsi dire, la base de sa flamme, changera de situation, la flamme, soit par les loix connues de l'*inertie*, soit par la résistance de l'air qui en est le plus voisin, doit tendre dans ces premiers instans à demeurer dans sa première situation; alors elle n'est plus droite, mais elle est comme de biais. Dans cet état, la

Digitized by Google

grande mobilité des parties qui la composent doit faire qu'au premier mouvement qu'on y occasionne, elles soient, en quelque façon, éparpillées de tous côtés; & c'est delà que vient leur agitation. Pour lors l'air supérieur, à la pression duquel cette flamme étoit auparavant en état de résister, parce que toutes ses parties étoient unies, & que sa pointe étoit disposée en forme d'un cône fort pénétrant, commence à presser son obliquité, & lui fait d'autant plus ressentir le poids de son action, qu'il la trouve plus foible, à cause que ses parties sont plus desunies.

On dira peut-être que ce raisonnement ne peut avoir lieu que pour les premiers momens qui suivent l'inclinaison de la lumière, & non pour le reste du temps qu'elle demeure dans cet état. M. *de S. Severo* répond à cela que la disproportion des forces fait que cette flamme ne peut plus se redresser pour reprendre sa première direction & sa tranquillité. Avez-vous, dit-il, jamais vû, dans les campagnes, les épis se courber lorsqu'il fait quelque vent? Ils ne peuvent plus se relever parfaitement, à moins que le vent qui les

Digitized by Google

agite ne cesse de souffler. Il en est ainsi de cette flamme; elle se redresseroit sur le champ, si l'action de l'air supérieur cessoit un seul moment de la comprimer: aussi le fait-elle dès que cette compression cesse, c'est-à-dire, dès qu'on la rend perpendiculaire à l'horison, ou bien elle périt si on l'incline de 45 degrés. M. *de S. Severo* se propose plusieurs autres difficultés qu'il résout d'une manière, sinon solide, du moins ingénieuse.

Enfin, il cherche la dénomination qu'on doit donner à sa lumière pour la distinguer de toutes les autres; & il trouve qu'on ne sçauroit la nommer autrement qu'une *lumière éternelle ou perpétuelle.* Il s'y croit d'autant plus fondé que quelques auteurs ont déja donné ce nom à certaines lampes que l'on dit avoir été trouvées allumées après plusieurs siècles dans des tombeaux souterrains. M. *de S. Severo* se permet ici une petite digression au sujet de ces fameuses lampes, sur lesquelles on a tant écrit, & qui, selon toute apparence, ont été rallumées à l'ouverture de la tombe par l'action de l'air nouveau. C'est surquoi cependant il ne

Digitized by Google

décide rien, pour se hâter de nous instruire de l'usage qu'il se propose de faire de sa *lumière inextinguible*. Depuis quelques années il travaille, à ce qu'il nous apprend, à orner l'église sépulcrale de sa Maison. Il fait ériger dans cette église les mausolées de ses ancêtres, à côté desquels seront placés ceux de leurs femmes; ce qui formera une généalogie entière & bien suivie de sa Maison, depuis la fondation de cette église. Mais ses ancêtres une fois placés, il ne restera plus d'espace pour ses descendans, qui pourroient peut-être s'aviser de déplacer les anciens. Pour obvier à cet inconvénient, il fait construire à côté de l'église une espèce de caveau, dont une moitié sera plus basse, l'autre plus haute que le niveau de cette même église, & on y arrivera par la Sacristie. Ce caveau sera de figure ovale & semblera taillé dans le roc. Plusieurs fenêtres qui perceront la coupole, l'éclaireront suffisamment, & il sera distribué en huit arcades soutenues par un pareil nombre de pilastres. Dans chacune de ces arcades, l'on verra des cavités qui paroîtront faites dans le roc, où seront des chasses de

Digitized by Google

marbre destinées à recevoir les corps des défunts. M. *de S. Severo* les placera dans un certain desordre qui offrira un coup d'œil agréable.

Au milieu de ce caveau il mettra une statue de marbre, de grandeur naturelle, représentant notre Seigneur J. C. mort, couvert d'un suaire transparent de la même pièce que la statue, mais fait avec tant d'art qu'il frappera les connoisseurs les plus habiles. C'est l'ouvrage d'un de ses sculpteurs, qui se nomme *Joseph de Saint Martin*, jeune homme Napolitain, dont il espère que le nom deviendra célèbre dans l'art qu'il professe. Ce sera aux deux bouts de cette statue que l'on verra deux lumières, de la nature de celle que le hazard lui a fait découvrir. Elles seront mises en forme de cierges sur deux chandeliers de marbre de hauteur raisonnable, l'une à la tête, l'autre aux pieds. Il les place de cette manière pour deux raisons; la première, afin qu'il ne prenne envie à personne de leur donner le vieux nom de lampes qui pourroit faire douter de leur réalité; la seconde, afin que ceux qui y soupçonneroient quelque supercherie, ayent la liberté

Digitized by Google

de les voir de près, & de les percer avec une aiguille ardente en tel endroit qu'il leur plaira.

M. *de S. Severo* avertit cependant qu'il seroit bien fâché que, d'après cette relation, il prît envie à quelque François de venir à Naples, avant que son caveau fût fini. Quand il le sera, il donnera avis des circonstances de l'installation de ses lumières, à laquelle il invitera plusieurs Notaires & les principaux Professeurs de l'Université de la Capitale, les uns pour en dresser un acte authentique, les autres pour servir de témoins. Alors il sera libre aux curieux de venir chez lui, & de faire les mêmes expériences qu'il a faites, jusqu'à un certain point cependant, afin qu'il ne soit point privé du plaisir d'être le seul possesseur d'une si rare merveille. Personne ne doit craindre de se voir trompé dans son attente, &, pour mieux garantir ceux qui iront voir ce phénomène, M. *de S. Severo* s'oblige à leur payer les frais de leur voyage, fussent-ils venus des extrémités de la Chine ou de l'Amérique, au cas qu'il ne leur mette pas clairement sous les yeux ce qu'il

Digitized by Google

leur promet. Il croit ne pouvoir donner une preuve plus recevable de la certitude du fait, ni persuader plus fortement que ce qu'il avance n'est pas un jeu, comme l'étoit le *Collège Pétronien* (*b*).

Nous ne prétendons point borner les forces de la nature, & nous sçavons que l'on découvre tous les jours des phénomènes singuliers, auxquels on n'avoit point pensé. Nous ne pouvons, malgré cela, regarder que comme un badinage agréable cette histoire phy-

(*b*) *Jerome Gigli*, Noble Siennois, homme facétieux & plein d'esprit, fut l'inventeur de ce Collège, qui ne subsista jamais que dans son imagination. Il composa un livre où il disoit que le Cardinal *Petroni* avoit légué par son testament, avec l'agrément du Pape, les fonds nécessaires pour fonder un Collège à Sienne, où les enfans apprendroient la langue latine dès la mammelle, par le moyen de leurs nourrices, qui toutes sçauroient parfaitement cette langue, & qui ne parleroient que latin à leurs nourrissons. Il décrivoit les particularités de l'ouverture de ce Collège d'une manière si circonstanciée & si vraisemblable, qu'elle excita la curiosité de bien des étrangers, dont quelques-uns se rendirent à Sienne dans le dessein d'y placer leurs enfans. Le but de *Gigli* étoit de tourner en ridicule certaines personnes [*c*] aux dépens desquelles il vouloit divertir le public.

[*c*] Peut-être les amateurs outrés de la Langue Latine.

Digitized by Google

sique & l'hypothèse qui en rend raison. M. le Prince *de S. Severo*, dans le cas où le fait seroit réel, ne doit point nous sçavoir mauvais gré d'une incrédulité à laquelle semble nous inviter sa docte plaisanterie sur les Quipos. Nous pourrions d'ailleurs la fonder sur plusieurs autres raisons prises de la nature même de son ouvrage. Il ne se sert pas à la vérité des termes allégoriques des prétendus Adeptes, mais il affecte le même air mystérieux. Tout ce qu'il nous apprend de la matière qui sert de base à ce phénomène, c'est qu'elle est extraite des os de l'animal le plus noble qui soit sur la terre. „ Les meilleurs „ dit-il, sont précisément ceux de la „ tête que j'ai mis en usage. Je pense „ même, avec quelque fondement, „ que l'on y pourroit employer les os „ de tout autre animal, quand même „ il ne seroit pas en état de prouver „ les trois quartiers de noblesse dont „ celui-là fait parade. “ Ses procédés semblables à ceux des Alchimistes, ses expressions de *tendre amant*, *d'objet de mes amours*, &c, décèlent une satyre d'autant plus ingénieuse qu'elle est cachée sous le masque

d'une hypothèse réelle. Ceux qui n'auroient point la même idée que nous du but que s'est proposé M. le Prince *de S. Severo*, sont à portée de s'en éclaircir. Nous sommes en 1755, & c'est en 1753 qu'il a dû rendre public ce phénomène. Si le fait n'étoit point supposé, toute l'Europe n'en auroit-elle pas retenti, & seroit-on encore dans l'obscurité sur l'existence de cette *lumière éternelle*? M. l'Abbé *Nollet* lui-même, à qui il paroît que ces *Lettres* ont été écrites suivant l'ordre de leurs dates, n'a fait mention nulle part de la merveilleuse découverte qu'elles contiennent: ce n'est pourtant pas manque d'occasions; il vient de nous donner en dernier lieu un traité de la lumière, où cela auroit bien figuré. Nous sommes tentés de penser que les guérisons électriques, qu'il alla voir en Italie il y a cinq ans, & qu'il ne vit point, l'ont rendu un peu difficile sur les miracles Ultramontains, & qu'il attend, pour publier *la lumiere éternelle* de M. le Prince de S. *Severo*, qu'il en ait reçu quelque échantillon, ou qu'on lui ait au moins envoyé le procès-verbal de notoriété qu'on lui promet dans une de ces *Lettres*.

Digitized by Google

La Poetica o Reglas de la Poesia en general y de sus principales especies, por Don Ignacio de Luzan Claramunt de Suelves y Gurrea, entre los Academicos Ereinos de Palermo, llamado Egidio Menalippo. En Zaragoza.

La Poetique ou Regles de la Poesie en general, et de ses differentes especes, par Don Ignace de Luzan Claramunt de Suelves et Gurrea, nommé Egidio Menalippo parmi les Académiciens étrangers de Palerme. A Sarragosse.

DE tous les ouvrages qui manquoient à l'Espagne, un des plus nécessaires sans doute étoit un Traité complet des règles de la Poësie. Il suffit, pour s'en convaincre, de jetter un coup d'œil sur l'état où se trouvoit dans ce Royaume cette brillante partie des beaux arts. Une foule de Poëtes qui ne connoissent d'autres loix que celles de

Digitized by Google

leur imagination, qui s'abandonnent à leur goût dépravé & corrompent celui de leur siécle, des piéces de Théâtre dont la durée remplit plusieurs jours, des héros qui vieillissent de soixante ans pendant le cours d'une action dramatique, & d'autres absurdités, effets de la licence occasionnée par le manque de préceptes : ce tableau de la Poësie Espagnole n'est point chargé ; il est exposé à nos regards par feu M. *de Luzan* lui-même. Ce fut au milieu de cette confusion & des applaudissemens prodigués à des productions aussi monstrueuses, qu'il osa élever la voix, & faire paroître sa *Poëtique*, divisée en quatre Livres, partagés eux-mêmes en plusieurs Chapitres.

Le premier Livre traite *de l'origine, des progrès & de l'essence de la poësie.* L'auteur, dans un petit Discours préliminaire, parle d'abord de l'utilité de la Poësie, reconnue de toutes les nations policées, & de ses charmes qui se sont fait sentir aux nations les plus barbares. La Poësie, dit-il, a le même but & produit les mêmes effets que la Philosophie morale. Il suffit, pour faire voir son excellence, de montrer le crédit

Digitized by Google

général où elle a été presque de tout temps. Il fait à cette occasion une espèce de dénombrement des nations qui ont cultivé & qui cultivent la Poësie, parmi lesquelles il place jusqu'aux Islandois. Ce Peuple qui habite un climat glacé, est fort adonné à la Poësie qui fait une partie de sa Mythologie.

Dans un parallèle des Anciens & des Modernes, qui est fort court, l'auteur dit qu'on a vû fleurir en Italie, en France, en Espagne & dans d'autres parties de l'Europe, plusieurs excellens Poëtes, qui, s'ils n'ont pas surpassé les Anciens en élévation & en naturel, les ont pour le moins égalés du côté de l'art, de l'érudition & de l'esprit. *Florecieron muchos, y mui excelentes Poetas en Italia, España, Francia, y otras partes, que sino excedieron en grandeza y naturalidad à los Antiguos, por lo menos en arte, erudicion, è ingenio les igualaron.* Les écrivains de notre temps, continue-t-il, ne le cédent point aux Anciens pour ce qui regarde la théorie. Il est vrai que la Poëtique d'*Aristote* obscurciroit la gloire de beaucoup d'ouvrages modernes, si elle étoit parvenue jusqu'à

Digitized by Google

nous dans sa perfection, & telle que l'auteur l'avoit écrite; mais nous ne la voyons malheureusement qu'au milieu des ténèbres dont les commentateurs l'ont enveloppée. Dans ces derniers siécles au contraire, il a paru en France & en Italie tant de Traités, de Critiques & d'Apologies, où tous les points de la Poëtique sont bien discutés, que ces nations n'ont aucunes nouvelles lumières à attendre ni à desirer sur cette matière. L'Espagne seule a tellement négligé cette étude, qu'elle ne peut se vanter d'avoir un bon Traité de Poësie. Si *Garcilasso*, *le Camoens*, *Lupercio*, *Bartolomé Leonardo*, *Herrera* ou quelqu'autre enfin de ces grands hommes à qui leurs vers ont acquis un nom immortel, avoient employé à donner des règles & à les expliquer une partie du temps qu'ils ont mis à exécuter, il est hors de doute que nous aurions d'excellens Traités de Poësie. La véritable source de notre disette à cet égard est la persuasion où ils étoient que les talens de la nature tiennent lieu de tout. Tel est le langage de M. *de Luzan*, qui attribue à cette prévention dangereuse le peu de réputation dont les plus grands

Poëtes

Digitized by Google

Poëtes Eſpagnols jouiſſent dans le reſte de l'Europe. Pour peu que *Lope de Vega*, *Calderon*, *Solis* & quelques autres euſſent joint à leur génie une étude profonde des règles de l'art, nous aurions, dit-il, en Eſpagne, des comédies qui exciteroient l'admiration & la jalouſie des autres peuples, tandis qu'elles ſont aujourd'hui l'objet de leurs critiques & de leurs riſées.

Tout ce que dit M. *de Luzan* ſur l'origine & ſur les progrès de la Poëſie chez les Hebreux, les Egyptiens, les Grecs & les Latins, eſt de la plus grande vraiſemblance, & rendu avec toute la préciſion & la clarté poſſibles. On lui ſçait gré ſurtout de ſon impartialité, lorſqu'il en vient à la Poëſie Eſpagnole. La plupart des auteurs de ſa nation prétendent que *Pétrarque* fut poſtérieur à *Auſias Marc*, duquel il emprunta bien des beautés. M. *de Luzan* aſſûre le contraire, & maintient le Poëte Italien dans ſon antériorité. Il reconnoît de même que c'eſt à l'Italie que ſes compatriotes doivent les Sonnets & les Chanſons, que le Marquis *de Santillane* introduiſit en Eſpagne.

Digitized by Google

Les œuvres d'*Auſias Marc*, de *Jean de Mena*, de *George Manrique*, de *Cartagena* & de *Rodrigue Cota* peuvent être regardées comme le berceau de la Poëſie Eſpagnole. *Boſcan*, le Marquis de *Santillane*, *Diego de Mendoza*, *Gutierre de Cetina*, & *Garcilaſſo de la Vega*, parurent immédiatement après. Il y eut encore dans le ſeiziéme ſiécle beaucoup de bons Poëtes. *Lope de Vega* & *Don Louis de Gongora* parurent enfin, & firent perdre à la Poëſie Eſpagnole ce naturel & cette majeſté qui la caractériſoient, le premier en compoſant des comédies abſolument oppoſées aux règles des grands maîtres, & le ſecond en ſubſtituant à la noble ſimplicité des anciens poëtes ce ridicule amas de pointes, d'antithèſes, de termes nouveaux, d'expreſſions guindées, & de métaphores extravagantes que l'imbecille vulgaire ne manque jamais d'applaudir. C'eſt à l'avénement de ces deux hommes, continue M. *de Luzan*, qu'il faut fixer l'époque de la décadence de la Poëſie Eſpagnole. L'ignorance ne fit que s'accroître avec l'oubli & le mépris des régles. *Don Joſeph-Antonio Gonzalez de Salas* publia, il eſt vrai, quelques éclairciſſemens ſur

Digitized by Google

la Poëtique d'*Ariſtote* ; mais dans la crainte de ne point recueillir les ſuffrages, il fit des éloges outrés des Comiques Eſpagnols. Les régles que *Lope de Vega* fit imprimer à la ſuite de ſes ouvrages, bleſſent le ſens commun. *Pinciano*, *Caſcales*, *Cavallo* & *Pellicèr* voulurent auſſi donner à leurs compatriotes l'idée d'un art poëtique ; mais tous ces écrivains, rebutés peut-être par la difficulté de l'ouvrage ou par le peu d'eſpérance de faire réuſſir une nouveauté, n'ont laiſſé que quelques leçons informes, analogues au génie même & au ſtyle des auteurs qu'ils vouloient inſtruire. Ceux-ci voyant un ſi grand rapport entre leur façon d'écrire & celle qu'on leur propoſoit, crurent que la différence qu'il pouvoit y avoir ne méritoit aucune attention de leur part.

M. *de Luzan* définit la Poëſie : *Une imitation de la nature dans l'univerſel ou dans le particulier, faite en vers, pour l'utilité ou pour l'agrément des hommes, ou enfin pour l'un & pour l'autre tout à la fois : Imitacion de la naturaleza en lo univerſal, ò en lo particular, hecha con verſos, para utilidad, ò para deleite de los hombres, ò para uno y otro juntamente.*

Digitized by Google

Il prend ici le mot *imitation* dans toute son étendue, pour détruire l'opinion mal fondée de quelques auteurs qui refusent le titre de Poëte à *Héſiode*, à *Aratus*, à *Virgile* dans ſes Géorgiques, parce qu'ils n'ont point imité des actions humaines. Par cette expreſſion, *faite en vers*, il donne à entendre, comme il le dit enſuite plus poſitivement, que la Proſe, quelque ſoit l'objet dont elle traite, ne ſçauroit prétendre au nom de Poëme. Il y auroit peut-être, pour établir le contraire, plus d'une raiſon tirée des principes mêmes qui conſtituent ce coloris & cette harmonie que l'on regarde comme faiſant le caractère diſtinctif de la Poëſie, qui le font réellement, mais dont les vers ne ſont pas en poſſeſſion, dans les langues vivantes du moins, d'une maniére auſſi excluſive qu'on le penſe.

Les trois objets de *l'imitation*, ſelon M. *de Luzan*, ſont les trois mondes, le céleſte, l'humain & le matériel; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt purement ſpirituel, tout ce qui eſt compoſé d'un corps & d'une ame, ou enfin tout ce qui eſt ſimplement formé de matière quelconque. Les objets qui appartiennent à ces trois

Digitized by Google

mondes doivent être envisagés de deux façons, ou comme ils sont en eux-mêmes, ou selon l'idée que nous nous en formons : d'où il conclut qu'il faut admettre deux sortes d'*imitation*, l'une appellée *Icastique* qui renferme l'imitation particulière, & qui a pour objet toutes les choses qui existent par la nature, par l'art, ou par l'histoire, l'autre *Fantastique* ou *Universelle*, qui comprend tous les objets qui n'ayant point d'existance par eux-mêmes, la reçoivent de l'imagination du poëte. L'*imitation Fantastique* est plus propre à l'Epopée & à la Tragédie, & l'*Icastique* à la Comédie. La premiére, en embellissant la nature dans le récit des actions humaines, les représente, non comme elles sont réellement, mais comme elles devroient être ; la seconde doit nous mettre sous les yeux ce qui se passe effectivement parmi nous. Ici M. *de Luzan* examine laquelle de ces deux *imitations* est préférable & paroît incliner pour l'*imitation Fantastique* ou *Universelle*. Tous les arts, dit-il, sont subordonnés à la politique, dont l'objet est le bien public. De cette première verité il en découle une seconde ; c'est que la Morale tient le premier rang parmi eux, et

Digitized by Google

ce qu'elle règle les mœurs & conduit les hommes à la félicité, soit temporelle, soit future. Mais, comme il ne suffit pas de voir comment il est à propos d'agir, & qu'il faut encore que l'on agisse comme on a vû que l'on devoit le faire, il ne suffit pas non plus de montrer la vérité à l'entendement, il faut encore s'emparer de la volonté, & l'engager à la pratique du bien qu'on a fait connoître. C'est ce que la Poësie opère plus sûrement que tout autre art, en présentant les préceptes sous une forme agréable. Les couleurs dont elle peint le vice en font voir toute la difformité; les agrémens dont elle pare la vertu, la rendent plus aimable. Elle se rend par-là maîtresse de nos inclinations & les dirige à une meilleure fin; ce qui est, pour ainsi dire, l'art de l'art. *L'imitation de l'Univerſel* paroît la plus faite pour atteindre à cette perfection. En effet, dans les sujets particuliers & individuels, la vertu a toujours quelque teinture de vice, & le vice, d'un autre côté, quelque teinture de vertu. Lorsque l'on offre des objets où se trouve ce mêlange, l'effet qui en résulte est que la vertu ne se montre point avec tous ses attraits, ni le vice avec toute sa difformité. Cet incon-

Digitized by Google

vénient n'a point lieu dans l'*imitation de l'Univerſel*, dont l'objet eſt de préſenter la plus grande vertu ou le plus grand vice poſſible.

Après avoir cherché laquelle des deux eſpèces d'*imitation* eſt la plus parfaite, M. *de Luzan* indique les différentes manières de les mettre en œuvre. Ces manières ſe réduiſent à trois. Ou le Poëte raconte lui-même, ou il partage la narration entre des perſonnages étrangers & lui, ou enfin il l'abandonne entiérement à ces derniers. Il vient enfin au dernier membre de ſa définition & établit, d'après *Horace*, *Muratori* & pluſieurs autres, que la Poëſie conſiſte dans l'utilité ou dans l'agrément, ou dans le concours de l'une & de l'autre, qui font le ſujet du ſecond livre de ſa Poëtique.

Il commence par examiner en quoi conſiſtent ces deux qualités, d'où elles viennent, & comment le Poëte peut parvenir à être tout à la fois utile & agréable. L'avantage de la Poëſie eſt de prêter des ſecours à la Morale. Les vérités ſéches & rebutantes de cette dernière perdent leurs rides ſous la main du Poëte, en prenant un viſage riant qui invite à les contempler. La Poëſie amuſe enco-

Digitized by Google

re & délasse l'esprit. Le Poëme Epique, la Tragédie, la Comédie, le genre Lyrique, toutes les branches de la Poësie, ont leur utilité particuliére que M. *de Luzan* fait connoître, & qu'il est facile de deviner. Elle jouit enfin d'un dernier avantage, c'est de donner des connoissances sur les arts & les sciences. M. *de Luzan* fait à ce sujet quelques réfléxions sur la sobriété avec laquelle un Poëte doit faire usage de son érudition ; il blâme tout ce qui n'est employé que par affectation de paroître sçavant. C'est indirectement que l'on doit répandre l'instruction, à moins qu'elle ne soit l'objet du Poëme, comme l'Agriculture dans les *Géorgiques* & la Philosophie dans les Livres de *Lucrèce*.

Les deux sources où la Poësie puise ses agrémens sont la beauté & la douceur. La douceur de la Poësie consiste à exciter dans l'ame des affections & à entraîner les cœurs partout où elle veut, conformément au précepte d'*Horace* :

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Ce sont les chairs du tableau, c'en est

Digitized by Google

la draperie : parties néceſſaires au deſſein le plus correct, qui, ſans elles, ſeroit privé d'ame & de vie. Etre affecté ſoi-même eſt, ſelon M. *de Luzan*, un des plus sûrs moyens pour affecter les autres. L'art peut ajoûter à la nature, & il y a des figures propres à remuer les paſſions ; telles ſont l'apoſtrophe, l'hyperbate, la répétition, &c. Notre auteur les indique, en cite des exemples, & paſſe à la beauté, conſidérée d'abord en général, & enſuite relativement à la Poëſie & & à la verité.

La beauté, dit-il, n'eſt pas une choſe imaginaire. C'eſt un être réel compoſé de qualités réelles & vraies. Ces qualités ſont la variété, l'unité, la régularité, l'ordre & la proportion. La variété embellit les objets, & nous les rend agréables. Mais il faut qu'il y ait un point auquel toutes ſes parties ſe rapportent. Cet enſemble & cette unité eſt ce qui les fait ſaiſir plus aiſément, & la variété des objets ne peut que nous plaire, quand ils ont un point de réunion. De la variété & de l'unité réſultent la régularité, l'ordre & la proportion. En appliquant ces principes de la beauté générale à la beauté Poëtique en particulier, on découvre

Digitized by Google

aisément tout ce qu'il faut pour en constituer l'existence. Delà, dans les Drames, l'unité d'action, de temps, & de lieu; dans l'Epopée, l'unité d'action & de héros, la vraisemblance de la fable, la variété & l'enchaînement des épisodes, l'unité ou la diversité uniforme des mœurs, la proportion des images & des métaphores, le rapport des expressions aux circonstances, &c. La beauté poëtique est la verité qui est uniformément variée, régulière, & qui a des proportions. L'élévation, la nouveauté & la diversité augmentent encore cette beauté, comme les qualités contraires l'affoiblissent & la font disparoître. L'obscurité surtout s'oppose à la beauté d'une vérité, en s'opposant directement à l'effet que produiroit sur nous une idée grande, neuve & variée.

M. *de Luzan* s'arrête sur les deux espéces de verités, l'une certaine, l'autre probable. Il y aura beaucoup de gens, dit-il, qui regarderont comme une erreur ce que je viens d'avancer, que la verité est la base de la beauté poëtique. L'invention de tant de fables & de fausses Divinités, le peu de réalité dans les idées des Poëtes lorsqu'ils disent que le

Digitized by Google

Soleil s'avoue vaincu par les yeux d'*Iris*, que les prés reverdiſſent à ſa préſence, que la roſe prend de nouvelles couleurs, leur font regarder le menſonge comme le fondement de la beauté poëtique. Cette objection ne peut ſurprendre que ceux qui ne voyent que l'écorce des choſes, & il eſt aiſé de la détruire en diſtinguant, comme a fait *Muratori*, deux ſortes de vérités. L'une eſt la verité qui exiſte réellement, l'autre celle qui a une exiſtence vraiſemblable, & qui peut & doit exiſter ſelon le cours de la nature. La première vérité eſt celle des Théologiens, des Mathématiciens, &c. La ſeconde eſt celle des Poëtes & des Orateurs. Quant aux hyperboles & autres figures poëtiques, elles ne ſont point auſſi fauſſes qu'on le prétend, & leur vérité eſt dans l'objet qu'on s'eſt propoſé en les employant. Il eſt faux qu'un cheval coure plus vîte que les vents ; mais la rapidité de ſa courſe eſt quelque choſe de vrai, & il ne l'eſt pas moins que l'expreſſion hyperbolique que l'on employe ſert à faire voir cette rapidité telle qu'elle eſt, tandis qu'on ne l'eût pas imaginée auſſi grande qu'elle l'étoit, ſi le terme de comparaiſon eût dit moins. Le Poëte,

Digitized by Google

continue M. *de Luzan*, doit dire plus que ce qui eſt, pour faire ſaiſir ce qui eſt réellement dans toute ſon étendue. L'expreſſion, dit *Quintilien*, doit aller au-delà de l'objet qu'elle doit exprimer plûtôt que de reſter en-deçà.

M. *de Luzan* parle enſuite du ſtyle que l'on doit employer, & entre ſur cet objet dans beaucoup de détails où nous ne pouvons le ſuivre. Nous rapporterons cependant une diſtinction qu'il fait d'après *Caſtelvetro*, entre le ſtyle qui *univerſaliſe* & le ſtyle qui *particulariſe*. *Homère*, *Ovide* & *l'Arioſte*, ont, ſelon lui cette dernière manière. *Virgile* au contraire a preſque toujours la premiére, qui lui paroît préférable, en ce qu'elle nous fait concourir avec le Poëte à la formation de l'image qu'il nous préſente. Il apporte pour exemple de ces traits deſſinés en grand la deſcription de *Polyphème*.

Expletus dapibus, vinoque ſepultus
Cervicem inflexam poſuit, jacuitque per antrum
Immenſum .....,
Trunca manum pinus regit & veſtigia firmat.....

Digitized by Google

. . . . . *Graditurque per æquor*
Jam medium, nec dum fluctus latera ardua tinxit.

Le Poëte, dit-il, ne s'amuse point à dire combien de coudées avoit ce Géant. C'est d'une manière détournée qu'il nous représente sa grandeur, de laquelle il nous fait concevoir une idée qui est au-delà de ce qu'il nous en dit. Le précepte qu'il tire de cette observation est de la plus grande importance. Quand le Poëte, dit-il, ne veut qu'amuser le Lecteur & lui réveiller des idées riantes & agréables, il peut s'arrêter sur toutes les descriptions qui se présentent. Mais, s'il a en vûe d'exciter la crainte, la terreur ou quelque grande affection, il doit en user autrement, sans quoi il risque de manquer son but, comme a fait *Ovide* dans la description du Déluge. Le Poëte qui cherche la perfection, doit dans ses images avoir toujours présente son intention principale, & bien considérer si celles qu'il employe conviennent ou ne conviennent point à la circonstance. Il doit enfin tout sacrifier à son objet. Quelque grande que soit une pensée, quelqu'heureuse que soit une expression,

Digitized by Google

il faut la rejetter. Sa description, loin d'y perdre, ne fera qu'y gagner; elle n'en sera que plus belle, étant ce qu'elle doit être. » *Debe pues el Poeta que desea* » *la perfeccion de sus versos tener siempre* » *presente en sus pinturas y descripciones* » *su principal intento, y considerar bien* » *lo que en ellas hace ò no hace al caso,* » *y quitar todo lo que puede dañar à su* » *designio, aunque lo que se quite sea un* » *gran pensamiento al parecer, ò una ex-* » *presion de las mas elegantes, è ingenio-* » *sas; que no por esso perderà la descrip-* » *cion, antes bien ganarà mucho: y serà* » *mas bella, porque mas propria, y mas* » *del caso.* «

Les différens styles, noble, sublime, simple, naturel, plaisant, sont ensuite traités par M. *de Luzan*. Il les définit ou les fait connoître par indication, & donne sur chacun des régles qui peuvent être d'une grande utilité. Son opinion sur la source du plaisant est celle de *Quintilien*. *Aristote* dit, dans sa Poëtique, que la source du rire ou du plaisant est une convulsion exempte de douleur & de danger. C'est-à-peu près l'idée de *Quintilien*. Une disproportion entre les choses dites & la personne qui les dit, entre

Digitized by Google

une action faite & la personne qui la fait, entre la manière dont on devroit dire, & la manière dont on dit, entre la manière dont on devroit agir & la manière dont on agit, &c : voilà la source du plaisant.

M. *de Luzan* traite de l'élocution & de la mesure des vers. Tout ce qu'il dit sur le premier article, est très-judicieux & plein d'observations solides, mais que nous répéterons d'autant moins qu'elles sont repandues de tous côtés dans nos auteurs. Pour ce qui regarde la versification, les remarques qu'il fait ont pour objet de montrer toute l'harmonie dont la langue Espagnole est susceptible. Les préceptes qu'il y joint nous ont paru fondés & propres à contribuer à la perfection de la versification Espagnole ; nous nous dispenserons encore de rapporter ces préceptes qui, n'étant point génériques, ne sont propres qu'à la nation dont ils ont la Poësie pour objet.

Le troisième livre de M. *de Luzan* est employé à parler *de la Tragédie, de la Comédie & des autres Poësies Dramatiques*. Il prend la Tragédie dans son berceau, s'étend sur ses divers développe-

Digitized by Google

mens & sur ses progrès, & en donne enfin la définition suivante : la Tragédie est une représentation dramatique d'une grande révolution de fortune arrivée à des Rois, à des Princes, ou à des personnes du premier rang, dont les périls, les disgraces & la mort excitent la terreur & la compassion dans l'ame des spectateurs, & les délivrent de la tyrannie des passions, en servant d'exemple aux hommes, & particulièrement aux Rois ou à des personnes qui ont l'autorité en main.

M. *de Luzan* rend raison des termes qui composent cette définition. Vient après cela l'énumération des parties qui composent le Drame & les régles qu'il y faut y suivre. Tout cela est par tout ; ainsi nous ne nous attacherons qu'au point le plus essentiel, le moins commun en Espagne, & sur lequel il étoit le plus nécessaire d'insister ; nous voulons dire ce qui regarde les trois unités d'action, de lieu & de temps. La rigueur de M. *de Luzan* sur ce dernier point, a dû paroître bien singulière à ses compatriotes. Selon lui, *Aristote* n'accorde vingt-quatre heures, pour la durée de l'action, que comme le temps le plus

Digitized by Google

long que le Poëte puisse se permettre ; mais il prétend qu'on ne devroit jamais aller au-delà des deux ou trois heures que peut durer la représentation. Il n'est pas plus indulgent pour l'unité de lieu. L'opinion de ceux qui prétendent que l'on peut prendre pour le lieu de la scène toute une ville & quelques lieues aux environs, lui paroît extravagante. Il soutient que le lieu où parlent les acteurs doit être absolument un, & toujours le même. La plus grande difficulté qu'il y ait à vaincre est le manque de vraisemblance où l'on tomberoit, si deux prétendans à un même trône, deux rivaux, parloient, écrivoient, formoient des projets dans le même appartement. Pour éviter cet inconvénient il semble à M. *de Luzan* qu'on devroit adopter le système de l'Italien *Baruffaldi* qui proposa de faire sur le théâtre des compartimens & des distributions propres à offrir la diversité des lieux sans en blesser l'unité. Cependant, quoique M. *de Luzan* soit prévenu en faveur de ce nouveau moyen, il voudroit examiner par des expériences réiterées si cette invention ne feroit pas un mauvais effet au théâtre.

Digitized by Google

Pour ce qui regarde l'unité d'action ; il eſt de l'avis le plus généralement ſuivi, c'eſt-à dire, que toutes les différentes parties ne rendent qu'à un ſeul but, & qu'elles ſoient ſi bien enchaînées l'une à l'autre qu'on n'en puiſſe pas retrancher une ſeule ſans rendre imparfait l'événement principal. Ce qu'il dit ſur les épiſodes, ſur les paſſions les plus propres à la Tragédie & ſur le coſtume, eſt entièrement conforme aux ſentimens des écrivains les plus connus, dont nous ſuivons les préceptes.

Les Eſpagnols, à ce qu'il nous apprend, n'ont donné pendant pluſieurs ſiècles aux amans de leurs Comédies d'autres caractères ni d'autres qualités que l'amour & la bravoure. Les principaux rôles des Comédies de *Lope de Vega* ſe bornent toujours à une paſſion ſouvent hors de la nature, & à une valeur qui dégénère toujours en fanfaronade. *Calderon*, quoique plus châtié, eſt accuſé du même ridicule dans preſque toutes ſes pièces. M. *de Luzan* recommande expreſſément aux auteurs dramatiques de ne pas ſe laiſſer ſéduire par des exemples d'autant plus dangereux qu'on les regarde comme des loix. Au ſujet des

Digitized by Google

amours qu'on peut employer sur la scène, l'auteur entame cette question tant de fois agitée, & si peu décidée, *si les Comédies sont permises ou non*; les sentimens de plusieurs auteurs pour & contre sont rapportés. M. *de Luzan* y cherche un juste milieu & croit l'avoir trouvé au moyen d'une distinction. On peut diviser, selon lui, les Comédies en trois classes, les Comédies totalement pernicieuses, les Comédies entiérement utiles & décentes, les Comédies enfin qui peuvent être dangereuses, mais seulement à quelques égards. Personne ne doute qu'on ne doive purger le Théâtre des premières, & que les secondes ne méritent d'être généralement approuvées. Il n'est plus question que de porter un jugement sur celles de la dernière classe. Il veut parler des comédies où l'on traite l'*amour avec décence & les duels avec modération*, où la vertu, quoique sujette à quelques foiblesses, l'emporte toujours sur le vice. M. *de Luzan* croit qu'on peut les tolérer, parce qu'il en résulte plus de bien que de mal. Il nous paroit cependant que ce dernier article pourroit aisément lui être contesté.

Digitized by Google

Les *sérénades*, les *batteries*, les *assassinats*, dont les Comédies Espagnoles sont remplies, lui paroissent puériles, & il exhorte les jeunes auteurs à prendre dans la nature de grands caractères, des caractères généraux qui puissent frapper toutes les nations, & donner des leçons aux différens peuples. Les tragédies en prose, selon M. *de Luzan*, n'auront aucun succès tant que le gout ne sera pas entièrement corrompu; &, s'il tombe d'accord qu'on peut l'employer pour la Comédie, d'après les exemples que nous avons sous les yeux, il lui paroît plus convenable de choisir la versification, puisqu'un bon Poëte peut dire en vers ce que le plus grand Orateur dit en prose, & que la prose la plus harmonieuse & la plus poëtique n'a jamais l'agrément de la versification.

L'auteur critique vivement la plus grande partie des Comédies de sa nation; il fait un détail bien circonstancié de tous les ridicules qu'ont adopté les Poëtes Espagnols. Il remarque, entr'autres choses, que *Calderon* dans quelques-unes de ses piéces établit des ports de mer à Capoue, à Vérone, & à Paris. Mais les défauts qu'il relève dans les Poëtes Castillans ne l'empêchent pas de leur rendre

Digitized by Google

justice ; on doit admirer dans *Lope de Vega* la facilité du style & de la verification, dans *Calderon* la pureté, la noblesse de l'expression, & ses intrigues toujours variées, principalement dans les Comédies qu'on appelle en Espagne *de Capa y Espada* ; c'est-à-dire, *de cape & d'épée*, parce qu'elles consistent en déguisemens & en combats. *Solis*, *Moreto*, *Candamo*, *Zamora*, méritent aussi quelques éloges.

L'auteur finit son troisiéme livre par quelques réflexions sur la Tragi-Comédie, les Eglogues & les Pastorales. » La » Tragi-Comédie est au sentiment de plu» sieurs auteurs un nouveau monstre in» connu aux anciens ; faire un mêlange » de Rois & de particuliers, de desa» stres & de plaisanteries, de tragique » & de comique, c'est vouloir détruire, » l'un par l'autre, l'effet des deux es» pèces de poëmes dramatiques ; &, quoi» que *Plaute* donna d'abord à son *Amphy» trion* le titre de Tragi-Comédie pour » faire rire le peuple par une invention » nouvelle, il la mit ensuite au nombre » de ses Comédies.

Digitized by Google

M. *de Luzan* n'eſt point de l'avis de M. *de Fontenelle* au ſujet des Eglogues dont on prend les perſonages parmi les Pêcheurs. La poëſie peut embraſſer toutes ſortes d'objets, & ſi la terre a des fleurs, des Nymphes, des Faunes & des Sylvains, la mer n'a-t-elle pas des perles, des Sirènes & des Tritons : objets auſſi ſuſceptibles d'agrémens & auſſi dignes d'occuper le pinceau du poëte.

L'auteur paſſe légérement ſur les pièces qu'on appelle en Eſpagne *Autos Sacramentales*, (*Actes Sacramentaux*) qui ne ſont autre choſe qu'une repréſentation allégorigue en l'honneur du myſtère de l'Euchariſtie. Les drames Eſpagnols ſont de la dernière régularité, ſi on les compare avec cette eſpéce de Comédie qu'on joue plus communément dans la Semaine Sainte que pendant le reſte de l'année. On y voit des Acteurs habillés en Moines, en Archevêques, en Cardinaux. Ce ſpectacle eſt plus fréquent dans les villes où il n'y a pas beaucoup d'étrangers, parce que les préjugés Eſpagnols y regnent dans toute leur force, au lieu qu'à Cadix, à Barcelonne, à Va-

Digitized by Google

lence, à Madrid., &c, les Anglois, les François, & les Allemands, &c, qui y ſont établis, ont fait revenir en partie les Eſpagnols de ces fêtes ridicules. On ne conçoit pas quelle eſpèce de plaiſir peuvent trouver des gens ſenſés & des chrétiens à voir promener un Soleil ſur le Théâtre, & l'image de ce qu'il y a de plus ſacré dans la religion portée par un *Gîtes* ou par un *Arlequin*?

Le Poëme Epique occupe le quatrième & le dernier livre de M. *de Luzan*. Voici comme il le définit. „ C'eſt „ un événement illuſtre qu'on ſuppoſe „ être arrivé à un roi, un héros, ou „ un grand capitaine; l'allégorie doit „ renfermer une bonne morale, ou „ donner l'idée parfaite d'un héros mi„ litaire. " Il ne regne pas moins d'ordre, moins de préciſion, moins de clarté dans cette dernière partie de la *Poëtique* de M. *de Luzan*. Tout y eſt appuyé de l'autorité des plus grands maîtres, & préſenté dans le jour le plus lumineux. Il entre dans les plus petits détails pour l'obſervation des règles, & cite des exemples de tous les défauts qu'on doit éviter dans le cours d'un poëme. Le ſentiment de

Digitized by Google

Boileau ſur les Divinités Payennes ne lui paroît pas raiſonnable. L'auteur Eſpagnol voudroit qu'au lieu de *Jupiter*, de *Vénus*, d'*Apollon*, &c, les poëtes épiques fiſſent parler & agir des Magiciens, de bons & de mauvais Anges, &c. Le poëme, à ce qu'il dit, ſeroit beaucoup plus vraiſemblable, ſurtout aux yeux des chrétiens. Ce quatrième livre finit par une diſſertation ſur le ſtyle qu'on doit employer dans un poëme.

Lorſque la *Poëtique* de M. *de Luzan* parut, quelques gens de lettres faiſoient imprimer à Madrid un Journal, intitulé, *Diario de los litterators, Journal des Lettrés.* Ils reconnurent que l'ouvrage de M. *de Luzan* étoit de la plus grande utilité pour la nation, & que ce livre étoit rempli d'excellens préceptes ſur la poëſie. Mais ils furent en même-tems très ſcandaliſés de ce que l'auteur oſoit attaquer la réputation des plus grands hommes de l'Eſpagne. La critique qu'il fait de *Lope de Vega* & de quelques autres comiques, leur parut ſurtout injuſte & déplacée. Accoutumés à ſe ſervir eux-mêmes de ces *expreſſions ampoulées, de ces métaphores*

Digitized by Google

phores extravagantes, dont les Eſpagnols ſont ſi jaloux, ils trouvèrent extraordinaire qu'un homme criât à toute ſa nation de ſe rapprocher de la nature, tandis que, depuis tant de ſiècles, elle étoit en poſſeſſion de s'en éloigner. On lit, dans un Sonnet de *Gongora*, ſur la troiſième partie de l'*Hiſtoire Pontificale* par *Bubia*, ces trois vers :

» Pluma pues, que claveros celeſtiales
» Eterniza en los bronzes de ſu hiſtoria,
» Llave es yà de los tiempos, y no pluma.

Car une plume qui immortaliſe les portiers céleſtes ſur les bronzes de l'Hiſtoire, n'eſt pas une plume, mais la clef des temps. Donner aux Papes le nom de *Portiers céleſtes*, appeller l'Hiſtoire *des bronzes*, & une plume, *la clef des temps*, c'eſt le dernier excès d'une imagination en délire & que rien ne peut corriger, dit M. *de Luzan*. Les Journaliſtes Eſpagnols, qui trouvoient ces vers de la plus grande beauté, ne manquèrent pas de les relever, & de faire un étalage im-

Digitized by Google

menſe d'érudition, pour prouver que rien n'étoit plus ſimple & plus naturel que le ſtyle de *Gongora*. Le ſyſtème de M. *de Luzan* ſur la Tragi-Comédie ne les révolta pas moins. Ils le combattirent avec force, & ſe félicitèrent de leur courage & de leur victoire prétendue. *C'eſt aſſez*, ajoutent-ils, *pour détruire les argumens avec leſquels les critiques étrangers attaquent nos Comédies, ſur ce qu'on y trouve un mêlange de comique, & de tragique.* Nous oſons leur demander ſi quelqu'un peut écouter de ſang froid l'exemple ſuivant. Le héros d'une tragédie meurt en priſon ſur le théâtre dans le moment que ſon fils vient pour l'en délivrer; le jeune homme allarmé s'adreſſe à ſon confident, & lui dit: Je crois que mon père expire. Le confident s'approche du cadavre, & après avoir touché ſes boucles: *Oui, Monſieur*, répond-il à ſon maître, *car, juſqu'aux boucles, tout eſt froid.* Quoique M. *de Luzan* ne leur rappelle pas cet exemple, il eſt à préſumer que c'eſt d'après des traits de mauvais goût pareils à celui-là qu'il peint aux Eſpagnols la Tragi-Comédie comme un

Digitized by Google

monſtre qu'il faut ſe hâter d'étouffer. Il eſt connu en France ſous le nom de *Comique Larmoyant* :

Mixtumque genus, proleſque biformis.

Après quelques diſſertations ſur l'unité de temps que les Journaliſtes trouvent un peu rigoureuſe dans la Poëtique de M. *de Luzan*, ils finiſſent par l'éloge de cet auteur, dont l'ouvrage mérite réellement l'attention de ſes compatriotes. La régularité du plan, la vérité de ſes préceptes, l'étendue de ſes connoiſſances, la beauté de ſon ſtyle, & la ſolidité de ſon jugement, doivent lui aſſûrer le ſuffrage de tous ceux qui connoiſſent le bon goût. Si les Eſpagnols produiſent un jour des ouvrages dignes d'une admiration conſtante & invariable, parce qu'ils y auront obſervé des règles priſes dans la nature, ils en ſeront redevables au zèle & aux lumières de cet illuſtre écrivain. Ce que j'admire ſurtout en lui, c'eſt l'impartialité de ſes critiques, c'eſt la ſaine raiſon qui lui a fait ſecouer le joug des préjugés de ſon païs & peut être de ſon éducation, c'eſt le

Digitized by Google

le courage avec lequel il a voulu en délivrer tous ſes compatriotes, c'eſt le parti qu'il a ſçû tirer des grands hommes qui ont écrit avant lui ſur la matière qu'il a traitée, & l'art avec lequel il a ſçu fondre habilement leurs ſolides réfléxions avec des lumières qui lui ſont propres & perſonnelles. Enfin, ſon livre eſt celui d'un bon citoyen, d'un philoſophe profond, & d'un écrivain élégant. Il fait honneur à l'Eſpagne; il en feroit aux nations les plus éclairées; un Grec, un Romain, un Italien, un Anglois, un François, &c, voudroit l'avoir compoſé. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on le traduisît en entier dans notre langue. Nous reprocherons ſeulement à M. *de Luzan*, avec les Journaliſtes de Madrid, de n'avoir rien dit de la Satyre, genre de poëſie ſi néceſſaire & ſi utile pour corriger les vices des hommes & les défauts des Auteurs.

Digitized by Google

INSTRUCTIE VOOR DE VOORTEELING VAN DE COFFY.

INSTRUCTION POUR LA CULTURE DU CAFFE : traduite du Hollandois.

UN Hollandois, que ſes affaires ont retenu quelques années dans l'*Iſle de Maſcareigne* ou *de Bourbon* (*a*), s'eſt appliqué pendant ſon ſéjour à examiner la manière dont les habitans de cette isle cultivent le Caffé. De retour à Amſterdam, il a mis par écrit ſes obſervations, auxquelles il a joint

(*a*) C'eſt une Isle d'Afrique dans l'océan Ethiopique, à l'orient de la grande Isle de Madagaſcar, à cent lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle eſt preſqu'ovale & peut avoir quinze lieues de long ſur dix de large, & quarante de tour. Elle fut découverte par un Portugais de la Maiſon de *Maſcarenhas*, qui lui donna ſon nom; c'eſt de là qu'elle fut appellée *Maſcareigne*, *Maſcarenhe* ou *Maſcaregne*, & qu'elle eſt ainſi nommée encore quelquefois; de même qu'on appelle dans pluſieurs Provinces de France le Caffé qui en vient du *Maſcarin*. Les François s'en emparèrent en 1672, & lui donnèrent le nom de l'*Iſle de Bourbon*. Ils en ſont en poſſeſſion depuis ce temps-là.

Digitized by Google

de nouvelles vûes, animé de la juſte confiance qu'elles pourroient être utiles à ſes compatriotes, qui s'appliquent à la culture du Caffé dans les poſſeſſions Hollandoiſes, & ſurtout dans l'isle de Java. C'eſt ce même amour du bien de notre nation qui nous a portés à traduire ce Mémoire inſtructif. L'uſage du Caffé en liqueur eſt ſi généralement répandu en France & dans toute l'Europe, qu'il n'y a perſonne qui ne doive être curieux de connoître cet arbriſſeau, la façon de le planter, de recueillir & de préparer la fève agréable & ſalutaire qu'il produit. Ce ſujet d'ailleurs tient à l'Hiſtoire Naturelle; &, ce qui nous intéreſſe encore plus, c'eſt que la Colonie de l'isle de Bourbon pourra retirer de cet écrit un avantage particulier pour perfectionner cette branche importante de notre commerce. L'auteur n'a point donné la deſcription du *Caffier*. Il ſuppoſe avec raiſon que ſes compatriotes le connoiſſent; il y en a dans les jardins d'Amſterdam. Il ſuffit de ſçavoir que, comme la graine a la forme de nos fèves, la tige eſt auſſi la même à peu près, à l'exception que les feuilles ont plus de reſſemblance

Digitized by Google

avec celles du Cerisier. C'est maintenant l'auteur Hollandois qui va parler.

L'arbuste, appellé *Caffier*, demande beaucoup de soins, si l'on veut qu'il soit beau & qu'il rapporte. Il ne suffit pas de nettoyer une Caffeterie une fois ou deux par an, comme j'ai vû bien des habitans de l'isle de Bourbon se contenter de le faire. Il faut visiter souvent cet arbrisseau, en casser tous les bois morts, arracher tous les rejettons qui en tireroient la substance, empêcher enfin sa tige de s'élever. Le fruit demande autant & même plus de sujettion que l'arbuste qui le donne. Si le Caffé a été mal fabriqué, l'on tentera vainement de le faire revenir & de lui donner l'odeur, la sechereſſe & la couleur; il n'aura jamais la qualité de celui qu'on aura préparé avec les attentions convenables. Les détails où je vais entrer en fourniront la preuve. Pour ne rien laisser à desirer sur cette matière, je prendrai l'arbuste au moment où il est planté, & je le suivrai jusques dans sa production. Le lecteur est prié d'observer que je ne parle que du Caffé Mascarin, & non de celui de

Digitized by Google

Moka ni de la Martinique, de la fabrique desquels je n'ai aucune connoissance. Mais ce que je dirai du premier, peut sans doute s'appliquer à toutes les autres espèces, à quelques différences près qu'il sera aisé aux cultivateurs de remarquer.

Quand on veut (à l'isle de Bourbon) former une Caffeterie, on commence par défricher le terrein que l'on destine à cet usage. J'ai observé dans toutes les plantations que j'ai vûes, que les habitans y avoient laissé une forêt d'arbres, & sur tout les plus gros. Ceux à qui je demandai le motif de cette conduite, me dirent qu'ils agissoient ainsi, parce que le Caffier a besoin de beaucoup d'ombre. Mais la véritable raison est l'envie d'avoir à peu de frais une grande Caffeterie. Car j'ai vû nombre de plantations dans lesquelles il n'y avoit point d'arbres, parce que le temps les avoit détruits, être d'un aussi grand rapport que celles qu'on avoit formées dans les forêts. J'en ai fait une moi-même de 125 gaulettes (*b*) de long sur 30 à 40 de large, qui a fort bien réussi, & où je n'avois pas laissé cepen-

(*b*) La gaulette a quinze pieds.

Digitized by Google

dant un seul morceau de bois sur pied. Ce seroit cette dernière manière de défricher que je préférerois. Je sens bien qu'il est naturel de penser que le Colon, dès que le succès est égal par l'un ou l'autre procédé, a raison de suivre le plus facile. Il doit paroître avantageux pour lui de ne mettre qu'un mois à une plantation qui lui en couteroit six, dans le cas où il couperoit & brûleroit généralement tous les arbres. Je suis d'ailleurs forcé d'avouer que le Caffier qui viendra à l'ombre conservera plus de fraîcheur & sera d'un verd plus beau que celui qui sera exposé au soleil. Voilà sans doute deux grands avantages ; mais ils ne peuvent entrer en balance avec les accidens qui naissent d'une semblable plantation. Tous les arbres, quels qu'ils soient, meurent dans l'isle de Bourbon, dès qu'ils sont dégarnis de taillis, excepté peut-être une ou deux espèces. Or, pour faire une plantation de Caffé, il faut défricher la terre ; & il regne tous les ans des bises & des vents furieux qui renversent aisément ces arbres, morts faute des taillis que leur a ôtés le défrichement. Comme

Digitized by Google

ces arbres ſont monſtrueux, ils étendent au loin leurs branches, & il en eſt tel qui dans ſa chûte briſe une vingtaine & plus de Caffiers. Si le nombre de ces arbres qui tombent eſt conſidérable, on ſent aiſément quelle doit être la dépopulation. A cet accident, ſuffiſant par lui-même pour faire préférer la manière de défricher que je conſeille, s'en joint un ſecond. Il y a dans l'Iſle de Bourbon des ſéchereſſes qui occaſionnent ordinairement des incendies par l'imprudence ou la malice des eſclaves. Les arbres qui ont eu aſſez de force pour réſiſter à l'impétuoſité des ouragans, ſont obligés de céder alors. Les flammeches que le vent lance ſur eux, les embraſe; leurs branches tombent çà & la, & portent la flamme & le ravage dans tout ce qui les environne. On peut juger maintenant ſi c'eſt une raiſon d'utilité ou un motif de pareſſe qui engage les Colons à planter dans les forêts.

Il faut donc, non-ſeulement défricher la terre, mais encore en arracher les bois & les brûler. Après ces opérations l'on peut planter, en obſervant néanmoins de n'y travailler que dans

Digitized by Google

la saiſon pluvieuſe, qui eſt ordinairement en Décembre & en Janvier. Il eſt encore important de laiſſer bien humecter le terrein dont le feu a deſſéché la ſuperficie.

Lorſqu'il a plû abondamment, & que l'on juge que le temps eſt encore à la pluye pour quelques jours, on peut planter le Caffier. Celui qui eſt le plus expoſé au ſoleil eſt celui qu'il faut choiſir, parce qu'il ſupporte mieux la tranſplantation que ne fait le plan né à l'ombre. Il faut que ce plan ne ſoit ni trop petit ni trop grand, c'eſt-à-dire, ni trop jeune ni trop vieux. S'il eſt trop jeune, il ne réſiſtera pas au changement de terrein, encore moins aux coups de ſoleil dont il ſera frappé trois jours peut-être après qu'il aura été planté. De plus, ce jeune plan n'a point aſſez de racines ni de nourriture pour prendre terre promptement. Si, d'un autre côté, le plan eſt trop vieux, il ne prendra point & mourra en jettant ſa feuille. Il eſt arrivé quelquefois que de vieux plans ont repris; mais la choſe eſt ſi rare que de vingt Caffiers de cette eſpèce que l'on aura tranſplantés, il ne s'en échappera ſouvent

Digitized by Google

pas un. Un avantage dont on jouit ; si le terrein eſt net & défriché, comme je le deſire, c'eſt de pouvoir planter la Caffeterie au cordeau. Cette diſpoſition des plans rend d'abord agréable l'aſpect de l'habitation ; il en réſulte enſuite une utilité, c'eſt qu'au moyen des allées que forme cette diſpoſition, le maître voit plus facilement travailler tous ſes eſclaves : utilité qui ne ſe trouve point dans un terrein rempli de bois, debout ou couché. Il eſt impoſſible d'y planter au cordeau, & l'on perd l'agréable & l'utile.

On doit auſſi conſidérer le quartier où ſe fait la plantation. Celui qui eſt plus ſujet aux pluyes, demande plus d'éloignement d'un arbuſte à l'autre, qu'un quartier où les pluyes ſont moins fréquentes. Dans le premier, le Caffier vient extrêmement touffu, & par conſéquent occupe plus de circonférence ; au lieu qu'il s'étend moins dans le ſecond. Les uns le plantent à ſix pieds, les autres à ſept, quelques-uns à huit, pluſieurs à dix. Je crois pour moi qu'à huit pieds la diſtance eſt convenable. Une Caffeterie plantée à ſix pieds eſt trop preſſée, & les arbriſſeaux

Digitized by Google

s'y gênent mutuellement. A dix pieds la distance est trop grande, & ceux qui les placent à une pareille distance ne le font que dans la vûe de planter toujours autre chose dans les intervalles : ce qui ne doit point se faire passé trois ans, comme on verra plus bas.

Les uns plantent au piquet, d'autres à la pioche. Je suis pour cette dernière manière. Le pied en est mieux enterré, les racines mieux couvertes, & il y a plus à espérer que la plantation réussira. Le piquet au contraire a des inconvéniens. Ou l'esclave ne fait pas le trou assez profond, ou il le fait trop. S'il ne l'est pas assez, la racine qui ne trouve point où se loger, plie & se courbe de façon qu'elle se trouve trop pressée pour prendre de la nourriture ; ce qui fait infailliblement périr le plan. Si au contraire le trou a trop de profondeur, le bout de la racine ne touchant point au fond, il est aussi impossible que dans l'autre cas qu'elle se nourrisse. Cette manière de planter est sujette encore à un autre inconvénient. Quand le Nègre a fait le trou avec son piquet pointu, il fourre le plan dedans, & se contente d'ébouler foiblement la terre autour de la tige,

Digitized by Google

Il croit avoir planté un Caffier, tandis que ſon plan ne tient à rien, & manque par cette raiſon. En plantant au contraire à la pioche, on évite tous ces inconvéniens; & le Nègre, quelque négligent qu'il ſoit dans l'opération, plante malgré lui avec ſuccès. Obligé de reboucher la foſſe qu'il vient de faire avec la même terre, la maîtreſſe racine, ainſi que toutes les petites qui en dépendent, ſe trouve couverte d'un terreau bien mouillé, & le plan reçoit ainſi toute la nourriture néceſſaire à ſa ſubſiſtance & à ſon accroiſſement.

Le ſigne auquel on reconnoît qu'un plan a pris, c'eſt lorſqu'il jette des feuilles. Il y en a beaucoup cependant qui n'en jettent pas, & qui pour cela ne doivent point être regardés comme morts. Suivez au bout de quelque temps leur tige, & vous découvrirez du verd, ſoit en haut, ſoit en bas. Lorſque l'on n'y en découvre point, c'eſt un ſigne infaillible que le plan n'a pas pris, ſoit qu'il ait été mal tranſplanté, ſoit qu'il n'ait pas eu aſſez de force pour réſiſter à la tranſplantation. Il faut alors le remplacer dans la même année, &,

Digitized by Google

s'il étoit poſſible, dans la même ſaiſon; cela n'en ſeroit que mieux.

Maintenant que nous ſuppoſons la Caffeterie plantée au cordeau, & les plans, qui n'auroient pas pris, remplacés, nous allons ſuivre le jeune arbriſſeau juſqu'à l'inſtant qu'il produit.

Il eſt néceſſaire de mettre, la première année, des grains dans cette Caffeterie, pour donner de l'ombre & de la fraîcheur à la jeune plante. Au moyen de ce ſecours, elle ſe nourrira mieux, pâtira moins, &, ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, profitera plus promptement.

Le ris, le bled, & le maïs, ſont les grains que l'on y sème ordinairement avec aſſez d'indifférence ſur le choix. Je penſe cependant que le maïs eſt préférable. Il tire moins le ſel de la terre que le ris & le bled, & laiſſe plus à la Caffeterie la portion de ſubſtance qui lui eſt néceſſaire Le jeune plan en eſt d'ailleurs moins étouffé, & reçoit tout autant d'ombre.

Lorſqu'on fera la récolte du maïs; on aura ſoin d'en laiſſer la paille ſur la terre. Ainſi couverte elle aura plus de fraîcheur, & c'eſt un ſoin que l'on,

Digitized by Google

doit avoir que de tenir frais les pieds de Caffier.

On peut, pendant trois ans, continuer à semer du maïs sans crainte de faire aucun tort à la Caffeterie, à laquelle au contraire cela ne peut être qu'avantageux. Les trois ans passés, il n'y faut plus rien semer, parce que l'arbrisseau, qui est déja fort & qui doit donner du fruit, a besoin d'une plus grande substance nutritive.

Quoique l'arbuste soit garni de branches depuis le haut jusqu'en bas, & que ces branches soient fournies de feuilles vertes, il donne peu de fruit cette troisiéme année, qui est la premiére de son rapport. Il faut cependant avoir soin de le cueillir exactement, & voici la manière dont on doit y procéder.

Tant que la graine est verte ou n'est encore que jaune ou même que d'un rouge pâle, il n'est point temps de la cueillir. L'instant de sa maturité ne sera venu, que lorsque vous la verrez d'un rouge noir. Cueillez alors. Si vous attendiez plus long-temps, le Café trop mûr tomberoit, & la graine seroit perdue, ou prendroit à terre un mauvais goût.

Digitized by Google

La meilleure façon de cueillir eſt de ne ſe ſervir que de deux doigts ; vous prenez la graine entre & l'y faites tourner ; de cette manière, la graine quitte aiſément, & ne fait aucun tort à la branche. En arrachant au contraire bruſquement la graine, ou en mettant, comme je l'ai vû faire à pluſieurs, la main au haut de la branche, & l'égrénant d'un ſeul trait, ſi la branche n'eſt point toujours perdue, ce qui arrive ſouvent, elle eſt au moins ſi endommagée qu'elle ne rapporte rien l'année ſuivante. Cette dernière façon de cueillir a encore un autre inconvénient, c'eſt de mêler le Caffé qui n'eſt point mûr avec celui qui l'eſt, & de gâter ce dernier par ce mêlange.

Il ne faut donc, comme je l'ai dit, prendre que les grains qui ſont rouge-noirs. Dix ou quinze jours après, ceux qui n'étoient que d'un rouge-pâle, ſeront bons à cueillir. Enfin, au bout de trois ſemaines, celui qui n'étoit que jaune ſera en maturité. Cette troiſiéme récolte eſt ordinairement la plus abondante, &, lorſque la plantation a quatre ou cinq ans, il eſt commun de voir un

Digitized by Google

eſclave remplir deux grands ſacs dans ſa journée.

La manière de ſerrer le Caffé n'exige pas moins de ſoins que celle de le cueillir. A meſure que les eſclaves reviennent chargés, on doit les conduire à la platte-forme conſtruite pour ſécher & égouter le Caffé. Vous leur faites vuider tous leurs ſacs en un ſeul tas, ſans l'étendre. Le lendemain matin, ſoit qu'il ait plû ou non pendant la nuit, vous faites étendre le monceau, en obſervant cependant que la ſuperficie à laquelle vous le réduiſez, ſoit de quelques pouces d'épaiſſeur. Si on laiſſoit le Caffé plus longtemps amoncelé, il s'aigriroit. En ne reſtant au contraire en tas qu'un jour & une nuit, il jette ſon eau & a plus de diſpoſition à ſécher. On fera tous les jours de même juſqu'à la fin de la premiére cueillette. Pour lors on aura ſoin de faire remuer, tous les jours, le Caffé avec un rateau, ſoit qu'il pleuve ou qu'il faſſe ſoleil, afin que la graine qui eſt deſſous ſe trouve à ſon tour deſſus.

Au bout de quelques jours, ſi le temps eſt beau, la graine aura perdu ſa couleur rouge, & ſera devenue tout-à-fait noire. Pour lors il faut diminuer l'é-

Digitized by Google

paiſſeur de la ſuperficie qu'elle occupe, en la faiſant étendre extrêmement claire ſur la plate-forme, où vous la laiſſerez paſſer deux nuits, ayant ſoin de remuer une fois par jour.

Lorſque la graine aura ainſi paſſé deux nuits, on la tâtera & on la trouvera dure. Parvenue à ce point, elle ne veut plus ni eau ni ſerein, & l'on ſera obligé, lorſque le ſoleil ſe couche, de la ramaſſer & de la faire mettre à couvert ſous un hangar, à moins qu'on n'ait quelque moyen pour la tenir bien couverte ſur la plate-forme même.

Tous les matins, lorſque le ſoleil aura bien ſéché la plate-forme, on étendra ce Caffé bien clair, & l'on aura ſoin de le remuer avec des rateaux, trois fois dans la matinée & autant l'après-midi. Au ſoleil couchant, on le ferrera de nouveau ſous le hangar, le plus chaud que l'on pourra & en un ſeul tas, s'il eſt poſſible. Cette opération veut être continuée tous les jours, ſi le temps le permet; car, ſi le temps eſt couvert, il ne faut pas expoſer le Caffé à être mouillé, la pluye lui étant contraire quand il eſt parvenu au point que nous venons de dire.

Digitized by Google

Lorsque la graine cassera sous la dent & que la pellicule où sont renfermés les deux grains de caffé se détachera d'elle-même, ce sera signe qu'il est sec, & il suffira de l'exposer encore une ou deux fois. Quand enfin le grain lui-même casse net sous la dent, il est temps de le serrer ; ce qu'il faudroit faire sur les trois ou quatre heures après-midi, afin qu'il fût bien chaud.

Le Caffé des seconde, troisiéme & quatriéme cueillettes, se préparera de même, en observant que, si l'on n'a pas eu le temps de mettre celui de la première en état d'être serré, il faut prendre garde de mêler avec lui celui de la seconde, & ainsi des autres. L'instant de leur parfaite sécheresse est le seul où leur mixtion doive se faire. Si on les mêle dans tout autre temps, le dernier déteriore le premier. Toutes les cueillettes ainsi faites & les grains qu'elles ont produit une fois séchés & mis en magasin, on ne court plus de risque, & le Caffé se conserveroit, pour ainsi dire, éternellement.

Avant que de dire comment il faut le fabriquer pour le rendre marchand, je crois devoir retourner aux arbustes,

Digitized by Google

& rendre compte des soins qu'ils demandent après la récolte.

La Caffeterie veut être nettoyée. Il ne faut pas même attendre, pour le faire, qu'elle soit sale. En la nettoyant souvent, c'est un ouvrage de cinq ou six jours : c'en est un de trois ou quatre semaines, quand elle est sale & remplie d'herbes. Elles font d'ailleurs jaunir les jeunes Caffiers & leur causent beaucoup de tort, quand ils sont en fleurs ; ce qui leur arrive environ quatre fois l'année. L'on arrachera donc les mauvaises herbes, & l'on gratera celles qui commencent à pousser.

Lorsque le Nègre chargé de cette opération aura nettoyé tous les environs d'un pied de Caffier, le Caffier même doit devenir l'objet de ses soins ; voici ce qu'il trouvera à y faire. En commençant d'abord par le pied, il verra quantité de rejettons qui poussent, & même qui sont avancés. Il faut les arracher tous, excepté un qu'il laissera avec la tige du Caffier. Il tournera ensuite autour de l'arbrisseau, & cassera tous les bois morts. Il arrachera de même au haut de la tige tous les rejettons qui s'élèvent au dessus de la touffe. En

Digitized by Google

ôtant ainsi à l'arbrisseau le pouvoir de croître par la tête, vous l'obligez à s'étendre en circonférence, & il pousse, dans cette dernière direction, quantité de branches qui donnent du fruit l'année suivante. Une Caffeterie ainsi entretenue est toujours belle & la récolte en est facile, en ce que les branches les plus élevées des arbrisseaux sont à la portée des esclaves.

J'ai connu des Colons qui avoient pour maxime de laisser croître les arbrisseaux au point qu'il falloit se servir d'échelles pour faire la récolte. La raison qu'ils en apportoient, étoit qu'il faut abandonner la conduite des arbres à la nature. Mais, outre que je suis du sentiment qui veut que l'on aide la nature, j'ai observé que leur récolte n'étoit pas plus abondante que celle de ceux qui empêchent leurs Caffiers de s'étendre par la tête. La seule différence qui se trouve entre les uns & les autres, est l'embarras des échelles & beaucoup de branches endommagées. Ce que j'avance ici est fondé sur l'expérience.

Les Caffeteries donnent moins dans une année que dans l'autre. Cette différence dans le rapport vient de la diffé-

Digitized by Google

rence dans l'objet de leur végétation. Dans une année, elles pouſſent du bois neuf, & c'eſt dans cette année qu'elles rendent moins. Dans la ſuivante, elles donnent beaucoup, parce que ce bois neuf apporte du fruit.

En ſoignant les arbriſſeaux, comme je viens de dire, une Caffeterie durera quinze ou vingt ans en rapport, au bout duquel temps on peut la renouveller.

Plus l'arbuſte eſt vieux, plus le Caffé qu'il donne a de qualité. Ce n'eſt donc point d'après le plus ou le moins d'excellence du Caffé que l'on recueille, que l'on doit juger de la vieilleſſe d'une Caffeterie. Le ſigne auquel on connoît qu'elle eſt vieille, c'eſt lorſqu'elle rend moins qu'elle ne doit rendre. Voici le moyen de la rajeunir.

Après la dernière cueillette, faites couper tous vos Caffiers à un pied & demi de terre. Faites enſuite porter dehors tout le bois coupé & que la Caffeterie ſoit bien nettoyée. Plantez alors dedans du maïs. A la récolte que vous en ferez viſitez tous vos arbriſſeaux; vous les trouverez garnis de rejettons. Choiſiſſez, dans chacun, les deux plus gros & qui vous paroîtront

Digitized by Google

avoir pris le plus de nourriture, & faites arracher les autres. Soignez ces deux rejettons, comme j'ai dit ci-dessus, sans en souffrir d'autres, & replantez du maïs pendant deux ou trois ans. Au bout de ce temps vous commencerez à recueillir du Caffé, comme dans une Caffeterie nouvelle, & cela pendant quinze ou vingt ans.

Je crois avoir fait connoître suffisamment tout ce qu'il faut faire pour planter, entretenir, mettre en rapport, & renouveller une Caffeterie. Voyons à présent quelle sorte d'opération exige le caffé que nous avons laissé en magasin.

Pour donner la dernière perfection au Caffé, c'est-à-dire, pour le rendre marchand, on en fera tirer du magasin une certaine quantité en coque, & on l'étendra le plus clair qu'il sera possible sur la plate-forme au soleil. Il est bon d'observer que la plate-forme doit être séche.

Il faut avoir sous un hangar un mortier propre à piler cette graine, c'est-à-dire, faite en entonnoir. L'ouverture doit en être de deux pieds environ à la circonférence, & sa profondeur, de deux pieds & demi, doit insensiblement diminuer

Digitized by Google

minuer de largeur jusqu'à n'en pas avoir, pour ainsi dire, dans le fond. Si les mortiers n'étoient point faits de cette façon, le Caffé se casseroit par morceaux. Le pilon, fait d'un bois lourd, aura trois pieds à trois pieds & demi de long, & sera de la même figure que celui d'un Apothicaire.

Chaque mortier sera confié à deux esclaves, placés l'un devant l'autre, qui feront tomber alternativement leurs pilons. On ne doit commencer à piler, que quand le soleil a chauffé le Caffé qui est sur la plate-forme. Alors un de ces esclaves en remplit un sac, le porte sous le hangar, & garnit le mortier qu'il faut avoir soin de ne remplir qu'à moitié.

Au bout de quelque temps le mortier est plein de coques cassées, de graine de Caffé telle qu'elle est lorsqu'on l'achète, & de poussière qui provient de la pellicule brisée sous le pilon. Quand on ne voit plus de Caffé en coque, il faut cesser de piler, sans quoi l'on casseroit les grains de Caffé eux-mêmes. Les deux esclaves doivent donc ramasser le tout, poussière, morceaux de coque, & grains de Caffé. On en met de nouveau, & l'on opére de même.

Digitized by Google

Quand tout eſt pilé, on conſtruit un échaffaud de ſept à huit pieds de hauteur, expoſé au vent, ſur lequel montent deux ou trois eſclaves, auxquels d'autres fourniſſent des ſacs pleins de Caffé pilé. Sous ces échaffauds on étend de grands draps ſur leſquels les Nègres qui ſont en haut vuident lentement leurs ſacs dont ils tournent l'ouverture du côté du vent : c'eſt ce qu'on appelle vanner. Le vent emporte la coque & la pouſſière, & les grains de Caffé tombent ſeuls ſur les draps.

D'autres eſclaves, placés ſous l'échaffaud, ramaſſent avec des rateaux le Caffé vanné, & le remettent dans des ſacs. On le rapporte enſuite ſur l'échaffaud où il eſt vanné de nouveau. Quand il a été ainſi vanné deux fois, on le porte ſous le hangar pour le paſſer au crible. Ce crible eſt une caiſſe de trois à quatre pieds de long ſur autant de large. Le rebord porte environ ſix pouces de haut, & le fond eſt percé en forme de treillage. Cette machine eſt établie ſur deux barres portées ſur des treteaux. Sur chaque barre il y a une tringle qui contient le crible, & deux eſclaves le font aller & venir continuellement d'un

Digitized by Google

bout à l'autre. Les saletés qui pourroient s'y trouver, tombent ainsi par les trous, & il ne reste plus à ôter que les grains de Caffé cassé.

Les Négresses sont chargées de cet emploi & le trient grain à grain. Cette opération est la dernière, & si le Caffé exige encore quelque soin, c'est celui de ne point le laisser long-temps dans les sacs, & de l'emballer promptement de peur qu'il ne blanchisse.

Voilà tout ce qui regarde la culture & la préparation du Caffé. Il ne me reste plus qu'à dire un mot des plates-formes, dont j'ai parlé dans le cours de ce petit Traité.

Les plate-formes sont absolument nécessaires à la fabrique du Caffé; sans elles on ne peut ni l'égouter, ni le sécher, ni par conséquent le conduire à sa perfection.

Rien n'est plus facile que la construction d'une plate-forme. Il faut d'abord choisir un terrein qui ait une pente naturelle, sinon il faudra lui en donner. Un terrein de deux cens pieds de long sur environ cent pieds de large formera une plate-forme très-belle & suffisante pour faire sécher cinquante à quatre-

Digitized by Google

vingt milliers de Caffé. La pente qu'il faudra lui donner, pour l'écoulement des eaux, doit être au moins de cinq pieds. Il eſt eſſentiel de bien nettoyer le terrein, d'en arracher les herbes, les ſouches & les pierres. On l'applanira enſuite au niveau de la pente qu'on lui deſtine, &, après l'avoir bien humecté, l'on y jettera de la cendre. Alors des eſclaves, armés de demoiſelles, battront la terre également. Quand le terrein eſt bien battu, on le remouille, l'on y répand de la cendre une ſeconde fois, & on le rebat de nouveau. Ces différentes opérations doivent être répétées cinq à ſix fois. Alors la terre eſt ferme & devient un corps dur, au moyen de la cendre & de l'eau mêlées enſemble. Il faut entourer les plate-formes d'un petit mur d'un pied d'épaiſſeur environ, & élevé d'un pied & demi au deſſus du niveau de la plate-forme. Du côté où finit la pente, on ménagera de petits égouts ou gouttières grillés par leſquelles l'eau puiſſe couler en ſuivant ſa pente; il eſt néceſſaire de les griller, afin que le Caffé qui pourroit ſuivre le cours de l'eau, ſe trouve arrêté par la grille. La plate-forme ainſi conſtruite, il ne reſte plus qu'à la tenir propre en

Digitized by Google

la balayant souvent. Il faut surtout la balayer lorsqu'on ramasse le Caffé pour le mettre sous le hangar, & avant que de le tirer du hangar pour l'exposer au soleil.

Les plate-formes que l'on fait de pavé, valent beaucoup mieux que celles de terre. Elles durent plus long-tems, ne demandent point d'entretien, n'étant point sujettes à se dégrader, se balayent plus aisément, se séchent de même, & font le Caffé plus proprement. Aussi coûtent-elles beaucoup par la cherté de la chaux & du pavé. On épargne une partie de la dépense en se servant pour paver d'une pierre fort commune dans l'Isle, & que l'on appelle *Galet*. C'est un caillou dont la figure présente un ovale applati. Les bords en sont ronds, ce qui ne permet pas une jonction exacte, & laisse entre ces cailloux des intervalles qu'il faut remplir de chaux, afin que la surface de la plate-forme soit égale. Le pavé de pierre plate n'est point sujet à cet inconvénient, & se lie plus exactement : mais aussi il coûte bien plus cher, comme nous l'avons dit. Quelque soit celui de ces deux pavés dont on se serve pour construire, il faut avoir

Digitized by Google

soin de choisir un bon sol, afin que les plate-formes ne s'affaissent en aucun endroit. L'eau qui séjourneroit dans les endroits affaissés, en rendroit l'usage impraticable ; cette précaution est absolument nécessaire.

Il est encore pour les plate-formes une autre sorte de construction appellée dans le pays *Argamasse*. Pour construire de cette manière, on commence par former le lit de la plate-forme suivant la grandeur qu'on veut lui donner, cela se fait en ôtant de la terre & en proportionnant l'enlevement que l'on en fait à la pente qu'il est nécessaire d'établir. On garnit ensuite cette surface d'une rangée de pierres sèches, que l'on recouvre d'un pied environ de terre. Ce nouveau lit est couvert à son tour d'une seconde rangée de pierres ; & le pied de terre dont on les couvre de nouveau porte un troisiéme lit de pierres, recouvert enfin à son tour de deux pieds de terre qui forment la surface. Quand l'ouvrage est dans cet état, on le laisse pendant trois ou quatre mois sans y toucher.

Les pluyes qui tombent dessus & l'action du soleil font pendant ce temps

Digitized by Google

travailler les terres, qui s'affaiſſent également; après quoi l'on bat cette plateforme à force de demoiſelles. La plateforme ainſi battue, les Maçons bâtiſſent la terraſſe ou *l'Argamaſte* avec des roches à chaux & à ſable, & couvrent cette maçonnerie d'un ciment qu'ils humectent ſans ceſſe afin de le bien lier. On compoſe enſuite un enduit d'eau de chaux, où l'on fait entrer des œufs & du *Jagre* (*c*). On étend cet enduit ſur le ciment & on le frotte ſans ceſſe avec des truelles de bois. Cet enduit devient auſſi poli qu'une glace; & c'eſt ce qu'on appelle *Argamaſte*.

Je préférerois cependant toujours les plate formes de terre, non-ſeulement parce que la dépenſe en eſt moins conſidérable, mais encore parce que *l'Argamaſte* eſt ſujette à ſe lézarder, & que les rateaux écaillant l'enduit, dégradent inſenſiblement la maçonnerie.

Je ne parlerai point des plate-formes en bois. Elles coûtent beaucoup & ne valent rien, attendu que le bois de cette Iſle travaille conſidérablement.

(*a*) *Jagre* ou *Jagara*: ſucre qui ſe fait avec le *tari* ou vin de Palmier longtemps bouilli.

Digitized by Google

Une chose importante à observer, c'est que les plate-formes, de quelque nature qu'elles soient, doivent être situées de manière que le soleil puisse donner dessus tout le long de la journée.

TCHOUANG-TSE ET TIEN : *Histoire Chinoise.*

J'AI donné dans le Volume de Septembre une idée de la Poësie Dramatique des Chinois ; & il paroît que cet article a fait plaisir, puisqu'un grand nombre de mes Lecteurs qui n'ont ni la facilité, ni le loisir, ni peut-être le courage de lire les *in-folio* du *P. du Halde*, me sollicitent de leur faire connoître quelque autre branche de la littérature de cette nation. Son génie Romanesque n'est pas à dédaigner, & le morceau que je présente aujourd'hui ne peut que faire honneur à l'invention, à l'esprit & au jugement de ce peuple célèbre.

Les ouvrages de fiction des Chinois sont courts. Ils ignorent l'art occidental de multiplier les volumes, & de pousser à bout la longue patience de leurs concitoyens. Leurs Romans consistent en

Digitized by Google

de petites hiſtoires, pleines d'intérêt, & qui attachent d'une manière agréable & utile. Ils renferment des maximes de ſageſſe & de politique, des ſatyres des vices & des ridicules, & portent à la pratique de quelque vertu. Il ne faut pas croire cependant que les écrivains Chinois ne s'écartent jamais de cette règle. Il en eſt parmi eux qui ne font des Romans que pour faire des Romans, qui ne cherchent qu'à divertir, qui ſe livrent au merveilleux ſans aucun deſſein, ou qui racontent des aventures galantes, quelquefois dangereuſes pour les mœurs. Un Critique Chinois (car les Auteurs ne ſont pas à l'abri de la critique à la Chine; les cenſeurs littéraires y ſont, non ſimplement tolérés, mais hautement protégés & récompenſés par le Gouvernement) ce Critique, dis-je, reproche aux Lettrés de ſon ſiécle d'abuſer de l'eſprit, & de perdre de vûe le but moral qu'ils devroient ſe propoſer. » Dans les ouvrages qu'on fait » aujourd'hui, dit-il, on ne trouve » plus les beaux ſentimens que nos an» ciens Sages nous ont tranſmis; on n'a » en vûe que d'amuſer frivolement par » des traits ingénieux. Quelle eſt l'utilité

» de pareils écrits ? « Ce même Critique attaque aussi le style des beaux-esprits Chinois. » Je ne sçaurois souffrir, dit-il, » certaines expressions répandues dans » quelques livres, & que ne doivent jamais » employer des auteurs qui se piquent de » politesse & de goût : j'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule. Si un de ces auteurs veut témoigner qu'il est frappé de quelque bel endroit d'un livre : je veux, dit-il, graver cela sur mes os & dans mon cœur. » S'il loue un service qu'on lui a rendu, il » s'écrie : c'est un don qui égale tous les » biens que je reçois du Ciel ; ou bien, » ayant recours aux fables : je ferai, dit-il, » l'oiseau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avoit mis en liberté ; je rendrai » un service pareil à celui des fourmis » sauvées du naufrage sur un rameau jetté » à propos. Après ma mort, diront quelques autres, si mon ame passe dans le » corps d'un chien ou d'un cheval, je veux » être à votre service pour reconnoître un » si grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on » se serve de termes qui marquent de la « reconnoissance & de la modestie. Mais » est-ce modestie que de donner dans ces » extravagances ? N'est-ce pas plutôt flatterie lâche & indécente ? «

Digitized by Google

Les auteurs Chinois font malheureusement, ainsi que nous, des Préfaces. Elles sont analogues à leurs fictions; ils y étalent les conséquences que l'on en doit tirer; ils y donnent des préceptes pour la conduite de la vie; en un mot, au lieu de mettre la morale à la fin, ils la mettent dans la Préface; ce qui est fastidieux & mal adroit; puisqu'ils font connoître d'avance le sujet qu'ils vont traiter, & que par-là ils ôtent au lecteur le plaisir de la surprise & celui de faire lui-même l'application de ce qu'il a lû. La Préface qui est à la tête de *Tchouang-Tse* a ce défaut, & n'a que cela de remarquable. Ainsi, je ne m'y arrêterai pas, & j'en viens au Conte même traduit en François par le P. d'*Entrecolles*, Jésuite. J'ai pris la liberté de faire dans son style les corrections qui m'ont paru nécessaires pour rendre ce morceau plus vif & plus intéressant.

Sur la fin de la Dynastie des *Tcheou* parut à la Chine un fameux philosophe appellé *Tchouang-Tse*. Il nâquit à *Mong* ville du Royaume *Song* (*a*). Il eut un

(*a*) Aujourd'hui Province de *Chan-Tong*.

Digitized by Google

petit Mandarinat, & se fit disciple d'un Sage très-célébre de la Secte de *Tao* (*b*). Le nom de ce Sage étoit *Ly* & son surnom *Eul*. Mais, comme il étoit venu au

(*b*) Il y a trois principales sectes dans l'Empire de la Chine : la secte *Littéraire* ou des Lettrés qui suit la doctrine des anciens livres, & qui regarde *Confucius* comme son maître ; la secte de *Tao*, dont le fondateur fut un nommé *Lao-Kiun* ; la secte des Idôlâtres qui adorent une Divinité nommée *Fo* ou *Foë*, dont le culte fut transporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jesus Christ. La première de ces sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée pour s'élever aux dignités de l'Empire par la voye du mérite, de l'esprit & des connoissances. La seconde a dégénéré en une espèce de magie & d'enchantement. Les disciples de cette secte promettent le secret de faire de l'or & de se rendre immortel. Ils entendent par le *Tao*, l'*Esprit* ou la *Raison* qui a produit toutes choses. La morale de *Lao-Kiun* & de ses sectateurs est assez semblable à celle d'*Epicure*. Elle consiste à écarter les desirs violens & à réprimer les passions capables de troubler la paix de l'ame. La troisième secte n'est qu'un amas de fables & de superstitions entretenues par les Bonzes. Ils ont introduit la créance de la métempsycose ou transmigration des ames d'un corps dans un autre Ils la promettent plus ou moins avantageuse, selon qu'on est plus ou moins libéral envers eux. Les Prêtres en usent ainsi dans bien des Religions.

Digitized by Google

monde avec des cheveux blancs, il fut appellé *Lao-Tſe*, c'eſt-à-dire, l'*Enfant-Vieillard*.

Toutes les fois que *Tchouang-Tse* dormoit, il rêvoit qu'il étoit un gros papillon voltigeant çà & là dans un verger ou dans une prairie. Ce ſonge laiſſoit dans ſon imagination des traces ſi fortes & ſi profondes qu'à ſon reveil même il croyoit avoir des aîles, & les cherchoit à ſes épaules. Plein d'inquiétude & de curioſité, il demanda à ſon maître l'explication d'un rêve ſi fréquent & ſi extraordinaire. La voici, répondit cet homme admirable. Au temps que le cahos ſe débrouilla & que cet Univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel; les arbres & les plantes, parure de la terre, la ſeconde. Ce beau papillon erroit de côté & d'autre, & alloit cueillir le parfum des fleurs les plus brillantes & les plus exquiſes. Il ſçut même tirer du Soleil & de la Lune des agrémens infinis, & ſe procurer une force qui le rendit immortel; ſes aîles étoient grandes & preſqu'arrondies; ſon vol étoit rapide.

Il trouva un jour le ſecret de péné-

Digitized by Google

trer dans le jardin de la grande Reine ; il vola sur les fleurs, & gâta quelques boutons à peine éclos. L'oiseau mystérieux à qui l'on avoit confié la garde de ce jardin, lui donna un coup de bec dont il mourut. Son corps resta sans sa vie ; mais son ame, qui étoit immortelle, ne périt point. Elle a passé depuis en d'autres corps ; elle est aujourd'hui dans celui de *Tchouang-Tse* ; & c'est ce qui lui donne de si heureuses dispositions pour devenir un grand Philosophe, pour s'élever par un vol heureux aux vérités les plus sublimes.

De ce moment *Lao-Tse* n'eut rien de caché pour son disciple. Il lui dévoila les plus profonds mystères de sa doctrine. *Tchouang-Tse* sentit tout-à-coup qu'il devenoit un autre homme. Il eut desormais les inclinations de sa première origine ; il voltigea comme un papillon sans se fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parût ; c'est-à-dire, qu'il commença à voir le vuide & le néant de tout ce qui occupe & charme les mortels. Les plus grands avantages de ce monde lui parurent aussi solides que la vapeur déliée dont se forme un nuage qui est le jouet des vents, aussi stables

Digitized by Google

que l'eau d'un ruiſſeau qui fuit ſans ceſſe avec précipitation. On ne le voyoit occupé qu'à lire, à méditer, & à mettre en pratique les leçons de ſon maître. Il ſe défit de la charge qu'il poſſédoit ; il prit même congé de *Lao-Tse*, & ſe mit à voyager dans la vûe d'acquérir de nouvelles connoiſſances.

Mais, quelque ardeur qu'il eût pour l'étude & pour la tranquillité du cœur, il ne fut point inſenſible aux plaiſirs de l'hymen : il ſe maria trois fois ſucceſſivement. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie ; il répudia la ſeconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit ſurpriſe ; la troiſiéme eſt l'heroïne de cette hiſtoire. Elle deſcendoit des Rois de *Tſi* (*c*). *Tchouang-Tse* s'étoit fait eſtimer dans ce Royaume ; & l'un des principaux de l'illuſtre maiſon de *Tien* lui donna ſa fille en mariage. Elle l'emportoit de beaucoup ſur les deux femmes qu'il avoit eues. Elle étoit bien faite ; elle avoit un teint blanc & fleuri ; ſon caractère d'eſprit étoit charmant ; elle joignoit à une douceur aimable une vivaci-

(*c*) A préſent la Province de *Chan Si*.

Digitized by Google

té surprenante. Aussi notre Philosophe l'aima-t-il tendrement, quoiqu'il eût appris à mettre un frein à ses passions.

Cependant le Roi de *Tsou* (*d*) sur la haute réputation de *Tchouang-Tse*, voulut l'attirer dans ses Etats; il lui députa des Officiers de sa Cour avec de riches présens en or & en soieries pour l'inviter à se rendre auprès de lui, & à prendre place dans son Conseil, en qualité de premier Ministre. *Tchouang Tse* répondit aux Députés par cet apologue. Une genisse destinée aux sacrifices & nourrie depuis long-temps avec délicatesse, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Elle apperçut sur sa route des bœufs accablés sous le poids de la charrue. Ce spectacle redoubla sa fierté. Mais, lorsqu'elle fut introduite dans le temple & qu'elle vit le couteau levé, prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle mépriſoit la destinée. Ses souhaits furent inutiles; il lui en coûta la vie. C'est ainsi que *Tchouang-Tse* refusa d'une manière honnête les présens & les offres du Roi de *Tsou*.

(*d*) Maintenant la Province de *Hou-Quang*.

Digitized by Google

Il se retira peu de temps après avec sa nouvelle épouse dans le royaume *Song*, sa patrie. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne *Nan-Hoa*, afin d'y passer sa vie en philosophe, & d'y goûter, loin du faste des cours & du bruit des villes, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses douces rêveries au bas de la montagne, il se trouva proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas, s'écria-t-il, les voilà donc tous égaux ! Il n'y a plus de rang ni de distinction ! Le fou est ici confondu avec le sage, l'ignorant avec le sçavant, le stupide avec l'homme d'esprit. Un sépulcre est la demeure éternelle de tous les humains.

Après s'être quelque temps occupé de ces tristes idées, il s'avança, & se trouva près d'un tombeau nouvellement élevé. La petite éminence de terre battue n'étoit pas encore entiérement séche. Tout contre étoit assise une jeune femme qu'il n'avoit pas vûe d'abord ; elle étoit en grand deuil, c'est-à dire, qu'elle étoit vêtue d'un long ha-

Digitized by Google

bit blanc de groſſe ſerge ſans coûture (e). Elle tenoit à la main un éventail blanc dont elle éventoit ſans ceſſe la petite éminence du tombeau. Oſerois-je, lui dit *Tchouang-Tſe* ſurpris de cette aventure, vous demander de qui eſt ce monument, & pourquoi vous prenez tant de peine pour l'éventer. La Dame continuant toujours d'agiter l'éventail, répandit des larmes : Vous voyez, lui dit-elle, une veuve au pied du tombeau de ſon mari. Celui dont les os repoſent ſous cette tombe m'a été bien cher durant ſa vie ; il m'aimoit de ſon côté avec tendreſſe. Même en mourant, il ne pouvoit me quitter ; je me ſouviens de ſes dernières paroles : Chère épouſe, ſi dans la ſuite tu ſongeois à un ſecond hyménée, je te conjure d'attendre que l'extrêmité ſupérieure de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée & bien battue, ſoit entiérement deſſéchée ; je te permets alors de te remarier. J'ai fait réflexion, reprit-elle, que la ſurface de cette terre fraîchement amoncelée ne ſécheroit pas aiſément ; c'eſt pourquoi

(e) C'eſt le grand deuil des Dames Chinoiſes.

Digitized by Google

vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité. Le Philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire d'un aveu si naïf. Il se posséda néanmoins. Voilà une femme bien pressée, se disoit-il en lui-même! Comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée! Qu'eût-elle donc fait s'ils se fussent haïs? Puis, lui adressant la parole : Vous souhaitez donc que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ? Mais, délicate comme vous l'êtes, vous serez bientôt lasse, & les forces vous manqueront. Permettez que je vous aide. La Dame se leva & faisant une profonde révérence, elle lui présenta un éventail pareil au sien. *Tchouang-Tse*, qui avoit l'art d'évoquer les Esprits, les appella à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & toute l'humidité s'évapora en un clin d'œil. La jeune veuve, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage riant, tira de ses cheveux une aiguille d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'étoit servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnoissance. *Tchouang-Tse* refusa l'aiguille de tête, &

Digitized by Google

prit l'éventail. La Dame se retira très-satisfaite ; sa joye éclatoit dans sa marche leste & dégagée.

Il n'en étoit pas ainsi de *Tchouang-Tse* ; il retourna tout pensif chez lui. Il entra dans sa salle, & s'étant assis il considéra pendant quelque temps l'éventail qu'on venoit de lui donner, puis, jettant un profond soupir, il dit les vers suivans : *Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de haine conservée dès la vie précédente, & qu'elles ne se cherchent dans le mariage que pour se maltraiter le plus long temps qu'elles peuvent ? C'est donc ainsi qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avoit le plus chérie ? Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de cœurs volages ?* La femme du Philosophe étoit derrière lui, sans qu'il l'eût apperçue. Après avoir entendu ce qu'il venoit de dire, elle se montra : Peut-on sçavoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? *Tchouang-Tse* lui raconta l'histoire de la jeune veuve & tout ce qui s'étoit passé au tombeau de son mari. La Dame *Tien* fit éclater son indignation à cet horrible

Digitized by Google

récit ; &, comme si elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, elle la chargea de malédictions, l'appella la honte de son sèxe & l'opprobe du genre humain. Regardant ensuite *Tchouang-Tse* : Oui, dit-elle, je le dis, je le pense, & rien n'est plus vrai ; c'est là un monstre d'insensibilité. Peut-on trouver quelque part un aussi mauvais cœur ? *Tchouang-Tse*, sans trop l'écouter, & tout entier aux divers mouvemens qui l'agitoient, dit encore ces vers-ci : *Tant qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le loue & ne le flatte ? Est-il mort, la voilà prête à prendre l'éventail, pour faire au plutôt sécher le tombeau. La peinture représente bien l'extérieur des objets ; mais elle n'en montre point l'intérieur. On voit le visage d'une personne ; on n'en voit point l'ame.* A ce discours, la Dame *Tien* entra dans une furieuse colère. Comment pouvez-vous, dit-elle, parler de la sorte en ma présence, condamner toutes les femmes, & confondre celles qui ont de l'honneur & de la vertu avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? A quoi bon tant de déclamations, répliqua le Philosophe ?

Digitized by Google

Avouez-le de bonne foi, si je venois à mourir maintenant, avec la jeuneſſe, la beauté & l'enjoûment que vous avez, ſeriez-vous d'humeur de laiſſer couler trois & même cinq années ſans penſer à un nouveau mariage, ainſi que le grand Rit l'ordonne? Ne dit-on pas, répondit la Dame: Un Grand qui eſt fidéle à ſon Prince renonce à tout emploi après la mort de ſon maître. Une vertueuſe veuve ne penſe jamais à un ſecond mari. A-t-on jamais vû des femmes de mon rang, qui, après avoir été mariées, ayent paſſé d'une famille dans une autre, & qui ayent quitté le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux? Si, pour mon malheur, vous me réduiſiez à l'état de veuve, ſachez que je ſerois incapable d'une telle action, & que de ſecondes nôces ne me tenteroient pas, je ne dis point avant le terme expiré de trois ou de cinq ans, mais durant toute ma vie; cette penſée ne me viendroit pas même en ſonge; telle eſt ma réſolution; rien ne ſeroit capable de la changer. De ſemblables promeſſes, réprit *Tchouang-Tſe*, ſe font aiſément,

Digitized by Google

mais ne s'accompliſſent pas de même. Ces paroles rendirent la Dame plus furieuſe encore. Sachez, dit-elle, qu'une femme a ſouvent l'ame plus noble & plus conſtante que ne l'a un homme de votre caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modéle de fidélité ? Votre première femme meurt, peu après vous en prenez une ſeconde ; celle-ci, vous la répudiez ; je ſuis enfin la troiſième. Vous jugez ſans doute des autres par vous, & c'eſt pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui eſt de nous autres femmes mariées à des Philoſophes, qui faiſons profeſſion comme eux d'une vertu auſtère, il nous eſt encore bien moins permis de nous remarier ; ſi nous nous en aviſions, nous deviendrions la fable du public & l'objet de ſes riſées. Mais enfin à quoi bon ce langage, & quel plaiſir prenez-vous à me chagriner ? Vous vous portez bien ; pourquoi chercher à me déplaire, en faiſant la triſte ſuppoſition que vous êtes mort, & que..... Alors, ſans rien dire davantage, elle ſe jette ſur l'éventail que ſon mari tenoit à la main ; elle le lui arrache, & de dépit le met en pièces,

Digitized by Google

Calmez-vous, dit *Tchouang-Tſe*; votre vivacité me fait plaiſir, & je ſuis ravi que vous preniez feu ſur un pareil ſujet. La Dame s'appaiſa en effet, & l'on parla d'autre choſe.

Quelques jours après, *Tchouang-Tſe* tomba dangereuſement malade. Sa femme ne quittoit point le chevet de ſon lit, fondant en pleurs, & pouſſant des ſanglots continuels. Son mari ſe ſentit bientôt à ſa dernière heure. A ce que je vois, lui dit-il, je n'échapperai pas de cette maladie; ce ſoir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu. Quel dommage que vous ayez déchiré l'éventail que j'avois apporté? Il vous auroit ſervi à éventer & faire ſécher la couche de chaux & de terre dont mon tombeau ſera enduit. Eh, de grace, Monſieur, s'écria la femme affligée, dans l'état où vous êtes, ne vous occupez pas d'idées ſi triſtes pour vous & ſi injurieuſes pour moi. J'ai étudié nos livres; je ſçais nos Rits; mon cœur vous a été donné; il ne ſera jamais à d'autres, je vous le jure; &, ſi vous doutez de ma ſincérité, je conſens & je demande à mourir avant vous, afin que

que vous soyez bien persuadé de mon fidéle attachement. Il suffit, repartit le mourant ; me voilà rassûré sur la constance de vos sentimens à mon égard. Hélas, je sens que j'expire ; mes yeux se ferment à jamais pour vous. A ces mots, il ne donna plus aucun signe de vie. La femme jettant les hauts cris, embrassa le corps de son époux, & se tint long-temps serré entre ses bras. Ensuite elle l'habilla & le plaça proprement dans un cercueil. Nuit & jour elle faisoit retentir les environs de ses plaintes & de ses gémissemens. Sa douleur étoit à un tel excès qu'on eût dit qu'elle avoit perdu la raison ; elle ne vouloit prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils sçavoient être un Sage du premier ordre. Lorsque la foule commençoit à diminuer, on vit paroître un jeune Bachelier bien fait & de bonne mine. Il avoit un habit de soie violet, un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & une chaussure élégante ; un vieux domestique le suivoit. Ce Seigneur fit

Digitized by Google

ſçavoir qu'il deſcendoit des Rois de *Tsou*. Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philoſophe *Tchouang-Tse* que je voulois me faire ſon diſciple ; je venois à ce deſſein ; j'apprends à mon arrivée qu'il eſt mort ! Quelle perte ! Il quitte auſſitôt ſon habit de couleur, & en prend un de deuil. Il ſe rend près du cercueil, frappe quatre fois de la tête contre terre, & s'écrie d'une voix entrecoupée de ſanglots : Sage & ſçavant *Tchouang*, votre diſciple eſt malheureux, puiſqu'il n'a pû vous trouver en vie, & profiter de vos leçons. Je veux au moins vous marquer mon attachement & ma reconnoiſſance, en reſtant ici en deuil pendant l'eſpace de cent jours. Après avoir prononcé ces paroles, il ſe proſterna encore quatre fois, arroſant la terre de ſes larmes.

Il demanda à voir la veuve pour lui faire ſon compliment. Elle s'excuſa deux ou trois fois de paroître. *Ouang-ſun* (c'eſt le nom du jeune Bachelier) repréſenta que, ſelon les anciens Rits, les femmes pouvoient ſe laiſſer voir, lorſque les intimes amis de leurs maris venoient chez elles. J'ai encore, ajoû-

Digitized by Google

ta-t-il, plus de raison que tout autre de jouir de ce privilège, puisque je devois loger chez le docte *Tchouang-Tse*, en qualité de son disciple. La Dame enfin se laissa persuader. Elle sortit de l'intérieur de sa maison & s'avança d'un pas lent dans la salle pour recevoir cette visite. Les complimens se firent en peu de mots. La veuve éplorée ne se fut pas plutôt apperçue de la figure charmante, des belles manières, de l'esprit, & des agrémens de ce jeune Seigneur qu'elle sentit au fond de son cœur les mouvemens d'une passion naissante qu'elle ne démêloit pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas sitôt. *Ouan-sung* la prévint. Puisque j'ai eu le malheur, dit-il, de perdre mon maître, dont la mémoire me sera toujours chère, j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je passerai les cent jours de deuil; j'assisterai ensuite aux funérailles. Je serois bien aise de lire pendant ce temps-là les ouvrages de cet illustre Philosophe; ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé. C'est un honneur pour feu mon époux, répon-

Digitized by Google

dit la Dame ; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient : elle invita le jeune étranger à dîner ; il l'accepta, & pendant le repas elle lui donna les écrits de T*chouang*-T*se*, auxquels elle joignit le livre de T*ao*-T*e*, présent du fameux *Lao*-T*se*.

A côté de la salle où étoit le cercueil du défunt, il y avoit deux chambres qui donnoient dans cette salle, toujours ouverte par devant. Elles furent destinées au logement d'*Ouang-sun*. La jeune veuve venoit souvent dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari ; en se retirant, elle disoit quelques mots d'honnêteté au jeune Seigneur, qui se présentoit pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevûes leurs yeux se rencontroient & trahissoient les sentimens de l'un & de l'autre. *Ouang-sun* étoit déja à demi vaincu, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait. Ce qui lui faisoit plaisir, c'est qu'ils se trouvoient à la campagne, dans une maison écartée, où les manquemens aux Rits du deuil ne pouvoient faire aucun tort. Mais, comme les premières avances coûtent toûjours à une femme, elle s'avisa d'un expé-

Digitized by Google

[redacted]t. Elle fit venir en ſecret le vieux [redacted]ſtique d'*Ouang ſun*, le régala de qu[redacted]es raſades d'excellent vin, le flatta, [redacted]ſenſiblement parvint à lui demand[redacted] ſon maître étoit marié. Pas encore, [redacted]pondit-il. Eh, continua-t-elle, q[redacted]s qualités voudroit-il trouver dan[redacted] perſonne pour l'épouſer? Le valet [redacted] le vin avoit mis de bonne humeu[redacted]épliqua : je lui ai ouï dire que s[redacted]n trouvoit une qui vous reſſemblât, [redacted]ſeroit au comble de ſes vœux. Ne m[redacted]tu point, repartit-elle? Ce que tu dis [redacted]il bien vrai ? Un vieillard comme [redacted]mentir, répondit-il, & avoir le fr[redacted]d'en impoſer à une perſonne de v[redacted] mérite ! Hé bien, pourſuivit-elle [redacted]es très-propre à ménager mon ma[redacted]e avec ton maître ; parle-lui de mo[redacted] ſi tu vois que je lui plaiſe, aſſûre-le [redacted] je regarderois comme le plus gran[redacted]onheur d'être à lui. Il n'eſt pas beſo[redacted] de le ſonder ſur cet article, dit le va[redacted], puiſqu'il m'a franchement [redacted] qu'un pareil mariage ſe[redacted]t-à-fait de ſon goût. Mais, [redacted]ſoit-il enſuite, cela n'eſt pas poſſible, parce que je ſuis diſciple du défunt ; on en jaſeroit dans le monde.

Digitized by Google

Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve ! Ton maître n'a point été réellement disciple de *Tchouang-Tse* ; il n'a fait que promettre de le devenir ; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs, nous sommes à la campagne & à l'écart ; qui songeroit à parler de notre mariage ? Va, quand il surviendroit quelque autre obstacle, tu es assez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes bons offices. Elle lui versa en même temps plusieurs coups de vin. Il promit d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoute, dit-elle, si ton maître accepte mes offres, viens au plutôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure de jour ou de nuit que ce soit ; je t'attends avec impatience.

Elle fut d'une inquiétude extrême jusqu'au retour du négociateur. Elle alla vingt fois dans la salle sous divers prétextes, mais au fond pour s'approcher de la chambre de son amant ; à la faveur des ténèbres, elle écoutoit à la porte & aux fenêtres pour sçavoir si l'on ne parloit pas de l'affaire qu'elle avoit tant à cœur. En passant assez près du cercueil elle entendit

Digitized by Google

quelque bruit ; elle trembla de frayeur. Hé quoi, dit-elle toute émue, le défunt donneroit il quelque ſigne de vie ? Elle rentra au plus vîte dans ſa chambre, & prenant la lampe, elle vint voir ce qui avoit cauſé ce bruit. Elle trouve le vieux domeſtique étendu ſur la table poſée devant le cercueil pour y brûler des parfums & y placer des offrandes à certaines heures. Il cuvoit là le vin que la veuve lui avoit fait boire. Elle ne fut point offenſée d'une pareille irrévérence ; elle n'oſa même éveiller cet yvrogne, & elle alla ſe coucher ; mais il lui fut impoſſible de fermer l'œil.

Le lendemain elle rencontra le valet qui ſe promenoit tranquillement, ſans ſonger même à lui parler de ſa commiſſion. Cette froideur & ce ſilence l'allarmèrent ; elle l'appella, & l'ayant fait entrer dans ſa chambre : eh bien, dit elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé ? Il n'y faut plus penſer, répondit-il ſéchement. Eh pourquoi donc, reprit-elle ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'avois prié de dire, ou tu n'as pas ſçû le faire valoir. Je n'ai rien oublié, pour-

Digitized by Google

suivit le Domestique ; mon maître a été même ébranlé ; il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répondu sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de *Tchouang-Tse* ; ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, selon lui, il y a trois autres obstacles insurmontables. Voyons un peu, reprit la veuve inquiète, quels sont-ils ? Les voici, poursuivit le vieux Domestique. 1°. m'a-t-il dit, le cercueil du mort est encore exposé dans la salle ; c'est un spectacle bien lugubre. Comment pourroit on s'y réjouir & célébrer un mariage ? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si éperdûment aimé sa femme, & celle-ci lui ayant témoigné un si tendre retour, fondé sur sa vertu & sa capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle verra en moi si peu de mérite. 3°. Enfin, je n'ai ici ni meubles ni argent : où trouver les fonds pour les présens & les repas de nôces ? Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles, répondit la veuve, vont être levés à l'instant même,

Digitized by Google

& très-aiſément. 1°. Cette machine lugubre, que renferme-t-elle ? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à eſpérer ni à craindre. J'ai dans un coin de mon terrein une vieille maſure ; quelques païſans du voiſinage que je ferai venir y tranſporteront le cercueil. 2°. Ah vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroiſſoit être, un homme d'une rare vertu & d'un grand ſçavoir ! Avant que de m'épouſer, il avoit déja répudié ſa ſeconde femme ; c'étoit un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de ſa réputation qui étoit aſſez mal fondée, le dernier Roi de *Tſou* lui envoya de riches préſens, & voulut le faire ſon premier Miniſtre. Lui qui ſentoit ſon incapacité réelle, & qui voyoit qu'elle éclateroit dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint ſe cacher dans ce lieu ſolitaire. Il n'y a qu'un mois que ſe promenant ſeul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire ſécher à coups d'éventail l'extrémité ſupérieure du tombeau de ſon mari, parcequ'elle ne devoit ſe remarier que quand il ſeroit ſec. *Tchouang* l'accoſta, la cajola, lui ôta des mains

Digitized by Google

l'éventail, & se mit à en jouer pour lui plaire, en séchant au plus vîte le tombeau. Il voulut retenir cet éventail comme un gage d'amitié de la veuve, & l'apporta ici, mais je le lui arrachai des mains & le mis en piéces. Au lit de la mort il me rappella cette histoire; ce qui nous brouilla de nouveau. Quels bienfaits ai-je donc reçûs de lui? Quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton maître est jeune, il aime l'étude; il se fera immanquablement un nom dans la Littérature; sa naissance le rend déja illustre; il est, comme moi, du sang des Rois: voilà entre nous un rapport admirable; c'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. 3°. Pour ce qui regarde les bijoux & les festins de nôces, je me charge d'y pourvoir. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes? Tiens, voilà déja vingt taëls; va les offrir à ton maître; c'est pour avoir des habits neufs; pars au plus vîte, & informe le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il se rend à mes raisons, je vais tout disposer pour célébrer notre mariage ce soir même.

Le valet prit les vingt taëls, & alla

Digitized by Google

rapporter tout l'entretien à *Ouang-Sun* qui donna enfin le consentement si desiré. Dès que la veuve eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joye de mille manières. Elle quitta aussitôt son grand deuil, se para, s'ajusta, se farda, tandis que par ses ordres on transporta le cercueil dans la vieille masure. La salle fut bien-tôt ornée pour la cérémonie de l'entrevûe & des nôces; en même-tems on prépara le festin, afin que rien ne manquât à la fête. Sur le soir, on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariés. La salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de lumières. Sur la table du fond étoit le grand cierge nuptial.

Lorsque tout fut prêt, *Ouang-Sun* parut avec un habit & un ornement de tête, qui relevoient singulièrement la beauté de ses traits & de sa taille. La Dame vint aussi-tôt le joindre couverte d'une longue robe de soie, enrichie d'une broderie très-fine. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un couple charmant; ainsi rapprochés, ils se donnoient mutuellement plus d'éclat &

Digitized by Google

de graces, à peu près comme des pierreries & des perles rehaussent la beauté d'une étoffe d'or, & en paroissent plus belles à leur tour. Après avoir fait les révérences d'usage dans une pareille cérémonie & s'être souhaité toutes sortes de prospérités dans leur union, il se prirent par la main, & passèrent dans l'appartement intérieur. Là ils pratiquèrent le grand Rit de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance; après quoi ils se mirent à table.

Le repas fini, & lorsqu'ils étoient sur le point de se coucher, il prit tout-à coup au jeune époux d'horribles convulsions; son visage parut tout défiguré; ses sourcils se fronçèrent; sa bouche se tordit; il ne put faire un pas, & voulant monter sur le lit, il tomba par terre. Etendu tout de son long, il se frotta la poitrine des deux mains, en poussant des cris affreux que lui arrachoit la douleur. La Dame appelle au secours, & se jette à corps perdu sur *Ouang-Sun*; elle l'embrasse; elle lui frotte la poitrine où étoit la violence du mal; elle lui demande quelle en est la nature. *Ouang-Sun* souffroit,

Digitized by Google

trop pour répondre ; on eût dit qu'il étoit près de rendre le dernier soupir. Son vieux domestique accourant au bruit, le prend entre ses bras & l'agite. Mon cher *Ouang-Sun*, s'écria la Dame, a-t-il déja éprouvé de semblables accidens ? Hélas, oui, répondit le valet ; & il n'y a guères d'année qu'il ne soit attaqué de cette maladie ; un seul remède peut le sauver. Dis-moi vîte, repliqua la Dame, quel est ce remède. Le médecin de la famille Royale, reprit le valet, a trouvé ce secret qui est infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud ; les convulsions cessent dans la minute, & il est sur pied. La première fois que ce mal l'assaillit, le Roi son parent ordonna qu'on fît mourir un prisonnier qui méritoit la mort, & qu'on prît de sa cervelle ; il fut guéri à l'instant. Mais, hélas, où en trouver actuellement ? Mais, reprit la Dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle n'auroit pas un bon effet ? Le médecin, répondit le domestique, nous a dit qu'au besoin on pourroit absolument se ser-

Digitized by Google

vir de la cervelle d'un mort, pourvû qu'il n'y eût pas trop long-temps qu'il fût expiré, parce que la cervelle n'étant point encore desséchée conserve sa vertu. Il n'y a, s'écria la Dame, qu'à ouvrir le cercueil de mon mari, & y prendre un remède si salutaire. J'y avois bien pensé, répliqua le valet, mais je n'osois vous le proposer, & je craignois que cette seule pensée ne vous fît horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang-Sun* n'est-il pas à présent mon mari ? S'il falloit de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurois regret ? Et j'hésiterois par respect pour un vil cadavre !

Elle laisse *Ouang-Sun* entre les bras du vieux domestique ; elle prend d'une main une hache, & une lampe de l'autre. Elle court avec précipitation vers la masure où étoit le cercueil ; elle retrousse ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, la lève, & de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil & le fend en deux. Quelques autres coups achevèrent de le briser. Comme l'effort extraordinaire qu'elle avoit fait l'avoit éfoufflée, elle s'arrêta un mo-

Digitized by Google

ment pour reprendre haleine. Aussitôt elle entend un grand soupir, & jettant les yeux sur le cercueil, elle voit son premier mari se remuer, & se mettre sur son séant. La frayeur dont elle est saisie lui fait pousser un cri terrible, ses genoux se dérobent sous elle, & dans le trouble où elle est, la hache lui tombe des mains, sans qu'elle s'en apperçoive. Chère épouse, lui dit *Tchouang*, aide-moi un peu à me lever. Sorti du cercueil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. Sa femme le fuit, mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avoit laissé le jeune *Ouang-Sun* & le domestique, & que ce devoit être le premier objet qui frapperoit les regards de son mari. Mais heureusement le maître & le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassûre un peu; & songe aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas; elle jette un regard tendre sur *Tchouang-Tse*: votre petite esclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, étoit occupée jour & nuit de votre cher souvenir. Ayant entendu un bruit assez distinct qui venoit du cercueil, & me

Digitized by Google

ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont revenus à la vie, je me suis flattée que vous pourriez être de ce nombre. J'ai donc couru au plus vîte, & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le ciel! mon espérance n'a point été trompée. Quelle félicité pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurois continuellement la perte! Je vous suis obligé, dit *Tchouang-Tse*, de ce vif attachement que vous me montrez. J'ai cependant une petite question à vous faire. Pourquoi n'étiez-vous pas en deuil? Pourquoi vous vois-je vêtue d'un habit de brocard brodé? J'allois, dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur; la joye dont j'allois être comblée ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil; c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces. A la bonne heure, dit *Tchouang-Tse*. Mais, pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette masure, & non dans la salle, où naturellement il devoit être? Cette question embarrassa la Dame; elle ne put y répondre.

Digitized by Google

Tchouang-Tſe, jettant les yeux ſur les ornemens qui décoroient la chambre où ils étoient, ſur les plats, ſur les taſſes, & ſur tous les autres ſignes qui annonçoient une fête, les conſidéra attentivement. Puis, ſans s'expliquer, il demanda du vin chaud; il en but pluſieurs coups, ſans proférer une parole; ſa femme étoit cruellement intriguée. Enfin, il prit du papier & un pinceau, & il écrivit des vers qui ſignifient: *Epouſe infidelle, eſt-ce ainſi que tu réponds à ma tendreſſe? Si je conſentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit vivre avec ſa femme, n'aurois je pas à craindre que tu ne vinſſes une ſeconde fois briſer mon cercueil à coups de hache?* La femme, en liſant ces vers, changea de couleur, & n'oſa ouvrir la bouche. *Tchouang-Tſe* continua d'écrire, & traça ſur le papier quatre autres vers, dont voici le ſens: *Qu'ai-je gagné par tant de preuves du plus tendre amour? Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été auſſi tôt oublié. On eſt venu m'aſſaillir juſques dans le cercueil à grands coups de hache. N'eſt-ce pas là un empreſſement plus grand que celui de ſécher le tombeau avec l'éventail?*

Tchouang-Tſe, après avoir fini d'é-

Digitized by Google

crire, dit à sa femme : Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi ; en même temps il les montroit du doigt. Elle se retourne, & apperçoit *Ouang-Sun* & son vieux domestique : nouveau sujet de frayeur & de confusion pour elle. Elle tourna une seconde fois la tête ; elle ne les vit plus ; ils avoient disparu. Car c'étoit des Esprits, des phantômes, que *Tchouang*, par sa science profonde dans la magie, avoit fait paroître pour éprouver sa femme, de même que c'étoit par son art sublime qu'il s'étoit donné les apparences sensibles d'une mort véritable, & qu'il étoit resté dans le cercueil.

L'infame *Tien*, desespérée de voir ses intrigues découvertes, & ne pouvant survivre à sa honte, se retire dans une chambre écartée ; elle dénoue sa ceinture de soie, & se pend à une poutre : fin déplorable où conduit d'ordinaire une passion honteuse, lorsqu'on s'y livre. *Tchouang Tse*, qui ne sçavoit où étoit sa femme, entre dans cette chambre, & la voyant pendue, il la détache tranquillement, la fait porter dans la masure, ainsi que les pots,

Digitized by Google

les plats, & les autres uſtenſiles qui avoient ſervi au feſtin des nôces, & fait raccommoder le cercueil briſé, dans lequel on renferme le cadavre. Il s'appuye ſur un côté du cercueil, & frappant ſur les pots, ſur les plats, &c, il entonne la chanſon ſuivante (*f*) qu'il accompagna toujours de ſon carillon.

Terreſtre maſſe ſans ame ! *Hi hi* ; durant ta vie nous avons été unis enſemble ;

Mais fus-je jamais bien ton mari ? *Hi hi* ; & te dois-je regarder comme ma femme ?

Le pur hazard nous réunit ; je ne ſçais comment ma malheureuſe deſtinée nous plaça ſous le même toît ;

Le terme eſt enfin expiré ; j'en ſuis quitte.

Si nous fumes unis, nous voilà éternellement ſéparés,

Ingrate & infidelle.

(*f*) Cette Chanſon eſt en vers libres ; il y en a de petits qui ne ſont que de quatre caractères Chinois. *Hi hi* eſt le refrain, à peu près comme *Lanturlu* dans nos Vaudevilles. On ne le met ici que dans le premier couplet.

Digitized by Google

Dès que tu me crus mort, ton cœur volage passa à un autre :

Il fit voir ce qu'il étoit ; avoit-il été auparavant un moment à moi ?

Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joye, tu te donnois un nouvel époux.

Serois-tu morte pour aller joindre cet époux dans le séjour des ombres ?

Les plaisantes funérailles dont tu m'honorois !

Tu me régalois d'un grand coup de hache !

Ce sont ici de vraies funérailles.

C'est pour te consoler qu'est faite cette chanson avec sa symphonie.

Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,

Et il me réveilla du sommeil de la mort.

Les accens de ma voix dans ce concert

Ont dû aller jusqu'à toi.

Je créve de dépit & de joye ; mettons en pièces ces pots & ces plats de terre.

Ridicules instrumens de ma symphonie.

Digitized by Google

La fête de tes obsèques est finie. Oh qui t'auroit bien connue ! Tu dois à présent me connoître.

Tchouang-Tse ayant achevé de chanter, rêva un moment & fit ces quatre vers : *Te voilà morte ; il n'y a plus qu'à t'enterrer. Quand tu me crus mort, tu disois, je me remarierai. Si je m'étois trouvé véritablement mort, la belle fête qui alloit suivre ! Que de plaisanteries tu aurois faites cette nuit là sur mon compte* ! *Tchouang-Tse* fit ensuite de grands éclats de rire, & donnant à droite & à gauche sur les ustensiles, il brisa tout. Il fit plus ; il mit le feu à la masure. Tout fut bientôt réduit en cendres ; & ce fut là le bucher de la malheureuse *Tien*, dont il ne resta plus de vestiges. *Tchouang-Tse* se remit à voyager, bien résolu de ne jamais se remarier. Il rencontra dans ses voyages son maître *Lao-Tse*, auquel il s'attacha le reste de sa vie, qu'il passa agréablement avec lui.

L'auteur Chinois termine l'histoire précédente par quatre vers qui disent : *Le fameux* Ou, *dans un transport de jalousie, tue sa femme : c'est brutalité. L'illustre* Siun *meurt presque de douleur*

Digitized by Google

à la mort de sa femme : c'est folie. Le Philosophe TCHOUANG *qui s'égaye par le carillon des pots & des verres, & qui prend le parti de la joye & de la liberté : voilà mon maître en cas d'événement semblable au sien.*

Il n'y a personne qui ne soit frappé du rapport singulier qui se trouve entre cette femme Chinoise & la célèbre veuve de la ville d'Ephèse, dont *Eumolpe* fait, dans la satyre de *Pétrone*, le conte ingénieux traduit en tant de langues. Il n'est cependant pas vraisemblable que cette satyre soit connue des Lettrés de la Chine. Ce ne sont pas de pareils livres qu'y portent nos Missionnaires. Ainsi, l'on peut dire hardiment que les deux Romanciers se seront rencontrés, sans s'être jamais lûs, & sans avoir seulement entendu parler l'un de l'autre. Ces idées similaires, qu'on me passe ce terme, ne sont pas rares dans la République des Lettres. Mais si le fond des deux contes est le même à peu près, quelle différence dans l'exécution ! elle est toute à l'avantage de l'auteur Asiatique, & la *Matrone Chinoise* est bien supérieure, selon moi,

Digitized by Google

à la *Matrone d'Ephèse*. Cette dernière n'eſt qu'un croquis en comparaiſon de la première, qui eſt un tableau achevé, ou, ſi l'on aime mieux, une pièce dramatique où toutes les règles ſont obſervées. L'expoſition, le nœud, le dénoûment, la morale qui en réſulte; tout s'y trouve à ſa place, & traité avec un art, une intelligence & un goût qui ne laiſſent rien à deſirer. Quelle gradation dans l'intérêt! quelles graces dans le récit! quel naturel & quelle vivacité dans le dialogue! quelle vérité dans les caractères! quels dévéloppemens du cœur! *Pétrone* entre bruſquement en matière; il ſuppoſe le mari déja mort; il enferme la veuve dans ſa tombe. Combien plus adroit & plus piquant eſt l'auteur Chinois, qui, par la rencontre de la jeune veuve, occupée à ſécher le ſépulcre de ſon époux, fait naître ſi naturellement une converſation, une querelle ſur l'amour conjugal, entre le Philoſophe & ſa femme. Celle-ci lui jure l'attachement le plus vif, le plus ſincère, le plus inviolable; & c'eſt peu de jours après ces grandes proteſtations, après ce faſtueux étalage de tendreſſe, d'honneur & de vertu,

Digitized by Google

qu'elle trahit son devoir, ses sermens, la bienséance, & l'humanité. Je ne crois pas me tromper : je regarde ce préambule comme un de ces coups de maître, une de ces heureuses productions de l'art, que le génie seul peut enfanter. Dans *Pétrone*, c'est le Soldat préposé pour garder pendant la nuit deux voleurs qu'on avoit pendus, qui apperçoit à travers l'obscurité une lumière dans le sépulcre, qui y descend, & qui séduit avec assez de peine la veuve affligée. Dans l'*Histoire Chinoise* au contraire, c'est la veuve qui fait les premières avances, qui lève tous les obstacles ; ce qui constate encore mieux la légéreté & l'inconstance des femmes, que l'auteur latin a précisément pour but de faire voir. Les entrevûes, les propos avec le vieux domestique, le mal qu'elle lui dit de son mari, la négociation dont elle le charge, les récompenses qu'elle lui promet, ses inquiétudes en attendant son retour, ses allées & ses venues dans la salle, ce valet endormi auprès du cercueil, & insultant ainsi aux manes du défunt, sans qu'elle s'en offense : comme tout cela est amené

&

Digitized by Google

& caractériſe l'ingratitude du cœur & l'aveuglement de la paſſion. Enfin, (& c'eſt ici le point eſſentiel) les coupables deſirs de la *Matrone d'Ephèſe* ſont ſatisfaits dans la tombe même, & preſque ſur le cercueil du mari. On enlève un des pendus; le Soldat qui en répondoit ſur ſa tête ſe trouvant embarraſſé, la veuve exhume le cadavre de ſon époux, & le fait attacher à la potence, pour ſauver ſon amant: le crime eſt conſommé en tous points; elle en jouit en paix à la face de l'univers. Il n'en eſt pas ainſi dans l'auteur Chinois; il a préciſément exécuté ce que *Lycas* dit chez *Pétrone*, après avoir entendu le récit d'*Eumolpe*: „ Si le Gouverneur „ avoit rendu juſtice, il auroit fait remet„ tre le corps du mari dans le tom„ beau, & eût fait pendre la femme à „ ſa place. „ *Si juſtus imperator fuiſſet, debuit patris familiæ corpus in monimentum referre, mulierem affigere cruci.* Au moment même que la veuve Chinoiſe ſe flatte de contenter ſa paſſion, des obſtacles imprévûs font évanouir le bonheur qu'elle ſe promettoit. Son mari revoit la lumière, & lui reproche ſa

perfidie ; elle se pend de desespoir ; le crime est puni avant qu'elle ait eu le temps de le commettre ; elle pouvoit dire avec la *Phèdre* de *Racine* :

Hélas, du crime affreux, dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Enfin, l'amour conjugal est vengé, cet amour si saint & si respecté dans l'Orient, si profane & trouvé si ridicule dans l'Occident. L'auteur a rempli le but politique & moral qu'il se proposoit, d'apprendre aux hommes quel fond ils doivent faire sur les femmes les plus tendres & les plus attachées en apparence, de mettre par-là un frein à la violence du penchant qui les entraîne vers elles, & de donner à celles-ci une leçon terrible & salutaire. On peut m'accuser d'enthousiasme ; mais j'avoue que je ne connois rien de mieux, dans ce genre de Contes, chez les anciens & chez les modernes. Au reste, toutes ces satyres d'un sexe qui seroit en droit d'en faire contre nous un plus grand nombre & à plus juste titre, ne doivent être regardées que comme des plaisanteries. Si la *Ma-*

Digitized by Google

trone d'Ephèſe & celle de la Chine dépoſent contre les femmes, *Andromaque*, *Artemiſe*, *Arrie*, & mille autres parlent hautement en leur faveur.

De l'Amour et du Mariage:

Traduction de David Hume.

JE ne ſçais pourquoi les femmes s'offenſent ſi aiſément de ce que l'on dit au deſavantage du nœud conjugal, & ſemblent toujours prendre pour leur ſatyre celle que l'on fait du mariage. Croyent elles y être les parties les plus intéreſſées? Si la répugnance à s'engager dans ce lien gagnoit un peu dans le monde, auroient-elles plus à ſouffrir que nous des effets de cet éloignement? Ne ſont-elles enfin ſenſibles qu'à ce que l'on s'en prend plus communément à leur ſexe qu'au nôtre des maux & des inconvéniens de cet état? Il n'eſt point de leur honneur de convenir d'aucun de ces motifs, & leur intérêt veut qu'elles en écartent d'elles tout ſoupçon.

Digitized by Google

Supposant au beau sexe des motifs plus nobles, j'ai souvent partagé l'impatience avec laquelle il entend parler contre l'hymen, & j'ai été tenté plus d'une fois d'en faire l'apologie; mais en méditant mon sujet, j'ai vû la critique placée si naturellement à côté de l'éloge que j'ai craint de rendre encore plus suspecte la bonté de la cause que je voudrois défendre. Ce n'est donc ni une satyre ni un panégyrique que je prétends faire; c'est une simple observation que je présente.

Le beau sexe n'exigera jamais sans doute que je déguise les faits; ce seroit d'ailleurs en vain qu'il l'exigeroit. Je me déclare son ami, mais je le suis encore plus de la vérité. C'est pour l'intérêt de cette même vérité que je vais dévoiler aux femmes le grand sujet de plainte qu'elles nous fournissent pour la plûpart dans la société conjugale. Qu'elles nous satisfassent sur ce point, & je crois pouvoir assûrer que nous serons bien-tôt d'accord sur le reste. L'envie qu'elles ont de dominer est, si je ne me trompe, la source de la querelle, quoiqu'à les en croire, ce soit

Digitized by Google

le desir immodéré que nous en avons nous mêmes, qui nous fasse insister sur cet article. L'amour de la domination est sans contredit dans l'un & dans l'autre sexe ; mais si l'on y fait bien attention, c'est chez les femmes qu'il parle avec le plus de force. La gloire d'être belles, la douceur de se l'entendre dire, chose si précieuse aux yeux d'une femme, ont été sacrifiées au plaisir de commander, & elles ont préféré à ces moyens flatteurs, mais lents, d'autorité, une autorité moins sensible, mais plus directe. L'histoire nous l'apprend.

On lit qu'en Scythie toutes les femmes conspirèrent contre les hommes ; l'objet de la conspiration fut de se rendre maîtresses. Jamais secret ne fut mieux gardé. Elles les surprirent endormis ou dans l'yvresse, & les chargèrent de chaînes ; l'assemblée solemnelle de tout le sèxe ayant été convoquée, l'on y agita les moyens d'affermir ce succès, & de prévenir une nouvelle servitude. La plus grande partie du Conseil ne voulut point entendre parler de mort, malgré le juste ressenti-

Digitized by Google

ment des anciennes injures ; & l'on ne manqua pas sans doute de faire valoir dans la suite cette modération à ceux qui en avoient été les objets. Il fut résolu que l'on arracheroit les yeux à tous les hommes ; c'étoit renoncer à la vanité d'être belles. Nous ne passerons plus, dirent-elles, tant d'agréables momens à préparer le succès de nos charmes, mais nous sommes libres ; plus de soupirs flatteurs, mais plus d'ordres imprévus & sévères : enfin, si l'amour nous quitte, il emmène l'esclavage. Ce decret qui détruisoit le pouvoir regardé comme le plus réel des femmes, ne devoit point naturellement avoir lieu. Il l'eut cependant, & son exécution prouve que l'avantage le plus solide aux yeux du sexe, est le plaisir de dominer.

Je ne sçais si nos femmes ne tiennent pas un peu de leurs mères de Scythie ; mais j'avoue que souvent j'ai été surpris de leur voir prendre de préférence un imbécille pour mari, dans l'idée de le gouverner avec moins de contradiction ; leur conduite à cet égard me paroît d'autant plus bar-

Digitized by Google

bare que l'intelligence est au-dessus de la vûe (*a*).

Mais soyons justes, & en blâmant dans les femmes l'amour de la domination, convenons d'un défaut qui nous est commun, & que nous avons peut-être occasionné chez elles. Si les femmes sont si jalouses de l'autorité, n'est-ce point à l'abus que nous en avons fait qu'il faut nous en prendre ? Eussent-elles jamais sans cela pensé à nous la disputer ? Les tyrans, comme l'on l'on sçait, font les rebelles, & toutes les histoires nous apprennent que des rebelles qui réussissent sont bien près de devenir des tyrans. Je voudrois donc que l'envie bien entendue de n'être point soumis à l'autorité, bannît des deux côtés toute ambition de l'usurper; que tout se fît de concert entre l'époux & l'épouse, & qu'ils se regardassent enfin comme deux membres d'un même corps, que leur différence, loin de détruire leur égalité, rend nécessaires l'un à l'autre.

(*a*) Cette conduite seroit barbare, si les femmes qui font un pareil choix privoient elles-mêmes d'intelligence ceux qu'elles choisissent; ce qui n'est point.

Digitized by Google

Pour amener les esprits à ce sentiment pacifique, je rapporterai ce que *Platon* dit de l'origine de l'amour & du mariage.

Le genre humain, selon cet ingénieux philosophe, n'étoit pas originairement divisé en hommes & en femmes, comme il l'est à présent. Chaque individu étoit composé des deux sexes; le mari & la femme ne faisant qu'une créature, il y avoit entr'eux l'union la plus grande, & il résultoit de l'harmonie de ces parties faites l'une pour l'autre l'accord le plus doux & le plus parfait. Le bonheur de ces *Androgynes* devint si grand qu'ils s'enorgueillirent, & se révoltèrent contre les Dieux, auxquels ils crurent être égaux. *Jupiter* ne crut pouvoir mieux réprimer leur témérité qu'en séparant la partie mâle de la femelle, & qu'en faisant ainsi deux êtres imparfaits d'un tout trop heureux. De là l'origine des hommes & des femmes, créatures distinctes & incomplettes. Cette séparation qui nous fit perdre ce premier état, ne nous en a point fait perdre l'idée. Il nous en est resté un souvenir vif, & ce souvenir est la source des desirs que nous

Digitized by Google

fentons. Ils ne nous laiſſent aucun repos ; chaque moitié cherche ſans ceſſe celle dont elle fut ſéparée, &, quand elles ſe rencontrent, elles ſe joignent avec une ardeur mutuelle. Mais il arrive ſouvent qu'elles ſe méprennent, & qu'au lieu de leur véritable moitié, elles en trouvent qui ne leur vont point du tout ; en ce cas l'union dure peu, & chaque moitié va de ſon côté chercher meilleure fortune, s'approchant de toutes les autres, & ne s'arrêtant que lorſqu'une douce & parfaite ſympathie l'aſſûre qu'elle a trouvé ce qui lui manquoit.

Qu'il me ſoit permis de ſuivre l'agréable fiction de *Platon* ſur le penchant mutuel des deux ſexes ?

Quand *Jupiter* eût ſéparé le mâle de la femelle & réprimé l'orgueil & l'ambition par cette cruelle ſévérité, il ne put ſe défendre de quelque regret d'avoir trop écouté ſa vengeance, & eut compaſſion des malheureux mortels qu'il venoit de rendre incapables de plaiſir & de repos. Les deſirs, les inquiétudes, les beſoins, s'en emparèrent ; ils maudirent leur naiſſance, & regardèrent la vie comme un châti-

Digitized by Google

ment ; envain ils eurent recours à toutes les espèces d'occupations & d'amusemens, aux délices des sens & de l'esprit ; rien ne put remplir le vuide qu'ils sentirent dans leurs cœurs, ni leur tenir lieu de cette moitié si chère qu'ils venoient de perdre. Pour remédier à cette infortune & apporter quelque adoucissement à l'état de desespoir où étoit la race humaine, *Jupiter* envoya l'*Amour* & l'*Hymen* qui devoient rassembler les moitiés séparées, & les rejoindre du mieux qu'il leur seroit possible. Les deux Divinités trouvèrent dans toute l'espèce un penchant si naturel à sa première union, qu'elles eurent d'abord les plus grands succès, jusqu'à ce qu'enfin par des accidens imprévûs la division se mit entr'elles. L'*Hymen* ne consultoit que son amie la *Prudence* qui lui rompoit la tête de l'avenir ; les enfans, les honneurs, les richesses, étoient les seuls objets qu'elle considéroit dans le mariage. D'un autre côté, l'*Amour* n'écoutoit que le *Plaisir*, qui n'étoit pas de meilleur conseil, & qui, ne pensant qu'au présent, flattoit ses moindres fantaisies. Ces deux amis de-

Digitized by Google

vinrent bientôt ennemis irréconciliables, & firent leur principale affaire de s'entrenuire dans toutes leurs entreprises. L'*Amour* n'avoit pas plutôt jetté les yeux sur deux moitiés qu'il rapprochoit, que la *Prudence*, usant d'insinuation auprès de l'*Hymen*, lui faisoit rompre cette union desirée, & ces moitiés se trouvoient jointes à d'autres qu'il avoit toutes prêtes pour sa vengeance. Le *Plaisir* à son tour se glissoit au milieu d'un couple assorti par l'*Hymen*, & appellant l'*Amour* à son aide, ils travailloient ensemble à unir par des nœuds secrets chacune de ces moitiés à d'autres, sans que l'*Hymen* en eût connoissance. Cette querelle ne dura pas long-tems sans avoir les suites les plus fâcheuses. Tant de plaintes s'élevèrent jusqu'au trône de *Jupiter* qu'il fut forcé de citer devant lui les auteurs de tant de maux pour rendre compte de leur conduite. Après avoir écouté les raisons de part & d'autres, il exigea une réconciliation sincère entre l'*Amour* & l'*Hymen*, comme le seul moyen de rendre la paix & le bonheur au genre humain; &, pour s'assurer de leur durée, il leur enjoignit

Digitized by Google

de ne faire desormais aucune union sans consulter la *Prudence*, & le *Plaisir*, & sans avoir leur consentement. Tant que cet ordre est fidellement suivi, nous sommes encore *Androgynes*, & nous jouissons de notre première félicité. A peine apperçoit-on le nœud de deux êtres, qui, combinés & assortis, forment la plus heureuse & la plus parfaite des créatures.

---

*LETTRE DE M. LE DOCTEUR TARGIONI-TOZZETTI, célèbre Médecin de Toscane, à M. de B***.*

MONSIEUR,

La satisfaction que vous avez témoignée de ce que j'ai inséré dans le cinquième tome de mes Voyages en Toscane, au sujet des os fossiles d'éléphant & des autres animaux terrestres qui se trouvent dans la vallée supérieure d'Arno, me fait croire que vous me sçaurez quelque gré de vous communiquer une nouvelle découverte que l'on vient de faire en ce genre

Digitized by Google

dans la vallée inférieure de la même rivière, qui eſt une Province tout-à-fait différente & éloignée de l'autre.

L'on vient d'y découvrir un autre cimetière aſſez vaſte de mêmes animaux de divers âges & grandeurs, que l'on a trouvés épars çà & là dans des conches horiſontales de ſable & de craye qui forment les montagnes de cette Province ; & l'on a trouvé auſſi parmi ces oſſemens de ces coquillages foſſiles de mer, que l'on nomme communément coquilles du déluge.

Cette découverte, très-intéreſſante pour l'Hiſtoire Naturelle, eſt des plus propre à nous fournir des idées ſur l'origine de ces animaux. Elle me fait conjecturer que les élephants étoient anciennement des animaux indigènes de l'Europe, & ſurtout de la Toſcane, où l'on en trouve en quantité ſous terre, & qu'ils habitoient cette petite portion de terre qui ſe trouvoit alors au-deſſus des eaux. Lorſqu'ils venoient à mourir de mort naturelle, (car autrement il n'y a pas d'apparence qu'on eût laiſſé perdre tant de milliers d'yvoire) je m'imagine que les os qui reſtoient de leurs ſquelettes, lorſqu'ils ſe trou-

Digitized by Google

voient desassemblés, étoient entraînés par les eaux de pluye dans les rivières, & qu'ils étoient de-là transportés dans la mer de ce temps-là, où ils demeuroient plongés, avec les coquilles des poissons morts & autres corps marins, dans les bourbes & les bancs de sable les plus proches de l'embouchure des rivières. Lorsqu'il venoit ensuite à se faire de nouvelles dépositions de bourbe dans la mer par le charriage des rivières, il se formoit autant de couches de fange & de sable l'une sur l'autre. Ces dépositions se sont multipliées tant que la mer s'est maintenue dans la même hauteur; mais aujourd'hui que son niveau depuis tant de siécles est extrêmement baissé, sans que l'on sçache comment, ces bancs de sable où les os d'éléphants & les coquilles se trouvoient ensevelis, sont devenus des collines à sec, qui, venant à être rongées par les torrens des eaux, se défont, & nous découvrent les os qu'elles renfermoient dans leur sein.

L'on ne peut mettre en doute que les collines de la vallée inférieure d'Arno ne fussent en ce temps-là un lit de mer. Que l'on considère, pour en être

Digitized by Google

assuré, la quantité immense de coquilles & des autres poissons marins que l'on y trouve ; que l'on observe leur arrangement précisément dans le même ordre où ils se voyent dans d'autres pays, qui sont reconnus par les Philosophes pour avoir été lits de mer. C'est par les coquilles de la dite Province de la vallée inférieure d'Arno, que le célèbre *Vallisnieri* a pû prouver la hauteur de l'ancienne mer, & d'ailleurs peut-on croire que ces os d'éléphants ayent été ensevelis les uns sur les autres, depuis que le terrein n'est plus couvert par la mer ? En les observant sur les lieux, l'on voit clairement que la terre qui les couvre n'a pas été remuée ni creusée, mais qu'ils se sont trouvés anciennement posés où nous les trouvons, & que le terrein les a couverts insensiblement, en s'élevant peu à peu, en raison de la quantité des différentes couches horisontales.

L'on ne peut douter non plus que ces os ne soient d'éléphant, c'est-à-dire, d'un animal, qui par sa nature ne peut vivre que sur la superficie de la terre. En les comparant avec le

Digitized by Google

ſquelette de celui qui ſe conſerve dans la galérie de l'Empereur, on les trouve tout-à-fait ſemblables; & dans les mêmes collines où l'on voit ces os d'éléphant, l'on y en voit auſſi en quantité d'autres animaux, qui ſont ſans contredit terreſtres, comme de chiens, de loups, de brebis, de chevaux, de bœufs & de cerfs, dont les cornes ſont ſi bien conſervées qu'on diroit qu'elles ſon fraiches.

Il eſt donc certain que dans ce temps inconnu & reculé, la mer couvroit le ſommet des collines de la vallée inférieure d'Arno, & qu'elle étoit beaucoup plus élevée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui; il s'enſuit par conſéquent qu'il y avoit en ce temps-là une portion de la Toſcane à ſec, qui étoit habitée par les animaux ci-deſſus mentionnés, & que les os de ces animaux étoient charriés par les rivières dans la mer. Cette portion de Toſcane à ſec devoit être d'une bien moindre étendue qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Cela poſé, je penſe que les Alpes & les montagnes n'étoient pas dans ce temps-là ni ſi froides ni ſi incommodes pour la demeure des animaux qu'elles le ſont aujourd'hui

Digitized by Google

pendant l'hyver : car en supposant la mer plus haute, elles venoient à être beaucoup moins élevées. Elles étoient des montagnes médiocres qui jouissoient de la température de l'air maritime. A l'égard de la nourriture des animaux, il falloit qu'il y en eût suffisamment dans les bois & les bocages qui couvroient la terre d'alors. Ces bois devoient être très-vastes, & garnis d'arbres d'une hauteur prodigieuse, tels que ceux que l'on trouva à la découverte de l'Amérique; car les troncs fossiles que l'on trouve sous terre dans les collines en question sont d'une grosseur énorme. Il en résulte encore une preuve infaillible que la mer en ces temps inconnus couvroit le sommet des collines, & qu'il y avoit néanmoins une portion de terre à sec, propre à la production des végétables, & à être habitée par des animaux. Les arbres fossiles sont, sans contredit, d'origine, une production d'une terre à sec, & non de la mer. Ils ont été transportés par les eaux des rivières dans la mer, & ils y ont été submergés & ensevelis dans la fange & dans le sable, avec les coquilles & autres productions marines, de la manière précisément

Digitized by Google

que l'on en voit aujourd'hui dans les collines de Flandres, de Souabe & d'Acquaſparta. Je crois de plus encore que ce qui eſt arrivé dans les collines de Toſcane eſt également arrivé dans les deux hémiſphères du globe terreſtre : car l'on trouve dans tout le continent, & dans toutes les Iſles mêmes, une croûte ſuivie de collines, c'eſt-à-dire, un terrein dépoſé proportionnellement aux différentes couches ou lits concentriques au globe même, & appuyés ſur le pied & ſur le penchant des montagnes primitives, leſquelles montagnes ſont formées de veines ou carrières de pierres & de couches de terre inclinées par différentes directions. Il n'y avoit dans tout le globe de la terre que les ſommets des montagnes qui fuſſent anciennement, juſqu'à un certain point, au-deſſus des eaux. Ils formoient un terrein ſec, mais de petite étendue, parcequ'il étoit ſûrement diviſé en une quantité innombrable de grandes & de petites Iſles ; tout le reſte étoit lit de mer.

S'il y avoit alors des hommes qui y habitaſſent, ſe ſeroient-ils imaginé que

Digitized by Google

le fond de leur mer pût un jour devenir par le laps des siècles une terre habitable à leurs descendans ? Mais quoiqu'il en soit, sans faire tort à la vérité, je me borne seulement à observer que j'ai trouvé dans les collines, à moi connues, quantité d'animaux terrestres & des végétables, qui y sont ensévelis en différentes manières, & que je n'y ai trouvé aucun vestige d'homme, pas même aucune chose qui puisse m'induire à croire qu'il y en ait eu.

Quoique l'on trouve des os fossiles d'éléphant dans beaucoup de païs de l'Europe, ainsi que je l'ai dit dans le cinquième Tome de mes Voyages, & que je ne doute pas que l'on ne puisse en trouver en France, comme il semble que le célèbre *Peyresc* en ait découverts en Provence, je ne laisse pas que de vous offrir de ceux que l'on vient de découvrir en Toscane. Si vous les jugez dignes de votre attention & de votre curiosité, je me ferai un plaisir de vous les procurer, comme je m'en fais, depuis long-temps, un bien véritable d'être, &c.

Digitized by Google

L'AMOUR FUGITIF.

Traduction imitée de l'Aminte du Taſſe.

Où va ce petit Dieu mutin
Que je careſſois ce matin ?
D'une flèche aigue & dorée
Le traître me perce le ſein,
Et me laiſſe toute éplorée.
Ah, qu'ai-je fait à ce lutin ?
Pour un mouvement de colère.....
Eh pourquoi fuir ? Le pauvre enfant !
Ne ſçait il pas que je ſuis mère ?
Je puis le gronder un inſtant,
Mais ma tendreſſe eſt éternelle.
En vain je le cherche & l'appelle ;
J'ai déja fait le tour des cieux ;
Chez Mars qui ſouvent le recèle,
Chez Mercure & chez tous nos Dieux,
De mon dragon point de nouvelle.
O vous, mortels, dont le ſéjour,
A peut-être égaré l'Amour,
Dites, Vénus vous en conjure
Par ſes larmes, par ſa bleſſure,
Où s'eſt caché mon déſerteur ?
Ah, ce n'eſt point dans votre cœur,
Brillante moitié de ce monde,
Vous, dont l'œil noir, la treſſe blonde,
Sçait enchaîner l'autre moitié :
Sexe enchanteur & ſans pitié,
Vous avez bien de mon volage
Et les ruſes & les appas,

Digitized by Google

Le ton, le séduisant langage,
Mais l'Amour, vous ne l'avez pas.
Enfans de la simple nature,
Vous qui détestez l'imposture,
Parlez, ô vous mes favoris,
Dites, avez vous vû mon fils ?
Ah ! si quelque intérêt vous touche,
Le baiser le plus amoureux
Qu'on ait jamais pris sur ma bouche,
Est le prix du mortel heureux
Qui rendra l'Amour à sa mère.
D'un simple baiser le salaire
Seroit-il trop peu pour l'Amour ?
Eh bien, voyons ; si dans ce jour
Quelqu'un de vous me le ramène,
Qu'il parle, il n'est rien qu'il n'obtienne.
Tous ces biens qu'on trouve à ma cour,
Ces plaisirs, ce bonheur suprême
Que je fis goûter à Pâris . . . . .
Enfin je m'engage moi-même . . . . .
Eh, bien qu'est devenu mon fils ?
Vous vous taisez ! Funeste augure !
Que veut dire cet embarras !
Peut-être on ne le connoît pas ;
Il aura quitté son armure ;
A l'ombre du déguisement
Il croit échapper à sa mère ;
Mais au tableau que j'en vais faire,
Vous le connoîtrez aisément.

L'Amour, sous les traits d'un enfant,
Sous le masque de l'innocence,
Est hardi, fin, rusé, méchant,
Et n'a conservé de l'enfance
Que des jeux qui sont pleins d'attraits ;
Jamais content, jamais en paix,

Digitized by Google

Voltigeant, folâtrant sans cesse,
Il charme, séduit, intéresse ;
Enjoué, rêveur, inconstant,
Il rit & pleure au même instant ;
Toujours trompeur, toujours volage ;
La Déesse au double visage
Dont il suit les perfides jeux,
Et dont l'orgueil lui rend hommage,
A des appas moins dangereux ;
Son teint, embelli par les Graces,
Brille de ce feu langoureux,
Dont la Volupté peint les traces
Sur le front des amans heureux ;
Dans sa douceur tendre & cruelle
Une folle joye étincelle ;
On voit à travers sa candeur
Une audace pleine de charmes,
Devant qui la foible pudeur
Baisse les yeux, & rend les armes.
Il étonne, émeut, interdit,
Sourit à tout ce qu'on lui dit,
Et même, en parlant, il soûpire ;
Aux sons enchanteurs de sa voix,
Tous les sentimens à la fois,
Naissent dans le cœur qu'il inspire ;
Il amuse, enchante, éblouit,
A son aspect la raison fuit.
Ce foible enfant sans domicile,
Ce Pelerin timide, errant,
Trouve-t-il un accès facile,
C'est un maître, c'est un tyran ;
Par le trouble, par le ravage,
S'il s'ouvre les portes d'un cœur,
Adieu vertu, devoir, honneur,
Liberté, tout est au pillage,
Tout va fléchir sous l'esclavage

Digitized by Google

De ce nouvel uſurpateur :
De-là les ſoucis & les craintes,
Chaſſant l'indiférente paix,
Les ſoins, les ſoupçons inquiets ;
Delà tant d'importunes plaintes,
Les feux, les tranſports, les tourmens,
Et les langueurs & le martyre;
Delà cet éternel délire,
Où le cœur des triſtes amans
S'égare, gémit, & ſoupire,
Combattu par des ſentimens
Qu'un retour de ſageſſe inſpire,
Retenu par des nœuds charmans
Dont il rougit & qu'il deſire,
Flottant, balançant tour-à-tour
Entre le penchant qui l'attire
Et le remords qui le déchire,
Condamnant, déteſtant l'Amour,
Sans oſer quitter ſon empire.

A ces défauts, à ces attraits,
Mortels, reconnoiſſés les traits
D'un Dieu que pourſuit ma tendreſſe.
Mais par quelle inutile adreſſe
A mes yeux le dérobez vous ?
Pauvres humains, êtes-vous fous ?
Bientôt une vive bleſſure,
Vos cris, vos tranſports, vos fureurs,
Vont dévoiler votre impoſture :
Telle une ſanglante morſure
Réveillant la bergère en pleurs,
Décèle un ſerpent ſous les fleurs.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÉRES.

JOURNAL DE GOTTINGUE, &c. Page 3
SHAKESPEAR ÉCLAIRCI, &c. 29
SUPPLIQUE DE RAIMOND DE SANGRO, PRINCE DE S. SEVERO, A SA SAINTETÉ BENOÎT XIV, &c. 91
LETTRES ÉCRITES PAR M. LE PRINCE DE S. SEVERO DE NAPLES, *à M. l'Abbé* NOLLET, &c. 97
LA POETIQUE, *par Don Ignace* DE LUZAN, &c. 117
INSTRUCTION POUR LA CULTURE DU CAFFÉ, &c. 149
TCHOUANG-TSE ET TIEN : *Hiſtoire Chinoiſe.* 176
DE L'AMOUR ET DU MARIAGE : *Traduction de l'Anglois.* 219
LETTRE DE M. LE DOCT. TOZZETTI. 228
L'AMOUR FUGITIF : *imité du Taſſe.* 236

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois : A Paris, ce 27 Novembre 1755. LAVIROTTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google